Ernest Hemingway

Au-delà du fleuve et sous les arbres



Au-Delà Du
Fleuve Et
Sous Les
Arbres

Ernest
Hemingway
Editions
Gallimard
(1950)

'Ils passèrent dans la gondole, et ce fut de nouveau le même enchantement : la coque légère et le balancement soudain quand on monte, et l'équilibre des corps dans l'intimité noire une première fois puis une seconde, quand le gondoliere se mit à godiller, en faisant se coucher la gondole un peu sur le côté, pour mieux la tenir en main.- Voilà, dit la jeune fille. Nous sommes chez nous maintenant et je t'aime. Embrasse-moi et mets-y tout ton amour.Le colonel la tint serrée et la tête rejetée en arrière ; il l'embrassa jusqu'à ce que le baiser n'eût plus qu'un goût de désespoir.'

Ernest Hemingway

Au-delà

du fleuve

et sous

les arbres

Traduit de l'anglais

par Paule de Beaumont

Gallimard

Ernest Hemingway est né en 1899 à Oak Park, près de Chicago. Tout jeune, en 1917, il entre au *Kansas City Star* comme reporter, puis s'engage sur le front italien. Après avoir été quelques mois correspondant du *Toronto Star* dans le Moyen-Orient, Hemingway s'installe à Paris et commence à apprendre son métier d'écrivain. Son roman *Le soleil se lève aussi* le classe d'emblée parmi les grands écrivains de sa génération. Le succès et la célébrité lui permettent de voyager aux États-Unis, en Afrique, au Tyrol, en Espagne.

En 1936, il s'engage comme correspondant de guerre auprès de l'armée républicaine en Espagne, et cette expérience lui inspire *Pour qui sonne le glas*. Il participe à la guerre de 1939 à 1945 et entre à Paris comme correspondant de guerre avec la division Leclerc. Il continue à voyager après la guerre : Cuba, l'Italie, l'Espagne. *Le vieil homme et la mer* paraît en 1953.

En 1954, Hemingway reçoit le prix Nobel de littérature.

Malade, il se tue, en juillet 1961, avec un fusil de chasse, dans sa propriété de l'Idaho.

À Marie, avec amour.

Titre original :

ACROSS THE RIVER AND INTO THE TREES

AVERTISSEMENT

En raison de la tendance récente à vouloir identifier les personnages fictifs avec des personnes réelles, je tiens à préciser que dans ce volume ne figure aucune personne réelle : tant les personnages que leurs noms sont purement imaginaires. Les noms ou désignations d'unités militaires sont également fictifs. Dans ce livre ne sont présentées aucune personne vivante ni aucune unité militaire existante.

CHAPITRE I

Ils partirent deux heures avant le lever du jour, et ils n'eurent pas besoin, au début, de casser la glace qui recouvrait le canal, d'autres bateaux ayant déjà frayé le passage. À l'arrière de chaque embarcation, dans l'obscurité, de sorte qu'on ne pouvait que l'entendre sans le voir, se tenait un batelier manœuvrant une longue gaffe. Le chasseur était assis sur un pliant solidement arrimé au couvercle d'un coffre qui contenait son déjeuner et ses munitions, et les fusils – deux ou plus – étaient posés contre le tas de leurres en bois. Dans chaque barque, il y avait dans un coin un sac, avec une ou deux canes sauvages, ou un couple, mâle et femelle, et, dans chaque barque, il y avait un chien qui ne tenait pas en place et frissonnait nerveusement au bruit d'ailes des canards qui passaient haut dans l'obscurité.

Quatre des bateaux continuèrent par le canal principal vers la grande lagune nord. Un cinquième s'était déjà engagé dans un canal latéral. Le sixième obliqua vers le sud, à travers une lagune aux eaux basses, dont la surface rigide était encore intacte.

Tout n'était que glace ; la croûte s'était formée pendant la nuit, à la faveur d'un coup de froid subit et sans vent. Elle crissait et s'incurvait sous la poussée de la gaffe. Puis elle se brisait aussi sec qu'un carreau de verre, mais le bateau n'avançait que très lentement.

– Passez-moi une rame, dit le chasseur du sixième bateau.

Il se leva et se campa prudemment. Il entendait les canards passer dans la pénombre et sentait les soubresauts impatients du chien. Du nord venait le bruit de la glace que brisaient les autres bateaux.

– Attention, dit le batelier. Ne faites pas chavirer la barque.

– Je m'y connais en bateaux moi aussi, dit le chasseur.

Il prit la longue rame que lui tendait le batelier et la fit basculer de façon à pouvoir la tenir par le plat. Il se pencha alors en avant et creva la glace d'un grand coup de manche. Quand il sentit le fond dur de la lagune, il pesa de tout son poids sur le bout du plat de la rame et, tenant ferme des deux mains, d'abord tirant, puis poussant jusqu'à ce que le point d'appui fût largement dépassé, il propulsa la barque en brisant la glace. La croûte de glace craquait comme de grandes feuilles de verre sous le choc de la proue et, à l'arrière, le batelier repoussait au loin les morceaux dans le passage ouvert.

Au bout d'un moment, le chasseur, qui travaillait dur et sans répit, en sueur sous ses vêtements épais, demanda au batelier :

– Où est la canardière ?

– Là-bas, à gauche. Au milieu de la prochaine anse.

– Faut-il appuyer tout de suite de ce côté ?

– Si vous voulez.

– Comment, si je veux ? C'est vous qui connaissez la lagune. Y a-t-il assez d'eau pour nous porter jusque-là ?

– La marée est basse. On ne peut pas savoir.

– Il fera jour avant que nous arrivions, si nous ne nous dépêchons pas.

Le batelier ne répondit pas.

Ça va, bougre de con, pensa le chasseur. Nous y arriverons, c'est moi qui te le dis. Nous avons déjà fait les deux tiers du chemin et tant pis si ça t'embête de trimer un peu et de casser la glace, pour repêcher des oiseaux.

– Magne-toi, eh con, dit-il en anglais.

– Quoi ? demanda le batelier en italien.

– J'ai dit : allons-y. Il va faire jour.

L'aube les surprit avant qu'ils eussent atteint la barrique de chêne enfoncée dans le fond de la lagune. La barrique était cernée d'un mince anneau de terre déclive, plantée de laîche et d'herbe, et le chasseur, d'un coup de reins prudent, sauta dessus et sentit craquer sous ses pas les herbes gelées. Le batelier souleva à pleins bras l'attirail jumelé, pliant et coffre à munitions, et le passa au chasseur, qui se pencha pour le déposer au fond du grand boucaut.

Le chasseur, qui portait ses bottes d'égoutier et un vieux blouson militaire avec un écusson sur la manche gauche qu'on ne s'expliquait pas et de petites taches claires sur les épaulettes, aux endroits où il y avait eu des étoiles, s'installa dans la barrique et le batelier lui tendit ses deux fusils.

Il les posa contre la paroi de la barrique, suspendit entre eux son autre cartouchière, à deux crochets fixés dans le bois. Puis il accota les fusils de part et d'autre de la cartouchière.

– Et de l'eau, il y en a ? demanda-t-il au batelier.

– Pas d'eau, dit le batelier.

– Peut-on boire celle de la lagune ?

– Non, elle n'est pas potable.

Briser la glace pour ouvrir la voie au bateau avait été un rude travail et le chasseur avait soif ; il sentit monter sa colère, mais se contint et dit :

– Vous avez besoin d'un coup de main pour casser la glace et installer les leurres ?

– Non, dit le batelier en repoussant la barque avec rage, droit sur la mince croûte de glace qui craqua et se fendit sous la violence du choc.

Il se mit à casser la glace à grands coups du plat de sa rame, puis à balancer les leurres par-dessus bord, de chaque côté de la barque et par-derrière.

C'est fou ce qu'il est de bon poil, pensa le chasseur. Quelle grosse brute. Et dire que j'ai travaillé comme un cheval pour arriver jusqu'ici, pendant qu'il ramait juste pour son poids de viande. Qu'est-ce qui lui prend ? C'est son métier, après tout, non ?

Il disposa son siège de façon à pouvoir se tourner commodément à droite et à gauche, ouvrit une boîte de cartouches et remplit ses poches, puis il ouvrit une autre boîte dans la cartouchière pour avoir une provision sous la main. Devant lui, sur la lagune gelée qui miroitait au petit jour, il voyait le bateau noir et le grand batelier lourdement charpenté, cognant sur la glace avec sa rame et balançant ses leurres par-dessus bord, comme s'il se débarrassait de quelque chose d'obscène.

Il faisait plus clair maintenant, et le chasseur distinguait la ligne basse de la langue de terre la plus proche, de l'autre côté de la lagune. Il savait qu'au-delà de cette pointe il y avait deux autres canardières et que, plus loin encore, il y avait d'autres marais et puis la pleine mer. Il chargea ses deux fusils et repéra la position du bateau qui semait les leurres.

Venant de derrière lui, il entendit un bruissement d'ailes qui approchait et il s'accroupit, saisit de la main droite le fusil placé à sa droite, tandis qu'il passait un œil par-dessus le bord du tonneau, puis il se redressa pour tirer les deux canards qui, freinant des ailes, se laissaient tomber, noirs sur le gris brouillé du ciel, piquant de biais vers les leurres.

Baissant la tête, il inclina lentement le fusil, visa très en avant et plus bas que le second canard, puis, sans se soucier de voir si le coup avait porté, releva doucement le canon, haut, plus haut, en avant et à gauche de l'autre canard qui reprenait de la hauteur de ce côté-là, et, en tirant, il vit l'oiseau se plier en plein vol, puis tomber parmi les leurres et la glace brisée. Il regarda à sa droite et aperçut le premier canard qui faisait une tache noire sur la glace. Il savait qu'il avait tiré avec prudence sur celui-ci, loin à droite du bateau, et sur l'autre, très haut et à gauche, après lui avoir laissé prendre assez de champ et d'altitude dans cette direction pour être sûr de ne pas avoir le bateau dans sa ligne de tir. C'était un magnifique coup double, accompli selon toutes les règles de l'art, en tenant pleinement compte de la position du bateau, et, tandis qu'il rechargeait son fusil, il se sentait très content de lui.

– Eh là ! cria le batelier. Ne tirez pas dans le champ du bateau !

Ce qu'il peut m'emmerder, se dit le chasseur. Je vais l'emmerder un peu moi aussi.

– Finissez-en avec vos leurres ! cria-t-il au batelier. Mais grouillez-vous ! Je ne tirerai pas tant que ce ne sera pas fini. Sauf par-dessus votre tête.

L'homme dans le bateau grommela quelque chose d'incompréhensible.

Ça me dépasse, pensa le chasseur. Il connaît le jeu. Il sait bien que j'ai pris ma part du boulot et même plus, en venant. De ma vie, je n'ai tiré un canard avec tant de sûreté et de précautions. Mais quelle mouche l'a donc piqué ? Je lui ai offert de poser ses leurres avec lui. Qu'il aille se faire foutre.

Loin à droite maintenant, le batelier cassait toujours la glace et jetait les leurres de bois avec une haine qui éclatait dans le moindre de ses mouvements.

Ne le laisse pas tout te gâcher, se dit le chasseur. Il n'y aura pas tant d'occasions de tirer, avec cette glace, à moins que le soleil ne la fasse fondre plus tard. Tu ne récolteras probablement que quelques oiseaux, alors ne le laisse pas te gâcher ton plaisir. Dieu sait combien de fois encore tu pourras tirer le canard ; ne te laisse donc pas abattre.

Il regarda le ciel qui blanchissait à l'autre bout du marais, puis, se tournant dans son tonneau enlisé, il porta son regard par-delà la lagune gelée et le marais, et vit, dans le lointain, les montagnes couvertes de neige. Bas comme il était placé, il ne pouvait voir les contreforts, et les cimes abruptes semblaient jaillir de la plaine. Tandis qu'il regardait les montagnes, il sentit une brise sur son visage et il comprit alors que le vent monterait de là, en même temps que le soleil, et qu'il délogerait sûrement des oiseaux, les chassant vers la terre.

Le batelier avait fini de poser ses leurres. Il y en avait deux groupes, l'un droit en face, à gauche du levant, et l'autre à droite du chasseur. À ce moment, l'homme lâcha par-dessus bord la femelle, avec sa ficelle et son ancre, et l'animal, faisant entendre son cri, ébroua sa tête sous l'eau, sortit le cou, puis replongea, s'aspergeant le dos.

– Vous ne croyez pas qu'il faudrait casser un peu plus de glace sur les bords ? cria le chasseur au batelier. Ça manque un peu d'eau pour les attirer.

Le batelier ne répondit pas, mais se mit à frapper le pourtour dentelé de la glace, avec sa rame. C'était du travail inutile, et le batelier le savait. Mais le chasseur l'ignorait et il pensait : Je ne comprends rien à ce type, mais je n'ai pas envie qu'il me gâche mon plaisir. Il faut que je le garde intact ; il ne faut pas que je me laisse faire. Chaque balle que tu tires maintenant est peut-être la dernière, et il ne sera pas dit que tu te seras laissé gâcher ton plaisir par le premier sale con venu. Du calme, mon garçon, se dit-il.

CHAPITRE II

Mais ce n'était plus un garçon. Il avait cinquante ans, il était colonel d'Infanterie dans l'armée américaine, et avant de passer une visite médicale, la veille de son départ pour Venise et pour cette chasse, il avait absorbé assez de trinitrine pour..., au fait pour quoi, il ne savait trop... pour passer la visite, se disait-il.

Le major s'était montré très sceptique. Mais il avait transcrit ses observations après un double examen.

– Vous savez, Dick, avait-il dit. Ce n'est pas indiqué ; c'est même absolument contre-indiqué, dans les cas d'hypertension intra-oculaire et intracrânienne.

– Je ne comprends rien à ce que vous me racontez, avait répliqué le chasseur, qui n'était pas un chasseur alors, si ce n'est en puissance, mais colonel d'Infanterie dans l'armée américaine, après avoir été officier général.

– Je vous connais depuis longtemps, mon colonel. Ou du moins il me semble que ça fait longtemps, avait dit le major.

– Ça fait un bon bout de temps, en effet, avait dit le colonel.

– Nous avons l'air d'une paire de chansonniers, avait dit le major. Mais un conseil : gare aux collisions et aux étincelles, quand vous êtes bourré comme ça de nitroglycérine. On devrait vous utiliser comme tracteur, avec un train de remorques.

– Mon cardiogramme n'était pas bon ? avait demandé le colonel.

– Votre cardiogramme était splendide, mon colonel. Ç'aurait pu être celui d'un homme de vingt-cinq ans. Ou même peut-être celui d'un garçon de dix-neuf ans.

– Alors qu'est-ce que vous me chantez ? avait demandé le colonel.

Une dose pareille de trinitrine provoquait parfois de sérieuses nausées et il avait hâte d'en finir avec cette entrevue. Hâte aussi de s'étendre et d'avaler un comprimé de gardénal. Qu'est-ce que j'attends pour écrire le manuel de tactique élémentaire pour élèves officiers de survoltage, pensait-il. Je voudrais bien pouvoir lui dire ça. Pourquoi ne pas m'en remettre simplement à la clémence des juges ? Ce n'est pas ton genre, se dit-il. Tu as toujours plaidé non coupable.

– Combien de fois avez-vous été touché à la tête ? avait demandé le médecin.

– Vous le savez bien, avait dit le colonel. C'est dans mon dossier.

– Combien de coups avez-vous pris *sur* la tête ?

– Oh Seigneur ! – Puis il avait ajouté : – C'est pour l'armée ou comme médecin traitant que vous me demandez ça ?

– Comme votre médecin traitant. Vous ne croyiez tout de même pas que je vous jouerais un tour de vache, dites ?

– Non, Wes. Excusez-moi. Que voulez-vous savoir au juste ?

– Les commotions cérébrales.

– Les vraies ?

– Toutes les fois où vous êtes resté sur le carreau, ou sans vous souvenir de rien après.

– Une dizaine, avait dit le colonel. En comptant le polo. À trois près.

– Eh ben, mon vieux salaud, avait dit le médecin. Mon colonel, avait-il ajouté.

– Je peux partir, maintenant ? avait demandé le colonel.

– Oui, mon colonel, avait dit le major. Vous êtes en bonne forme.

– Merci. Ça ne vous dit rien de venir tirer le canard dans les marais, à l'embouchure du Tagliamento ? Un fameux coin. Il appartient à de charmants petits Italiens que j'ai rencontrés à Cortina.

– Est-ce le coin où on tire la foulque ?

– Non. Là, ce sont de vrais canards. De bon gars. De bon tirés. De vrais canards. Le malard, le siffleur, le pilet.

Quelques oies. Exactement comme jadis au pays, du temps qu'on était gosses.

– Le temps qu'on était gosses, pour moi, c'est les années vingt-neuf, trente.

– C'est la première fois que je vous entends sortir une vacherie, depuis que je vous connais.

– Ce n'était pas mon intention. Je voulais seulement dire que je ne me rappelais pas le temps où il faisait bon chasser le canard. Et puis, je suis un enfant des villes.

– C'est la seule chose emmerdante avec vous. Je n'ai encore jamais vu un gars des villes qui soit bon à quelque chose.

– Vous ne pensez pas vraiment ce que vous dites, mon colonel ?

– Bien sûr que non. Vous le savez foutrement bien.

– Vous êtes en bonne forme, mon colonel, avait dit le major. Je suis désolé de ne pouvoir aller à la chasse. Je ne sais même pas tirer.

– Tu parles ! avait dit le colonel. Ça n'a aucune espèce d'importance. Comme si les autres savaient tirer dans cette armée ! J'aurais aimé vous avoir avec moi.

– Je vais vous donner un petit quelque chose pour renforcer ce que vous prenez.

– Pourquoi ? Il y a quelque chose qui cloche ?

– Rien de grave. N'empêche, ça travaille, donc ça bouffe ces trucs-là.

– Laissez-les travailler, avait dit le colonel.

– C'est ce que j'appelle une attitude louable, mon colonel.

– Allez vous faire voir, avait dit le colonel. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas venir ?

– Quand j'ai envie de canard, je vais au Longchamps, Madison Avenue, avait répliqué le major. C'est climatisé en été et bien chauffé l'hiver, et je n'ai pas besoin de me lever avant l'aube et de mettre des caleçons longs.

– Ça va, enfant des villes. Vous ne comprendrez jamais rien.

– Je n'ai jamais voulu comprendre, avait dit le major. Vous êtes en bonne forme, mon colonel.

– Merci, avait dit le colonel, et il était sorti.

CHAPITRE III

Cela s'était passé l'avant-veille. La veille, il s'était rendu en voiture de Trieste à Venise, par la vieille route qui va de Monfalcone à Latisana, à travers la campagne plate. Il avait un bon chauffeur et, assis à l'avant de la voiture, il s'était complètement détendu en regardant ce paysage qu'il avait connu, tout jeune.

L'aspect n'est plus du tout le même, songeait-il. Ça doit être que les rapports de distance ont beaucoup changé. Tout paraît plus petit à mesure qu'on vieillit. Et puis les routes sont meilleures maintenant, et sans poussière. Dans le temps, les seules fois où j'y ai roulé, c'était en camion. Le reste du temps, on marchait. Je suppose que ce que je recherchais alors, c'étaient les coins d'ombre quand on rompait les rangs et les puits dans les cours de ferme. Et les fossés aussi, pensait-il. Ce que j'en ai cherché des fossés.

Ils obliquèrent et traversèrent le Tagliamento sur un pont provisoire. Les rives étaient vertes et des hommes pêchaient tout au bord des fonds d'eau. L'ancien pont avait été démoli ; on le réparait au milieu du grincement rageur des riveuses et, à huit cents mètres de là, les ruines déchiquetées des communs et des bâtiments de maître d'une villa jadis construite par Longhena indiquaient l'endroit où les bombardiers avaient lâché leurs charges.

– Regardez-moi ça, dit le chauffeur. Dans ce pays on ne peut pas rencontrer un pont ou une gare sans que tout autour, dans un rayon de huit cents mètres, on ne trouve tout dans cet état.

– La leçon de l'Histoire, si je comprends bien, dit le colonel, c'est qu'il ne faut jamais se faire bâtir une villa, ni une église, ni surtout demander à Giotto de venir vous peindre des fresques si vous avez déjà l'église, à moins de huit cents mètres d'un pont.

– Je me disais bien qu'il devait y avoir une leçon à en tirer, mon colonel, dit le chauffeur.

Ils avaient dépassé la villa en ruine à présent et filaient sur la route toute droite, entre les saules qui poussaient dans les fossés encore emplis de ténèbres hivernales et les champs couverts de mûriers. Devant eux, un homme pédalait à bicyclette tout en lisant un journal qu'il tenait à deux mains.

– Si c'est des bombardiers lourds, la leçon de l'Histoire devrait dire seize cents mètres, dit le chauffeur. Qu'en pensez-vous, mon colonel ?

– Et si ce sont des engins téléguidés, dit le colonel, mieux vaut compter quatre cent cinquante kilomètres. Et mieux vaut offrir un coup de klaxon à ce cycliste.

Le chauffeur s'exécuta et l'homme se rangea sur le côté de la route sans même lever la tête, ni toucher à son guidon. Quand ils le dépassèrent, le colonel essaya de voir le titre du journal qu'il lisait, mais, celui-ci étant replié, le titre se trouvait sur une page intérieure.

– Je crois bien que, de nos jours, le mieux serait encore de ne rien se bâtir du tout, ni belle maison, ni église, ni de demander à qui vous disiez déjà de peindre des fresques.

– Giotto, dit-il. Mais ça pourrait tout aussi bien être Piero della Francesca, ou Mantegna. Ou Michel-Ange.

– Vous vous y connaissez en peintres, mon colonel ? demanda le chauffeur.

La route s'allongeait devant eux, rectiligne, et ils allaient si vite que les formes se télescopaient, se brouillaient presque les unes dans les autres, et qu'on ne pouvait voir que ce qui était loin devant soi et venait à votre rencontre. De côté, on n'avait qu'un condensé de plate campagne hivernale. Je ne suis pas sûr d'aimer la vitesse, se dit le colonel. Breughel aurait fait une sacrée gueule, s'il avait dû regarder la campagne de cette façon.

– Les peintres ? répondit-il au chauffeur. Je ne sais pas grand-chose des peintres, Burnham.

– Je m'appelle Jackson, mon colonel. Burnham est au centre de repos de Cortina. C'est un endroit agréable, vous savez, mon colonel !

– Je deviens gâteux, dit le colonel. Excusez-moi, Jackson. Oui, c'est un endroit agréable. La soupe y est bonne. C'est bien tenu. Personne pour vous embêter.

– Oui, mon colonel, acquiesça Jackson. Mais si je vous ai posé cette question, rapport aux peintres, c'est à cause de toutes ces madones. Je m'étais dit qu'il ne fallait pas manquer d'aller voir de la peinture, alors je suis entré dans ce grand truc, à Florence.

– Les Uffizi ? Le Pitti ?

– Je ne sais plus comment on l'appelle. Le plus grand, en tout cas. Et j'en ai tant regardé de ces madones qu'elles ont commencé à me sortir par les trous de nez. Vous savez, mon colonel, un type qui n'est pas prévenu au sujet de

ces peintures, tout ce qu'il y voit, c'est une flopée de madones et ça lui tape sur le coco. Moi, j'ai ma théorie, vous savez laquelle ? Vous les connaissez, comme ils raffolent des bambini par ici, et moins ils ont à bouffer, plus ils ont de bambini et plus ils en attendent ? Eh bien, je crois que ces peintres devaient être des adorateurs de bambini comme tous les Italiens. Je ne connais pas ceux dont vous venez de parler, alors je ne les fais pas entrer dans ma théorie, et puis reprenez-moi si je me trompe. Mais je trouve que toutes ces madones que j'ai vues, et y en avait, je vous prie de croire, mon colonel, je trouve que tous ces types qui ont peint comme ça rien que des madones, sont une manifestation, pour ainsi dire, de toute cette histoire de bambini, si vous voyez ce que je veux dire ?

– Outre le fait qu'ils étaient limités à des sujets religieux.

– Oui, mon colonel. Alors, vous croyez qu'il y a quelque chose de vrai dans ma théorie ?

– Bien sûr. Mais c'est tout de même un peu plus compliqué.

– Naturellement, mon colonel. Ce n'est que ma théorie préliminaire.

– Vous avez d'autres théories sur l'art, Jackson ?

– Non, mon colonel. Je n'ai guère réussi jusqu'à présent à aller au-delà de la théorie des bambini. Ce que j'aimerais bien, quand même, c'est qu'on nous peigne quelques bons tableaux des collines, là-bas, autour du centre de Cortina.

– Le Titien venait de par là-haut, dit le colonel. Du moins à ce qu'on dit. Je suis descendu dans la vallée, et j'ai vu la maison où il est censé être né.

– C'était bien, cette maison, mon colonel ?

– Pas tellement.

– Ce que je peux vous dire, c'est que s'il a fait des tableaux de ce pays par là-haut avec ces rochers couleur de soleil couchant, et les pins, et la neige, et tous ces clochers pointus...

– Des campaniles, dit le colonel. Comme celui de Ceggia, par là-devant. Ça veut dire clocher.

– Toujours est-il que s'il a vraiment fait de bons tableaux de ce pays, vous parlez que je lui en marchanderais bien quelques-uns.

– Il a peint quelques femmes splendides, dit le colonel.

– Si j'avais un bistro ou un hôtel-restaurant au bord d'une route, une sorte d'auberge, quoi, je pourrais sans doute trouver à en loger une, dit le chauffeur. Mais si je ramenais le moindre tableau de bonne femme à la maison, ma vieille me ferait trotter de Rawlins à Buffalo. Et encore, je serais heureux si j'arrivais à Buffalo.

– Vous pourriez le donner au musée du coin.

– Tout ce qu'il y a, dans notre musée, c'est des pointes de flèche, des coiffures de guerre, des couteaux à scalper et divers genres de scalps, des poissons pétrifiés, des calumets de paix, des photos de Johnston le Bouffeur de Foie, et la peau de je ne sais plus quel bandit qu'on a pendu et qu'un docteur a empaillé. Un de ces tableaux de bonne femme ne serait pas à sa place au milieu de tout ça.

– Vous voyez ce campanile, là-bas, tout au bout de la plaine ? dit le colonel. Je vous montrerai un endroit où on s'est battu quand j'étais encore gamin.

– Parce que vous vous êtes battu par ici, mon colonel ?

– Ouais, dit le colonel.

– Qui tenait Trieste, dans cette guerre-là ?

– Les Boches. Les Autrichiens, je veux dire.

– On l'a récupérée ?

– Pas avant la fin, quand tout était terminé.

– Et Florence et Rome ? Qui est-ce qui les tenait ?

– Nous.

– Eh bien, je pense que vous ne vous débrouilliez pas si mal à l'époque.

– Mon colonel, dit doucement le colonel.

– J'vous demande pardon, mon colonel, dit vivement le chauffeur. J'étais de la trente-sixième division, mon colonel.

– J'ai vu l'écusson.

– Je pensais au Rapido, mon colonel. Je ne voulais pas être insolent, ni manquer de respect.

– Je sais bien, dit le colonel. Vous pensiez au Rapido, un point c'est tout. Vous savez, Jackson, tous ceux qui ont fait le soldat un certain temps ont eu leur Rapido, plutôt trois fois qu'une.

– Une fois me suffit, mon colonel.

La voiture traversa la charmante ville de San Donà del Piave. Elle était rebâtie à neuf, mais pas plus laide qu'une ville du Middle-West, et elle était aussi prospère et plaisante que Fossalta, un peu plus haut sur la rivière, était sinistre et misérable, se dit le colonel. Était-ce que Fossalta n'avait jamais pu se remettre de la première guerre ? Je ne l'avais jamais vue avant qu'on l'écrabouille, pensa-t-il. Ils l'avaient terriblement bombardée avant la grande offensive du 15 juin 1918. Et nous l'avons plus que terriblement bombardée à notre tour, avant de la reprendre. Il se rappela l'attaque, lancée de Monastier, remontant par Fornace, et ce jour d'hiver s'emplit pour lui du souvenir de cet été lointain.

Quelques semaines plus tôt, il avait traversé Fossalta et il avait cherché, le long de la route en contrebas, le coin où il avait été blessé, sur la rive. Ce n'était pas difficile à retrouver, car la rivière y faisait un coude, et là où ils avaient installé leur mitrailleuse lourde, l'herbe avait poussé, tapissant l'entonnoir. Les moutons ou les chèvres avaient si bien tondu le gazon qu'on aurait dit un creux conçu et dessiné pour un terrain de golf. La rivière était d'un bleu de vase à cet endroit et elle coulait lentement entre les rangées de roseaux ; personne n'étant en vue, le colonel s'était accroupi et, regardant l'autre rive, de cette berge où jadis, en plein jour, on n'aurait pu montrer sa tête, il s'était soulagé, exactement au point trigonométrique où, trente ans plus tôt, il avait été grièvement blessé.

– Ce n'est pas brillant, avait-il dit tout haut à la rivière et à la berge, lourdes de silence et du poids des pluies automnales. Mais c'est de moi.

Il s'était redressé et avait regardé autour de lui. Personne n'était en vue et il avait laissé sa voiture sur la route en contrebas devant la dernière maison reconstruite de Fossalta, qui était aussi la plus triste.

– Et maintenant achevons le monument, avait-il dit, parlant cette fois aux morts.

Et il avait tiré de sa poche un vieux couteau à cran d'arrêt, un Solingen, comme en ont les braconniers en Allemagne. Le déclic joua et, d'un tour de poignet, il creusa un trou bien net dans la terre humide. Il essuya la lame sur son brodequin droit. Ensuite, il avait fourré un billet de dix mille lires dans le trou, qu'il avait rebouché et recouvert avec la petite motte d'herbe découpée.

– Voilà ; vingt ans à cinq cents lires par an pour la Medaglia d'Argento al Valore Militare, le compte y est. La Victoria Cross, c'est dix guinées, je crois. La Distinguished Service Cross, rendement zéro. La Silver Star, c'est gratis. Je garde la monnaie, avait-il dit.

C'est au poil, maintenant, s'était-il dit. Tout y est : la *merde* [1], l'argent, le sang ; regarde un peu comme l'herbe pousse ; et il y a aussi la ferraille, la jambe de Gino, les deux jambes de Randolfo et ma rotule droite. Ça c'est un beau monument ! Rien n'y manque. Engrais, argent, sang et fer. On dirait une nation. Quand il y a engrais, argent, sang et fer, il y a patrie. Il manque encore le charbon. Il nous faudrait absolument un peu de charbon.

Puis il avait regardé la maison blanche rebâtie sur l'autre rive, à la place des ruines d'autrefois, et il avait craché dans l'eau. Un long jet, de justesse.

– Je n'ai pas pu cracher cette nuit-là, ni longtemps après, avait-il dit. Mais aujourd'hui ce n'est pas si mal, pour un type qui ne chique pas.

Il s'en était retourné lentement jusqu'à la voiture. Le chauffeur dormait.

– Debout, fiston ! avait-il dit. Demi-tour et direction Trévise. Et pas besoin de carte ; je t'indiquerai les tournants.

---

1 En français dans le texte. (*N.d.T.*)

CHAPITRE IV

A présent, tandis que la grosse Buick finissait d'avaler San Donà et attaquait le pont sur la Piave, filant vers Venise, il s'efforçait de maîtriser son grand besoin d'être déjà là-bas et de ne pas y penser.

Le pont franchi, ils se trouvèrent sur la rive italienne, et il revit la vieille route creusée en contrebas. Elle était aussi lisse et banale que tout à l'heure, lorsqu'il roulait le long de la rivière. Mais il reconnaissait les anciennes positions. Et, à présent, de chaque côté de la route droite et plane sur laquelle ils fonçaient, se dressaient les saules des deux canaux dans lesquels on avait déversé les morts. La dernière offensive s'était soldée par une énorme tuerie, et quelqu'un, pour déblayer les positions sur la berge, ainsi que la route jonchée de corps dans la canicule, avait donné l'ordre de jeter les cadavres dans les canaux. Malheureusement, les écluses, en aval, étaient encore aux mains des Autrichiens et elles étaient fermées.

C'était donc de l'eau presque stagnante, et les cadavres étaient restés longtemps à la surface, sur le ventre ou sur le dos, gonflant à mesure que le temps passait, sans distinction de nationalité, jusqu'à atteindre des dimensions colossales. Lorsqu'on avait enfin réussi à se réorganiser, des corvées les avaient repêchés pendant la nuit et enterrés tout près de la route. Le colonel balaya du regard les bords de la chaussée pour voir si la verdure n'y était pas plus touffue qu'autrefois, mais il ne remarqua rien d'extraordinaire. Cependant, les canaux étaient sillonnés d'oies et de canards, et tout le long de la route il y avait des pêcheurs.

On les a tous déterrés, de toute façon, pensa le colonel, et transférés dans ce grand *ossario*, près de Nervesa.

– On s'est battu ici, quand j'étais gosse, dit le colonel au chauffeur.

– C'est fichtrement plat pour se battre, dit le chauffeur. Vous teniez la rivière ?

– Oui, dit le colonel. On l'a tenue, perdue et reprise.

– Il n'y a pas un seul repli de terrain en vue.

– C'était bien ça l'ennui, dit le colonel. On devait utiliser des replis de terrain si petits qu'ils se voyaient à peine, les fossés, et les maisons, les rives du canal, les haies. Ça ressemblait à la Normandie, mais en plus plat. J'imagine que c'est comme si on avait fait la guerre en Hollande.

– Cette rivière n'a en effet rien du Rapido.

– C'était pourtant une bien bonne rivière, dit le colonel. En amont, elle avait beaucoup d'eau autrefois, avant toutes leurs histoires de barrage. Et elle était pleine de petits chenaux profonds et assez traîtres, au milieu des cailloux et des galets, là où l'eau se raréfiait. Il y avait même un endroit qu'on appelait le Grave de Papadopoli qui était tout ce qu'il y avait de plus dangereux.

Il savait combien les souvenirs de guerre qu'on égrène sont toujours ennuyeux pour les autres, et il se tut. Les gens ne voient jamais que le côté personnel des choses, pensa-t-il. Ça n'intéresse personne, abstraitement, sauf peut-être les soldats, et il n'y a pas beaucoup de soldats. On les forme et les bons se font tuer, et quant aux autres, les huiles, ils s'esquintent trop le tempérament à vouloir toujours plus : ils n'ont le temps ni de voir ni d'écouter. Ils pensent toujours à ce qu'ils ont vu et, pendant qu'on leur parle, ils songent à ce qu'ils vont dire, eux, et à l'avancement ou aux avantages qu'ils pourront en tirer. C'était idiot de raser ce garçon qui, malgré son écusson de fantassin, ses décorations, Purple Heart et autres, n'avait absolument rien d'un soldat, mais était simplement un type à qui l'on avait passé l'uniforme contre son gré, et qui avait préféré rester dans l'armée parce que ça l'arrangeait.

– Qu'est-ce que vous faisiez dans le civil, Jackson ? demanda-t-il.

– J'étais associé avec mon frère ; on avait un garage, à Rawlins, dans le Wyoming, mon colonel.

– Vous comptez y retourner ?

– Mon frère s'est fait tuer dans le Pacifique, et le type qui gérait le garage ne valait rien, dit le chauffeur. On a perdu tout ce qu'on avait mis dans l'affaire.

– C'est embêtant, dit le colonel.

– Bon Dieu, vous pouvez le dire que c'est embêtant, répliqua le chauffeur, et il ajouta : Mon colonel.

Le colonel regarda la route devant eux.

Il savait qu'en continuant tout droit ils arriveraient bientôt au croisement qu'il attendait ; mais l'impatience le tenaillait.



– Ouvrez l'œil, et prenez à gauche au prochain croisement, dit-il au chauffeur.

– Vous croyez qu'on peut rouler sur ces petites routes avec cette grosse voiture, mon colonel ?

– Nous verrons bien, dit le colonel. Nom de Dieu, tout de même, ça fait trois semaines qu'il n'a pas plu !

– Je me méfie de leurs chemins dans ces terres basses.

– Si on s'embourbe, je vous en tirerai avec des bœufs.

– C'est à la voiture que je pensais, mon colonel.

– Alors, pensez plutôt à ce que je vous ai dit, et prenez la première route à gauche, si elle a l'air praticable.

– On dirait qu'il y en a une là, derrière les haies, dit le chauffeur.

– Il n'y a personne derrière. Arrêtez-vous juste avant le croisement, je vais jeter un œil.

Il descendit de voiture et traversa la large route dure pour aller examiner l'étroit chemin de terre, bordé d'un côté par le canal aux eaux rapides, et de l'autre par une haie vive. Par-delà la haie, il vit une ferme rouge et basse, avec une vaste grange. Le chemin était sec. Pas même la moindre ornière. Il remonta en voiture.

– C'est un boulevard, dit-il. Cessez de vous faire du mauvais sang.

– Bien, mon colonel. C'est votre voiture, mon colonel.

– Je sais, dit le colonel. Je n'ai pas fini de la payer. Dites-moi, Jackson, est-ce que vous souffrez toujours autant quand vous devez quitter une nationale pour prendre une route secondaire ?

– Non, mon colonel. Mais il y a une sacrée différence entre une jeep et une voiture aussi basse que celle-ci. Est-ce que vous savez le champ que laissent le différentiel et le châssis, avec ce genre de bagnole ?

– J'ai une pelle dans la malle arrière, et nous avons des chaînes. Attendez de voir où nous passerons, en quittant Venise.

– Tout ça avec cette voiture ?

– Je ne sais pas. Je verrai.

– Pensez aux ailes, mon colonel.

– On coupera les ailes, c'est comme ça que font les Indiens dans l'Oklahoma. Il y a des ailes à revendre sur cet engin. Comme de tout, d'ailleurs, sauf de moteur. Ça, Jackson, faut dire, elle a un rude moteur. Cent cinquante poneys.

– C'est vrai, mon colonel. C'est un plaisir de conduire une grosse chignole comme ça sur les bonnes routes. C'est bien pour ça que je ne voudrais pas qu'il lui arrive quelque chose.

– C'est très gentil à vous, Jackson. Mais maintenant, cessez de souffrir.

– Je ne souffre pas, mon colonel.

– Bien, dit le colonel.

Lui non plus ne souffrait pas, car il venait d'apercevoir, au-delà de la ligne compacte d'arbres bruns qui se dressait devant eux, une voile mouvante. C'était une grande voile rouge, fortement inclinée vers l'arrière, et se déplaçant lentement derrière les arbres.

Pourquoi est-on toujours si ému au spectacle d'une voile qui avance en pleine campagne ? pensa le colonel. Qu'est-ce donc qui me bouleverse quand je vois les grands bœufs, pâles et lents ? Sans doute leur allure, autant que leur aspect, leur taille, leur couleur.

Mais une bonne grosse mule, ou une file de mules saines et bien soignées m'émeuvent aussi. Tout comme la vue d'un coyote, ou d'un loup, avec cette allure inimitable, ce gris, cette assurance, sa grosse tête fière et ses yeux hostiles.

– Jamais vu de loups, autour de Rawlins, Jackson ?

– Non, mon colonel. Ils avaient déjà disparu de mon temps. On les a tous empoisonnés. Mais les coyotes, par

contre, ça ne manque pas.

– Vous aimez les coyotes ?

– J'aime bien les entendre parfois, la nuit.

– Moi aussi. Y a rien de mieux, sauf un bateau qui vogue dans la campagne.

– Y en a un qui s'amuse à ça là-bas, mon colonel.

– Sur le canal Sile, dit le colonel. C'est une barge à voile qui descend sur Venise. Elle va vite, car le vent souffle des montagnes. Il y a des chances qu'il fasse très froid cette nuit, si ce vent tient. Et ça veut dire que des tas de canards vont rappliquer. Tournez à gauche ici, nous allons longer le canal. C'est une bonne route.

– On ne chassait pas beaucoup le canard dans mon pays. Mais dans le Nebraska, sur le bord de la Platte, ça y allait ferme.

– Ça vous dirait de chasser, là où nous allons ?

– Ma foi non, mon colonel. Je ne suis pas très bon tireur, et puis j'aime mieux rester dans mon pageot. Ce sera dimanche matin, vous savez.

– Je sais, dit le colonel. Vous pourrez rester au pageot jusqu'à midi, si vous voulez.

– J'ai pris de l'antimoustiques. Je devrais bien dormir.

– Vous n'en aurez probablement pas besoin, dit le colonel. Avez-vous emporté des rations K ou des Dix-en-une ? Ils s'accommoderont tout aussi bien de cuisine italienne, vous savez.

– J'ai pris quelques boîtes, en cas, et un peu de rab, pour distribuer.

– Parfait, acquiesça le colonel.

Il regardait droit devant lui à présent, guettant l'endroit où la route, longeant le canal, rejoignait la nationale. De là, par un temps clair comme aujourd'hui, il savait ce qu'il verrait. À l'autre bout des marais, dont la couleur brune rappelle celle des marais de Pilot Town en hiver, à l'embouchure du Mississippi, avec leurs roseaux couchés par le puissant vent du nord, il vit la tour carrée de l'église de Torcello et, derrière, le haut campanile de Burano. Sur la mer d'un bleu d'ardoise, il compta douze barges à voile qui filaient sur Venise, poussées par le vent.

Il va falloir attendre d'avoir traversé la Dese, en amont de Noghera, pour bien la voir, pensait-il. C'est curieux de penser que nous nous sommes battus le long de ce canal, cet hiver-là, pour la défendre, sans jamais la voir. Et un beau jour, clair et froid comme celui-ci, où j'étais remonté aussi haut que Noghera, je l'ai vue de l'autre côté de l'eau. Mais je n'y suis pas entré. C'est ma ville, pourtant, puisque je me suis battu pour elle dans ma jeunesse ; et maintenant que me voilà vieux d'un demi-siècle, ils savent que je me suis battu pour elle et qu'elle m'appartient un peu et c'est pour cela qu'ils me traitent bien.

Crois-tu vraiment que c'est pour cela qu'ils te traitent bien ? se demanda-t-il.

Peut-être, pensa-t-il. Ou peut-être qu'ils me traitent bien parce que je suis une bonne poire de colonel, du côté des gagnants. Je ne le crois pas, pourtant. Du moins, j'espère que ce n'est pas ça. Ce n'est pas la France ici, pensa-t-il.

Là-bas, quand on se bat pour prendre une ville qu'on aime, on fait très attention à la casse et, si on a deux sous de bon sens, on fait surtout bien attention à ne pas y retourner après, de crainte de tomber sur une espèce de militaire qui ne vous pardonnera pas de vous être bagarré pour la reprendre. *Vive la France et les pommes de terre frites. Liberté, Vénalité et Stupidité* [1] *!* Ah, la grande *clarté* [1] de la pensée militaire française ! Ils n'ont pas eu de penseur militaire depuis du Picq. Un pauvre con de colonel, lui aussi. *Mangin, Maginot*, et *Gamelin*. Faites votre choix, messieurs. Trois écoles. La première : je leur fonce droit dans le chou. La seconde : je me cache derrière ce truc qui ne couvre pas mon flanc gauche. La troisième : je me planque la tête dans le sable comme une autruche, en faisant confiance à la grandeur militaire de la France, puis je décroche.

Décrocher est une façon polie et aimable de parler. Bien sûr, pensa-t-il, simplifier à l'extrême est toujours injuste. Rappelle-toi tous ces types formidables dans la Résistance, rappelle-toi Foch, comme il sut à la fois organiser et se battre, et rappelle-toi la bravoure de ces gens. Rappelle-toi tes bons amis, et rappelle-toi tes morts. Rappelle-toi des tas de choses et tes meilleurs amis encore une fois et les types les plus formidables que tu connaisses. Ne sois pas aigri ni stupide. Et qu'est-ce que cela a à voir avec le métier militaire, de toute façon ? N'y pense plus, se dit-il. Tu es en voyage d'agrément.

– Jackson, dit-il, vous êtes content ?

– Oui, mon colonel.

– Bon. Nous allons bientôt arriver à un endroit d'où l'on a une vue que je veux vous montrer. Rien qu'un coup d'œil, ça suffit. L'opération est pour ainsi dire sans douleur.

Je me demande ce qu'il a à se payer ma gueule comme ça, pensait le chauffeur. Parce qu'il a été autrefois général de brigade, il se figure qu'il sait tout. S'il était si bon général que ça, pourquoi ne l'est-il pas resté ? À force de se faire dérouiller, il est complètement sonné.

– Voilà la vue, Jackson, dit le colonel. Arrêtez-vous au bord de la route, qu'on jette un coup d'œil.

Ils traversèrent la route, du côté de Venise, et regardèrent par-delà la lagune balayée par le vent fort et froid des montagnes qui aiguisait les arêtes des maisons, les dessinant avec une netteté géométrique.

– Là, juste en face, c'est Torcello, dit le colonel. C'est là que se réfugièrent les gens qui avaient été chassés de la terre ferme par les Visigoths. Ce sont eux qui ont bâti cette église avec la tour carrée, que vous voyez là-bas. Ils étaient trente mille sur ce bout de sol autrefois, et ils ont bâti cette église pour honorer et adorer leur Seigneur. Quand ils eurent fini de la bâtir, l'embouchure de la Sile s'envasa, ou bien elle se déplaça à la suite d'une trop forte crue, et toute la campagne que nous avons traversée se trouva inondée. Les moustiques s'y installèrent et la malaria. Les gens mouraient les uns après les autres. Alors les anciens tinrent conseil et décidèrent de déménager vers un endroit plus sain qu'on pourrait défendre avec des bateaux, et où les Visigoths, les Lombards et autres bandits ne pourraient les attaquer puisque ces bandits n'avaient pas de flotte. Les gars de Torcello étaient de fameux navigateurs. Ils chargèrent donc les pierres de leurs maisons sur des barges comme celle que nous avons vue tout à l'heure, et ils fondèrent Venise.

Il s'arrêta.

– Je vous ennuie, Jackson ?

– Non, mon colonel. Je n'avais aucune idée de qui avait fondé Venise.

– Ce furent les gars de Torcello. Des durs, qui avaient bon goût en matière de construction. Ils venaient d'une petite ville de la côte, appelée Caorle. Mais ils avaient entraîné avec eux toute la population des villes et des fermes de l'arrière-pays quand les Visigoths eurent saccagé le coin. C'est un gars de Torcello qui faisait du trafic d'armes avec Alexandrie, qui découvrit le corps de saint Marc et le ramena en contrebande, sous une cargaison de porc frais, pour que les douaniers païens ne le repèrent pas. Ce garçon apporta la dépouille de saint Marc à Venise, et depuis le saint est devenu le patron de la ville, et les gens lui ont élevé une cathédrale. Mais, entre-temps, ils poussèrent leur commerce si loin en Orient que leur architecture est un peu trop byzantine à mon goût. Ils n'ont jamais rien fait de mieux que ce qu'ils avaient d'abord fait à Torcello. C'est là-bas, Torcello !

Et c'était bien là-bas.

– La place Saint-Marc, c'est là où il y a des pigeons et cette grande cathédrale qui a l'air d'une espèce de ciné-palace, non ?

– C'est cela même, Jackson. Vous y êtes en plein. Vu sous cet angle, en tout cas. Maintenant, regardez au-delà de Torcello : vous verrez l'adorable campanile de Burano, qui donne presque autant de la bande que leur sacrée tour de Pise. Burano, c'est une petite île terriblement surpeuplée où les femmes font de la dentelle merveilleuse et les hommes des bambini, mais travaillent aussi dans la journée dans les verreries de l'île voisine, celle que vous voyez derrière, avec l'autre campanile, Murano. Le jour, ils fabriquent de la superbe verrerie pour les riches du monde entier, et le soir ils rentrent par le petit vaporetto et font des *bambini*. Mais il y en a qui ne passent pas la nuit entière avec leurs femmes. Ils prennent leurs longues canardières et vont chasser le canard à la lisière des marécages, sur cette lagune qui s'étend devant vous, là. Par clair de lune, on les entend tirer toute la nuit.

Il se tut une seconde.

– Passé Murano, ce que vous voyez, c'est Venise. C'est ma ville. Je pourrais vous montrer encore des tas de choses, mais je crois que nous ferions bien de reprendre la route. Jetez quand même un dernier coup d'œil, une bonne fois. C'est d'ici qu'on voit le mieux comment tout ça s'est passé. Mais personne n'a jamais idée de regarder.

– C'est une très belle vue. Merci, mon colonel.

– O.K., dit le colonel. En route.

---

1 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

CHAPITRE V

Mais il continua à regarder, et pour lui c'était aussi beau et aussi émouvant qu'autrefois, lorsque à dix-huit ans il l'avait vu pour la première fois, sans y rien comprendre, sachant simplement que c'était beau. L'hiver avait été très froid, cette année-là, et les montagnes étaient blanches, au bout de la plaine. Les Autrichiens s'étaient vus contraints de tenter une percée à l'angle où la Sile et l'ancien lit de la Piave formaient les seules lignes de défense. On pouvait toujours se rabattre sur la Sile, au cas où la première ligne serait enfoncée. Au-delà de la Sile, il n'y avait rien que la plaine, nue comme un cul, et le réseau de bonnes routes qui s'enfonçait dans les plaines de la Vénétie et de la Lombardie, et les Autrichiens avaient attaqué, attaqué et réattaqué pendant tout l'hiver, pour essayer d'arriver jusqu'à cette belle route où ils roulaient maintenant, et qui menait droit à Venise. Cet hiver-là, le colonel, qui était alors lieutenant, mais dans une armée étrangère, ce qui l'avait toujours rendu quelque peu suspect ensuite dans l'armée de son propre pays et avait handicapé sa carrière, le colonel avait eu mal à la gorge pendant tout l'hiver. Ce mal de gorge venait de ce qu'il passait le plus clair de son temps dans l'eau. C'était au point qu'on ne pouvait plus se sécher, et mieux valait se mouiller le plus vite possible et rester comme ça.

Les attaques autrichiennes manquaient de coordination, mais elles étaient continuelles et violentes ; ça commençait par un bombardement massif qui était censé vous mettre hors de combat, et puis, quand ça se calmait, on relevait les positions et on comptait ses hommes. Mais on n'avait pas le temps de s'occuper des blessés, car on savait que l'attaque allait suivre immédiatement, alors on tuait les types qui avançaient en pataugeant à travers les marais, tenant leurs fusils au-dessus de l'eau et progressant avec lenteur, comme il se doit quand on a de l'eau jusqu'à la taille.

Si les bombardements avaient continué pendant l'attaque, pensait souvent le colonel – alors lieutenant –, je ne sais pas ce qu'on aurait pu faire. Mais ils allongeaient toujours le tir, en avant de leurs vagues d'assaut. Ils rataient le coche.

Chaque fois qu'on perdait leur sacrée Piave et qu'on était sur la Sile, ils allongeaient le tir sur les deuxième et troisième lignes, bien qu'elles fussent absolument intenables, au lieu d'amener leur artillerie le plus près possible et de pilonner pendant toute l'attaque, jusqu'à ce que le front fût crevé. Mais, Dieu merci, il y a toujours au sommet un imbécile pour diriger, pensa le colonel, et c'était du boulot à la petite semaine.

Tout l'hiver, avec son sale mal de gorge, il avait tué ces hommes qui avançaient sur lui avec leurs grenades à manche accrochées sous l'aisselle, leurs lourds sacs velus en peau de veau et leurs casques en forme de seau. C'était l'ennemi.

Mais il ne les avait jamais haïs ; il était d'ailleurs incapable d'éprouver le moindre sentiment à leur égard. Il commandait ses hommes, une vieille chaussette imbibée de térébenthine autour du cou, et on stoppait l'attaque avec les fusils et les mitrailleuses qui restaient, ou qui étaient encore utilisables après le bombardement. Il avait appris à ses hommes à bien tirer, ce qui est un talent rare parmi les troupes continentales, et à être capables de regarder l'ennemi en face quand il arrivait, et, comme il y avait toujours un temps mort qui vous permettait de tirer tranquillement, ils étaient devenus très habiles.

Mais il fallait toujours compter, et compter vite, après le bombardement, pour savoir combien il vous restait de tireurs. Il avait été blessé trois fois cet hiver-là, mais chaque fois pour rire : de petites blessures de rien, dans la chair, sans qu'un os fût touché, et il avait vraiment fini par se croire immortel, car il savait que c'était pendant le gros bombardement d'artillerie qui précédait toujours l'attaque qu'il aurait dû être tué. Il fut pourtant bel et bien touché au bout du compte, et pas pour rire. Aucune des précédentes ne lui avait fait l'effet de cette première grande blessure. Je suppose que ce fut tout simplement l'idée de perdre mon immortalité, pensa-t-il. Bah, en un sens, c'est tout de même une grosse perte.

Ce pays lui était cher, plus qu'il ne pourrait ou ne voudrait jamais l'avouer à quiconque, et, maintenant, assis dans la voiture, il se sentait heureux à la pensée que, dans une demi-heure, il serait à Venise. Il avala deux comprimés de trinitrine ; comme il n'avait jamais de mal à saliver beaucoup depuis 1918, il n'avait pas besoin de liquide pour les prendre et il demanda :

– Comment ça va, Jackson ?

– Très bien, mon colonel.

– Vous prendrez à gauche quand on sera au carrefour de la route qui mène à Mestre, comme cela nous verrons les bateaux sur le canal, et nous éviterons les encombrements.

– Bien, mon colonel. Vous me guiderez quand on sera arrivés au carrefour ?

– Naturellement, dit le colonel.

Ils se rapprochaient très vite de Mestre, et déjà c'était comme l'arrivée à New York, pour la première fois dans le



temps jadis, quand tout était brillant, beau et blanc. Oui, j'ai eu cette veine, pensa-t-il. Mais c'était avant la suie. Nous arrivons dans ma ville, pensa-t-il. Bon Dieu, quelle ville adorable !

Ils tournèrent à gauche et longèrent le canal où étaient amarrés les bateaux de pêche, et le colonel les regarda et son cœur se réjouit à la vue des filets bruns, et des nasses d'osier, et des belles lignes nettes des bateaux. Ce n'est pas que ce soit pittoresque. Au diable le pittoresque. C'est sacrement beau, voilà tout.

Ils dépassèrent la longue rangée de bateaux sur le canal qui porte les eaux lentes venues de la Brenta ; ce qui lui rappela la longue étendue de la Brenta et l'enfilade des grandes villas, avec leurs pelouses, leurs jardins, et les platanes, les cyprès. J'aimerais qu'on m'enterre là-bas, songea-t-il. C'est un coin que je connais bien. Mais je ne crois pas que ça soit faisable. Peut-être bien après tout. Je connais des gens qui accepteraient peut-être qu'on m'enterre dans leur propriété. Je demanderai à Alberto. Seulement, il est capable de trouver ça morbide.

Cela faisait longtemps qu'il songeait à tous les beaux coins où il aimerait être enterré, et à quelles terres il aimerait se mêler. La pourriture et la puanteur, ça ne dure pas si longtemps, au fond, songeait-il, et de toute façon on n'est qu'une espèce de fumure, et même les os finissent par servir à quelque chose. J'aimerais qu'on m'enterre loin à la limite du parc, mais en vue de la belle vieille maison et des grands arbres majestueux. Je ne crois pas que ça les gênerait beaucoup. Je serais mêlé à ce sol sur lequel les enfants jouent, le soir, et peut-être, le matin, ils viendraient y entraîner les chevaux à sauter, et les sabots feraient leur bruit mou dans le gazon, et les truites sauteraient dans l'étang pour attraper les mouches.

Ils étaient sur la route qui va de Mestre à Venise, en vue des affreuses usines de Breda, et ç'aurait pu aussi bien être Hammond, dans l'Indiana.

– Qu'est-ce qu'on fabrique, ici, mon colonel ? demanda Jackson.

– C'est une société qui fabrique des locomotives à Milan, répondit le colonel. Ici, on fait un peu de tout, dans la métallurgie.

La vue de Venise qu'on avait de là était une horreur ; il avait toujours détesté cette grande route, sauf qu'on y faisait de bonnes moyennes et qu'on voyait les balises et les canaux.

– C'est une ville qui vit de ses propres ressources, dit-il à Jackson. Elle a été la reine des mers et ses habitants sont des durs qui se foutent éperdument de tout, plus que personne au monde. Quand on la connaît bien, on s'aperçoit que Cheyenne est une ville d'enfants de chœur, à côté, et tout le monde, ici, est très poli.

– Personnellement, je ne dirais pas que Cheyenne soit si dure, mon colonel.

– En tout cas, c'est une ville plus dure que Casper, par exemple.

– Vous appelez ça une ville dure, mon colonel ?

– C'est une ville pétrolière. Une jolie ville.

– Mais je ne trouve pas qu'elle soit dure, mon colonel. Ou qu'elle l'ait jamais été.

– O.K., Jackson. Nous n'avons probablement pas la même vision des choses. Ou peut-être comprenons-nous ce mot différemment. N'empêche que cette ville de Venise, où tout le monde est si poli et bien élevé, est aussi dure que Cooke City dans le Montana, le jour de la fête du pays.

– Mon idée d'une ville dure, voyez-vous, c'est Memphis.

– Rien à côté de Chicago, Jackson. Memphis n'est dure que pour les nègres. Chicago l'est dans tous les azimuts, que ce soit au nord, au sud ou à l'ouest – il n'y a pas d'est. Mais les gens n'y ont pas de manières. Tandis qu'ici, tenez, si vous avez jamais envie de voir une ville dure, mais pour de bon, et où on mange royalement aussi, allez faire un tour à Bologne.

– Je n'y suis jamais allé.

– Ah, voilà le garage Fiat où nous laissons la voiture, dit le colonel. Vous pouvez déposer la clef au bureau. Les gens ne sont pas voleurs, ici. Je vais au bar pendant que vous montez garer. Ne vous occupez pas des bagages, il y a des types qui s'en chargeront.

– Il n'y a pas de danger à laisser votre fusil et vos effets de chasse dans la malle, mon colonel ?

– Mais non. Il n'y a pas de voleurs ici. Je viens de vous le dire.

– C'était par mesure de précaution, mon colonel, eu égard à vos effets de valeur.



– Vous êtes si pourri de bons sentiments que parfois vous puez, dit le colonel. Curez-vous un bon coup les oreilles et entendez quand je vous dis quelque chose.

– Je vous ai entendu, mon colonel, dit Jackson.

Le colonel le considéra pensivement, et la dureté d'autrefois revint dans son regard. La peau de vache, songea Jackson ; et dire qu'il peut être si chic quand il veut, le salaud.

– Sortez mon sac et le vôtre, garez la voiture en haut et vérifiez l'huile, l'eau et les pneus, dit le colonel, et il se dirigea vers l'entrée du bar, sur le ciment marqué de traces de pneus et de cambouis.

CHAPITRE VI

Au bar, en entrant, il vit assis à la première table un nouveau riche milanais, gras et compact comme seuls peuvent l'être les Milanais, en compagnie de sa maîtresse, coûteuse selon toute apparence et extrêmement désirable. Ils buvaient des *negroni*, mélange de deux vermouths doux et d'eau de Seltz, et le colonel se demanda de combien le type avait filouté le percepteur pour arriver à se payer cette belle garce en long manteau de vison et la décapotable qu'il avait vue gravir, chauffeur au volant, la longue rampe sinueuse du garage. Le couple le dévisageait avec la grossièreté propre à ce genre de personnages. Il fit un petit salut et leur dit en italien :

– Je m'excuse d'être en uniforme. Mais c'est un uniforme. Pas un déguisement.

Puis il leur tourna le dos, sans attendre de voir l'effet de sa remarque, et il se dirigea vers le bar. De là, on pouvait surveiller ses bagages, tout comme, de leur place les deux *pescecani* 1 surveillaient les leurs.

C'est sans doute un *Commendatore*, pensa-t-il. Elle, c'est un beau morceau. Elle est sacrément belle, c'est un fait. Je me demande ce que ça aurait donné si j'avais eu de quoi me payer ce genre de fille et la couvrir de vison. Je me contenterai de ce que j'ai, pensa-t-il, et qu'ils aillent se faire pendre.

Le barman lui serra la main. C'était un anarchiste, mais le fait que le colonel était colonel ne le gênait pas du tout. Cela le ravissait, il en était fier, il adorait ça, comme si les anarchistes eux aussi avaient eu un colonel, et, en un sens, depuis les quelques mois qu'ils se connaissaient tous les deux, il avait l'air de croire qu'il avait inventé, ou tout au moins bâti le colonel, comme quelqu'un qui eût aidé à bâtir un campanile, ou même la vieille église de Torcello, et qui en serait tout heureux.

Le barman avait entendu la conversation, ou plus exactement la sèche déclaration du colonel en entrant, et cela l'avait rempli d'aise.

Il avait déjà expédié le monte-charge en réclamant un Gordon's gin et un Campari, et il dit :

– Ça marche, ça va monter par ce truc à poulies. Comment cela va-t-il à Trieste ?

– Comme vous pouvez l'imaginer.

– Ça serait trop d'effort et je n'y arriverais pas.

– Alors ne vous fatiguez pas, dit le colonel, et vous n'aurez jamais d'hémorroïdes.

– Ça me serait bien égal si j'étais colonel.

– Ça m'est égal.

– N'auriez-vous plus de sels dans la batterie ? dit le serveur.

– Pas un mot à l'honorable Pacciardi, dit le colonel.

C'était une plaisanterie courante, entre eux. L'honorable Pacciardi était ministre de la Défense nationale de la République italienne. Il avait le même âge que le colonel et s'était battu courageusement pendant la Première Guerre mondiale, et il s'était aussi battu en Espagne comme chef de bataillon ; c'était là que l'avait connu le colonel, alors qu'il était lui-même là en tant qu'observateur. Le sérieux avec lequel l'honorable Pacciardi prenait ce poste de ministre de la Défense d'un pays indéfendable créait un lien entre le colonel et le barman. Tous deux étaient de parfaits réalistes, et l'idée de l'honorable Pacciardi défendant la République italienne leur titillait l'esprit.

– En un sens, c'est amusant, la situation, par là-haut, dit le colonel. Personnellement, ça ne me gêne pas.

– On devrait mécaniser l'honorable Pacciardi, reprit le barman, et lui faire cadeau de la bombe atomique.

– J'en ai trois dans la malle arrière, dit le colonel. Dernier modèle, avec manettes et tout. Mais on ne peut pas laisser ce pauvre type sans défense. Il faut lui donner du botulisme et de l'anthrax.

– L'honorable Pacciardi compte sur nous, nous ne le trahirons pas, dit le barman. Mieux vaut vivre un seul jour comme un lion que cent années comme un mouton.

– Et mieux vaut mourir debout que vivre à genoux, dit le colonel. Bien qu'il vaille encore mieux se foutre à plat ventre, et presto, en bien des circonstances, si on tient à sa peau.

– Mon colonel, pas de propos subversifs.

– Nous les étranglerons de nos mains nues, dit le colonel. Un million d'hommes se dresseront en armes dans



l'espace d'une nuit.

– Avec quelles armes ? demanda le barman.

– Cette question sera réglée en temps voulu, dit le colonel. Ce n'est qu'une étape déterminée du grand scénario.

À ce moment, le chauffeur fit son entrée. Le colonel s'aperçut que, pendant qu'il blaguait, il n'avait pas surveillé la porte ; il en fut contrarié, comme toujours, car il n'aimait pas le défaut de vigilance ou de sécurité.

– Vous avez mis bougrement longtemps, Jackson. Prenez un verre.

– Non, merci, mon colonel.

T'en fais des manières, espèce de con, pensa le colonel. Mais je l'ai assez asticoté, se reprit-il.

– Nous partons dans une minute, dit le colonel. J'essayais d'apprendre l'italien avec mon vieil ami.

Il se retourna pour regarder les nouveaux riches milanais ; mais ils n'étaient plus là. Ce que je peux devenir lent, se dit-il. N'importe qui me prendrait la garde basse, maintenant. Même l'honorable Pacciardi, pensa-t-il.

– Combien vous dois-je ? demanda-t-il sèchement au barman.

Le barman le lui dit, en le regardant de ses yeux affranchis d'Italien d'où la gaieté avait disparu, bien que l'éventail de rides, au coin des paupières, fût là, marquant l'habitude du rire. J'espère que tout va bien pour lui, songeait le barman. Dieu – ou n'importe quoi d'autre – fasse qu'il ne lui arrive rien de grave.

– Au revoir, mon colonel, dit-il.

– *Ciao*, répondit le colonel. Jackson, nous allons prendre cette longue rampe et franc nord en sortant, jusqu'à l'endroit où les petites vedettes sont amarrées. Celles qui sont peintes à neuf. Voilà un porteur pour les deux sacs. Il faut le laisser faire, ils ont le monopole.

– Bien, mon colonel, acquiesça Jackson.

Ils sortirent tous les deux, et on se quitta sans se regarder.

À l'*imbarcadero*, le colonel donna un pourboire au porteur et chercha des yeux un batelier qui lui fût familier.

Il ne reconnut pas l'homme du premier bateau, mais le batelier lui dit :

– Bonjour, mon colonel, c'est moi le premier.

– Combien, pour le Gritti ?

– Vous le savez aussi bien que moi, mon colonel. On ne fait pas de prix. Le tarif est fixé.

– Alors quel est le tarif ?

– Trois mille cinq.

– C'est soixante avec le vaporetto.

– Rien ne vous empêche de le prendre, dit le batelier qui était un homme d'un certain âge, au visage rouge, mais calme. Il ne va pas jusqu'au Gritti, mais il s'arrêtera à l'*imbarcadero*, passé le Harry's, et de là vous pourrez téléphoner au Gritti pour qu'on vienne chercher vos bagages.

– Et qu'est-ce que j'achèterais avec ces foutus trois mille cinq cents lires ; et puis c'est un brave type.

– Vous voulez que je fasse venir le vieux là-bas ?

Le batelier désignait un vieillard complètement décati qui bricolait et faisait le garçon de courses sur les quais, toujours prêt à donner un coup de main qu'on ne lui demandait pas, collant au coude des passagers qui embarquaient ou débarquaient, toujours prêt à aider quand on n'en avait pas besoin, et tendant son vieux feutre, avec une courbette après son service inutile.

– Il vous conduira au vaporetto. Il y en a un dans vingt minutes, dit le batelier.

– Au diable, dit le colonel. Conduisez-nous au Gritti.

– *Con piacere*, dit le batelier.



Le colonel et Jackson descendirent dans la vedette qui avait l'air d'un hors-bord de course. Elle était resplendissante de peinture vernissée et manifestement entretenue avec amour ; elle était équipée d'un petit moteur Fiat transformé qui avait fait plus que son temps dans la voiture d'un médecin de campagne pour être finalement exhumé d'un cimetière d'autos, un de ces gigantesques cimetières de mécaniques et de ferrailles qui sont en tout cas un des traits immuables de notre civilisation, aux abords des grands centres. On avait donc révisé et adapté le moteur, en prévision de cette nouvelle vie sur les canaux de la ville.

– Il marche, votre moteur ? demanda le colonel.

Il l'entendait grincer comme un tank en détresse, à cela près que c'étaient des bruits en miniature, à cause du manque de puissance.

– Couci-couça, dit le batelier.

Il remua sa main libre en deux gestes parallèles.

– Vous devriez vous procurer le modèle petites dimensions que sort l'Universal. C'est le moteur de marine le plus léger et le meilleur que je connaisse.

– Oui, dit le batelier. Il y a pas mal de petites choses que je devrais me procurer.

– Vous allez peut-être faire une bonne année.

– C'est toujours possible. Il y a des tas de *pescecani* qui viennent de Milan pour jouer au Lido. Mais qui est-ce qui s'amuserait à monter deux fois de suite dans ce truc-là ? C'est un bon bateau, bien sûr. Bien bâti et joli. Pas beau comme une gondole, naturellement. Mais il aurait besoin d'un moteur.

– Je pourrais peut-être vous avoir un moteur de jeep. Dans le tas des rebuts ; vous n'auriez qu'à le réviser.

– Ne dites pas de choses comme ça, dit le batelier. Ces choses-là n'arrivent pas. Je ne veux même pas y penser.

– Vous pouvez y penser, dit le colonel. Je ne blague pas.

– Vraiment ?

– Sûr. Mais je ne garantis rien. Je verrai ce que je peux faire. Vous avez combien d'enfants ?

– Six. Deux garçons et quatre filles.

– Ma parole, vous ne deviez pas croire au régime. Pas plus que six ?

– Je ne *croyais pas* au régime.

– Ne vous fatiguez pas pour moi, dit le colonel. Ç'aurait été tout naturel si vous y aviez cru en fait. Pensez-vous que je tienne rigueur de ça aux gens, maintenant que nous avons gagné ?

Ils étaient dans la partie triste du canal qui va du Piazzale Roma à Ca' Foscari, bien que, en réalité, il n'y eût rien de triste dans ce canal, pensait le colonel.

Pas besoin de n'avoir que des palais et des églises partout. Non, on ne peut pas dire que ça soit triste. Il regarda à droite – tribord, se dit-il. Je suis sur l'eau. Il y avait une jolie maison basse et longue et une *trattoria* à côté.

C'est ici que je devrais vivre. Je pourrais m'en tirer avec ma pension de retraite. Pas de palais Gritti. Une chambre dans une maison comme celle-ci, avec la marée qui monte, et qui descend, et les barques qui vont et viennent. Le matin, je lirais et j'irais faire un tour en ville avant de déjeuner, et tous les jours je ferais une visite aux Tintoret de l'*Accademia* et à la *Scuola San Rocco*, puis j'irais manger dans les bons petits bistros pas chers derrière les halles, ou peut-être mon hôtesse me ferait-elle à dîner, le soir.

Mais le mieux serait, je crois, de déjeuner dehors et de marcher un peu pour prendre de l'exercice. C'est une ville où il fait bon marcher. La meilleure pour ça probablement. Je ne m'y ennuie jamais quand je m'y promène. Je pourrais apprendre à la connaître à fond, pensa-t-il, et ce serait déjà ça.

C'est une drôle de ville, retorse, et y aller d'un point à n'importe quel autre vaut tous les mots croisés du monde. C'est une des rares choses à notre honneur que de ne pas l'avoir bousillée et à leur honneur qu'ils l'aient respectée.

Bon Dieu, se dit-il, ce que je l'aime, et ce que je peux être heureux de m'être battu pour elle, du temps que je n'étais qu'un petit merdeux qui se débrouillait tout juste dans la langue du pays ; et dire que je ne l'avais même pas encore vue avant ce beau jour d'hiver où je suis allé faire panser cette blessure légère, et qu'elle a surgi devant moi de la mer. *Merde* 2, pensa-t-il, nous avions fait un rude boulot, cet hiver-là, là-haut, à la jonction.

J'aimerais bien que ce soit à refaire, pensa-t-il. Avec ce que je sais maintenant, et avec ce qu'on a aujourd'hui. Mais les autres l'auraient aussi, et le fond du problème resterait le même, à part la question de la maîtrise de l'air.

Et pendant tout ce temps, il n'avait pas quitté des yeux l'avant de ce vieux déchet de bateau, magnifiquement verni, délicatement strié de cuivres si bellement astiqués, et qui fendait l'eau brune, et il avait vu aussi les petits embarras de la circulation.

Ils passèrent sous le pont blanc et sous le pont de bois inachevé. Puis ils laissèrent sur la droite le pont rouge et s'engagèrent sous le premier pont blanc haut perché. Puis ce fut le pont métallique, noir et ajouré, sur le canal qui aboutit au Rio Nuovo, et ils dépassèrent les deux barques-jalons enchaînées l'une à l'autre, mais sans se toucher : comme nous, pensa le colonel. Il regarda le flux tirer sur la chaîne et il vit que l'usure du bois sous le métal s'était encore creusée depuis son premier passage par là. C'est tout à fait nous, pensa-t-il. C'est notre monument. Et combien en avons-nous comme celui-ci dans les canaux de cette ville ?

Ils continuèrent encore lentement, jusqu'à la lanterne géante, à droite de l'entrée du Grand Canal, où le moteur se mit à peiner comme une ferraille à l'agonie, ce qui augmenta un peu la vitesse.

Ensuite ils passèrent sous l'*Accademia*, entre les pilotis, où ils croisèrent, à le toucher, un bateau noir à moteur Diesel lourdement chargé de bois ; du bois coupé en bûches destiné aux foyers des humides demeures de la Cité de la Mer.

– C'est bien du hêtre, n'est-ce pas ? demanda le colonel au batelier.

– Du hêtre et un autre bois meilleur marché dont le nom m'échappe en ce moment.

– Le hêtre, pour un feu ouvert, c'est comme de l'anthracite pour un poêle. D'où vient-il celui-ci ?

– Je ne suis pas de la montagne. Mais je crois qu'il vient de derrière Bassano, de l'autre côté du Grappa. J'y suis allé, au Grappa, pour voir où était enterré mon frère. C'était une excursion organisée qui partait de Bassano, et on est allé jusqu'au Grand Ossuaire. Mais on est revenu par Feltre. J'ai bien vu que c'était du pays boisé, sur l'autre versant, en descendant dans la vallée. On avait pris la route stratégique, vous savez, et ça remorquait des tonnes de bois, tout du long.

– En quelle année votre frère a-t-il été tué sur le Grappa ?

– En 1918. C'était un patriote, enflammé par les discours de D'Annunzio, et il s'était engagé avant l'appel de sa classe. Nous autres, on ne l'a jamais très bien connu ; il est parti trop vite.

– Vous étiez nombreux dans la famille ?

– Nous étions six. On en a perdu deux de l'autre côté de l'Isonzo, un sur la Bainsizza et un autre sur le Carso. Ensuite, ça été le tour de ce frère que je disais sur le Grappa ; ça fait que je suis resté seul.

– Je m'arrangerai pour vous avoir cette sacrée jeep, moteur au complet, avec les poignées, dit le colonel. Et maintenant, finis les souvenirs morbides ; repérons un peu tous les endroits où demeurent mes amis.

Ils remontaient le Grand Canal, à présent, et il était facile de voir les maisons de ses amis.

– Ça c'est la demeure de la Contessa Dandolo, dit le colonel.

Il ne dit pas, mais pensa, qu'elle avait plus de quatre-vingts ans, qu'elle était aussi gaie qu'une jeune fille et n'avait aucune peur de la mort. Elle teint ses cheveux en rouge, et ça lui va très bien. C'est une femme admirable et de fort plaisante compagnie.

Son *palazzo* était joli à voir, très en retrait du canal, avec, sur le devant, un jardin et un embarcadère personnel où bien des gondoles avaient accosté, à diverses époques, amenant des gens à la fois gais, pleins d'entrain, tristes et blasés. Mais contents, pour la plupart, puisqu'ils venaient voir la Contessa Dandolo.

Ainsi, remontant le canal, face au vent froid des montagnes, avec les maisons nettes et tranchées, comme par un jour d'hiver – et c'en était un bien sûr –, ils voyaient se déployer toute l'antique magie de la ville et sa beauté. Mais, pour le colonel, ces qualités étaient inséparables de tous les gens qu'il connaissait et qui vivaient dans ces palais ; ou, si personne n'y vivait plus, du moins savait-il à quoi servaient maintenant ces différents endroits.

C'est ici que demeure la mère d'Alvarito, pensa-t-il, sans le dire.

Elle n'y vit pas beaucoup et reste la plupart du temps dans sa maison de campagne près de Trévise, où il y a des arbres. Elle est lasse de ne pas voir d'arbres à Venise. Elle a perdu un excellent mari et rien ne l'intéresse plus maintenant, si ce n'est de se rendre utile.



Mais la famille avait autrefois loué la maison à George Gordon, lord Byron, et personne maintenant ne dort plus dans le lit de Byron, ni dans celui, deux étages plus bas, où il avait couché avec la femme du gondolier. Ce n'est pas qu'ils les considèrent comme sacrés, ces lits, ni comme des reliques. Ce sont simplement des lits de secours qu'on n'a jamais utilisés depuis, pour différentes raisons, ou peut-être par respect pour lord Byron, qui était très aimé dans cette ville, malgré toutes les erreurs qu'il commit. Il faut être un dur pour qu'on vous aime dans cette ville, pensa le colonel. Les gens d'ici se moquaient bien de Robert Browning, et de Madame, et de leur chien. Ce n'étaient pas des Vénitiens, même s'il a écrit de belles choses sur la ville. Et qu'est-ce qu'un dur ? se demandait-il. Tu te sers de ce mot si librement que tu devrais pouvoir le définir. Ce doit être un homme qui fait son jeu et le joue jusqu'au bout. Ou simplement un gars qui mise sur son jeu. Et ce n'est pas au théâtre que je pense, songea-t-il. Si beau que soit le théâtre.

Et pourtant, se dit-il, à la vue de la petite villa toute proche de l'eau et laide comme ces constructions qu'on aperçoit du train que l'on a pris à la descente du bateau, au Havre ou à Cherbourg, quand on pénètre dans la banlieue parisienne. Elle était toute mangée par ses arbres mal taillés, et ce n'était pas un endroit où l'on aurait aimé vivre, si l'on avait eu à choisir. C'est pourtant là qu'*il* avait vécu.

On l'avait aimé pour son talent, et pour ses vices et sa bravoure. Jeune juif sans fortune, il avait conquis d'un coup le pays par son talent et son lyrisme. C'était un personnage abject comme pas un et vil comme tant d'autres. Mais celui à qui je pense, par comparaison, ne la radina jamais et partit pour la guerre, se dit le colonel, tandis que Gabriele D'Annunzio (je me suis toujours demandé quel était son vrai nom, songea-t-il, car personne, dans un pays sensé, ne s'appelle D'Annunzio, et peut-être n'était-il pas juif, et puis quelle différence cela fait-il qu'il l'ait été ou non), s'était promené d'arme en arme, comme il était passé de bras de femme en bras de femme.

Toutes les armes où D'Annunzio servit ne manquaient pas de charme, et la mission était vite et facilement remplie – toutes, sauf l'Infanterie. Il se rappela comment D'Annunzio avait perdu un œil dans un accident d'avion, au cours d'un vol d'observation, au-dessus de Trieste ou de Pola, et comment, ensuite, il avait toujours porté ce bandeau, et les gens qui n'étaient pas au courant, car à l'époque personne ne savait au juste, croyaient qu'il avait été blessé par une balle ramassée quelque part au Veliki ou à San Michele, ou dans un de ces lieux où ça bardait ferme derrière le Carso, d'où on ne sortait jamais vivant, ou sans quelque chose en moins, c'était connu. Mais D'Annunzio, en réalité, se contentait de faire les gestes du héros partout où il passait. Le fantassin, lui, sait ce que c'est, et c'est un drôle de métier, pensa-t-il ; peut-être le plus étrange qui soit. Gabriele, lui, avait été dans l'Aviation, mais il n'était pas aviateur. Il avait été dans l'Infanterie, mais il n'était pas un fantassin, et ce ne furent jamais partout que mêmes simagrées.

Et le colonel se rappela certaine journée où il s'était tenu à la tête de sa section d'assaut, sous la pluie battante, un de ces hivers interminables où il pleuvait tout le temps ; ou, du moins, chaque fois qu'il y avait des revues ou des discours aux troupes, et D'Annunzio, avec son œil mort sous le bandeau et son visage blanc, blanc comme le ventre d'une sole fraîche qu'on vient de jeter à l'étalage, dont on ne voit pas le dos brun et dont la mort doit remonter à une trentaine d'heures, D'Annunzio criait : « *Morire non è basta* », et le colonel, qui était alors lieutenant, s'était dit : Merde alors, qu'est-ce qu'il leur faut de plus ?

Mais il avait suivi le discours, et, à la fin, quand le lieutenant-colonel D'Annunzio, écrivain et héros national, certifié authentique si héros il doit y avoir – et le colonel ne croyait pas aux héros –, avait réclamé une minute de silence pour nos glorieux morts, il s'était mis au garde-à-vous, raide comme un balai. Mais sa section qui n'avait pas suivi le discours, car il n'y avait pas de hautparleur à l'époque et la voix de l'orateur n'arrivait pas jusqu'à eux, la section répondit comme un seul homme, au lieu et place de la minute de silence en l'honneur de nos morts glorieux, par un solide et vibrant : « *Evviva D'Annunzio !* »

Ils en avaient déjà entendu des harangues de D'Annunzio, après des victoires et avant des défaites, et ils savaient ce qu'ils devaient crier quand l'orateur marquait une pause.

Le colonel, qui était alors lieutenant et aimait bien sa section, s'était joint à ses hommes, et avait lancé, d'un ton de commandement : « *Evviva D'Annunzio !* », absolvant ainsi tous ceux qui n'avaient pas écouté le discours, le laïus, la harangue, et pour tenter, si peu qu'un lieutenant puisse tenter quoi que ce soit, si ce n'est de tenir une position indéfendable, ou d'assumer intelligemment sa part d'une attaque, pour tenter donc de partager leur faute.

Mais en ce moment il longeait la maison où le pauvre vieux bougre avait vécu avec sa grande actrice, la triste et mal aimée ; et il songea aux mains merveilleuses de cette femme, à son visage si mobile, qui n'était pas beau, mais qui exprimait la totalité de l'amour, de la gloire, de la volupté et de la tristesse ; et il revit la courbe de ce bras dont la grâce vous aurait fait défaillir, et il pensa : Bon Dieu, dire qu'ils sont morts tous les deux et que je ne sais même pas où ils sont enterrés. Mais ce qui est sûr, c'est que je leur souhaite d'avoir été heureux dans cette maison.

– Jackson, dit-il, cette petite villa, à gauche, a appartenu à Gabriele D'Annunzio, qui fut un grand écrivain.

– Oui, mon colonel, dit Jackson. Je vous remercie de me l'apprendre. Je n'avais jamais entendu parler de lui.

– Je vous filerai des titres si jamais vous avez envie de lire ce qu'il a écrit, dit le colonel. Il y a d'assez bonnes traductions anglaises.



– Merci, mon colonel, dit Jackson. Ça me ferait plaisir de lire un de ses bouquins dès que j'aurai un moment. Elle n'a pas l'air mal sa maison. C'était comment le nom, vous disiez ?

– D'Annunzio, dit le colonel. Écrivain.

Il ajouta à part soi, pour ne pas abrutir Jackson, ni le harceler, comme il l'avait déjà fait plusieurs fois ce jour-là : Écrivain, poète, héros national, inventeur de la phraséologie fasciste, égotiste macabre, aviateur, commandant, ou quelque chose à bord de la première vedette rapide lance-torpilles, lieutenant-colonel d'Infanterie sans avoir jamais su commander convenablement une compagnie ou une section, le grand, le délicieux écrivain de *Notturno* que nous respectons, et un pauvre con.

Devant eux maintenant à la Santa Maria del Giglio, des gondoles se croisaient au carrefour des canaux et, plus loin, c'était l'embarcadère de bois du Gritti.

– C'est notre hôtel là-bas, Jackson.

Le colonel lui montra le charmant petit palais rose à deux étages, tout au bord du canal. Autrefois dépendance du Grand Hôtel, c'était maintenant un hôtel à soi tout seul, et fameux dans le genre. Ce qu'il y avait de mieux, si on se moquait des flagorneries, des chichis, des armées de valets, dans cette ville de grands hôtels, et le colonel l'adorait.

– Ça m'a l'air très bien, mon colonel, dit Jackson.

– C'est très bien, répondit le colonel.

Le canot à moteur accosta hardiment le long des pilotis de l'embarcadère. Tous ces mouvements, pensa le colonel, sont des triomphes de bravoure, pour cette pauvre vieille mécanique. Finis, aujourd'hui, les destriers de combat comme le vieux Traveller, ou la Lysette de Marbot qui se battit en personne, à Eylau. Ce que nous avons, c'est la vaillance de la bielle à bout de course qui refuse de se rompre, de la culasse du moteur qui ne saute pas, bien qu'elle ait toutes les raisons de le faire ; et *tutti quanti*.

– Nous sommes à quai, mon colonel, dit Jackson.

– Où diable voudriez-vous que nous soyons, mon garçon ? Sortez de là, pendant que je règle ce sportsman.

Il se tourna vers le batelier et dit :

– C'était bien trois mille cinq ?

– Oui, mon colonel.

– Je n'oublierai pas le vieux moteur de jeep. Tenez, voilà pour acheter un peu d'avoine à votre cheval.

Le porteur, à qui Jackson passait les sacs, entendit et se mit à rire.

– Son cheval, tous les vétérinaires du monde ne pourraient rien pour lui.

– Il marche encore, dit le batelier.

– Mais pour ce qui est de gagner une course ! dit le porteur. Comment allez-vous, mon colonel ?

– On ne peut mieux, dit le colonel. Et comment se portent les membres de l'Ordre ?

– Ils se portent tous à merveille.

– Parfait, dit le colonel. Je vais dire bonjour au Grand Maître.

– Il vous attend, mon colonel.

– Ne le faisons pas attendre, Jackson, dit le colonel. Vous pouvez suivre ce monsieur dans le hall et leur dire de me porter sur le registre. Veillez à ce que le sergent ait une chambre, dit-il au porteur. Nous ne sommes là que pour une nuit.

– Le baron Alvarito est passé voir si vous étiez là.

– Je le trouverai au Harry's.

– Bien, mon colonel.

– Où est le Grand Maître ?

– Je vais vous le chercher.

– Dites-lui que je serai au bar.

---

1 En italien : profiteurs de guerre, mercantis. *(N.d.T.)*

2 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

CHAPITRE VII

Le bar était juste en face du hall du Gritti, bien que hall, pensa le colonel, ne fût pas le mot juste pour décrire cette gracieuse entrée. N'était-ce pas Giotto qui avait une fois décrit un cercle ? se demanda-t-il. Non, c'était en maths. L'anecdote qu'il se rappelait et préférait entre toutes, à propos de ce peintre, c'était cette phrase qu'avait dite Giotto, en traçant le cercle parfait : « C'est facile. » Mais qui diable avait raconté ça, et où ?

– Bonsoir, Conseiller Privé, dit-il au barman, qui n'était pas un membre de l'Ordre à part entière, mais qu'il ne voulait pas blesser. Que puis-je faire pour vous ?

– Boire, mon colonel.

Par les fenêtres et la porte du bar, le colonel regarda les eaux du Grand Canal. Il apercevait le grand poteau noir où s'amarrent les gondoles, et, sur l'eau balayée par le vent, la lumière de cette fin d'après-midi d'hiver. Sur l'autre rive, c'était le Vieux Palais et une barge en bois, trapue et noire, remontait le Canal, sa proue renflée soulevant une vague, bien qu'elle eût vent arrière.

– Ce sera un Martini très sec, dit le colonel. Un double.

À cet instant précis, le Grand Maître entra dans la salle. Il était en tenue officielle de maître d'hôtel. Et vraiment beau comme il se doit, d'une beauté qui vient du dedans, de sorte que le sourire part du cœur, ou de ce qui est au centre du corps, pour affleurer franchement, magnifiquement, à la surface, c'est-à-dire le visage.

Il avait un beau visage, avec le long nez droit de sa région de Vénétie ; les yeux loyaux, bons et gais, et les dignes cheveux blancs qui convenaient à son âge, c'est-à-dire deux ans de plus que le colonel.

Il s'avança en souriant, avec tendresse mais aussi avec un air de conspirateur, car ils partageaient entre eux de nombreux secrets, et il tendit sa main, qui était forte, longue, ferme, aux doigts spatulés, soignée comme il seyait et comme il le fallait dans sa position, et le colonel tendit aussi sa main, qui par deux fois avait été trouée de balles et qui était légèrement déformée. Ainsi s'établit le contact entre deux vieux habitants de la Vénétie, deux hommes, frères par leur appartenance à la race humaine, seul club à qui l'un et l'autre payassent leur dû, frères aussi par leur commun amour d'un antique pays, convoité par tant de guerres, toujours triomphant dans la défaite, et que dans leur jeunesse ils avaient tous deux défendu.

Leur poignée de main dura assez de temps pour marquer le plaisir de la rencontre, puis le *Maître d'Hôtel* [1] dit :

– Mon colonel.

Le colonel dit :

– *Gran Maestro*.

Puis il invita le *Gran Maestro* à trinquer avec lui, mais le *Maître d'Hôtel* [2] répondit qu'il était de service. C'était impossible aussi bien que défendu.

– J'emmerde le règlement, dit le colonel.

– Bien sûr, dit le *Gran Maestro*, mais chacun doit se plier à son devoir. Le règlement ici est d'ailleurs raisonnable, et nous devons tous nous y conformer, moi surtout, c'est une question de principe et d'exemple.

– Ce n'est pas pour rien que vous êtes le *Gran Maestro*, dit le colonel.

– Je prendrai un petit *Carpano punto e mezzo*, dit le *Gran Maestro* au barman, qui ne faisait pas encore partie de l'Ordre pour Dieu sait quelle petite raison mal définie, inavouée. Pour boire à l'*Ordine*.

Violant donc le règlement, les questions de principe et les préceptes d'exemple, le colonel et le *Gran Maestro* s'en jetèrent un en vitesse. Sans hâte, sans inquiétude non plus, de la part du *Gran Maestro*. Ils firent vite, tout simplement.

– Et maintenant, parlons des affaires de l'Ordre, dit le colonel. Sommes-nous dans la chambre secrète ?

– Nous y sommes, dit le *Gran Maestro*. En tout cas, je la baptise telle.

– Poursuivez, dit le colonel.

L'Ordre, qui était une organisation purement fictive, était né d'une série de conversations entre le *Gran Maestro* et le colonel. Son nom était : *El Ordine Militar, Nobile* y *Espirituoso de los Caballeros de Brusadelli*. Le colonel et le maître d'hôtel parlaient tous deux l'espagnol, et comme c'est la langue rêvée pour les créateurs d'ordres, ils s'en



étaient servis pour baptiser celui-ci, et lui avaient donné le nom d'un profiteur milanais particulièrement notoire, multimillionnaire, fraudeur d'impôts, qui, au cours d'une querelle d'intérêt, avait accusé sa jeune femme, publiquement et selon les procédures juridiques les plus conformes à la loi, de l'avoir dépouillé de son jugement en raison de ses exorbitantes exigences sexuelles.

– *Gran Maestro*, demanda le colonel, quelles nouvelles de notre chef le *Sublime Vénéré ?*

– Pas la moindre. Mutisme absolu ces derniers temps.

– C'est donc qu'il pense.

– Sans aucun doute.

– Peut-être médite-t-il d'autres actes honteux, plus raffinés.

– Peut-être. Il ne m'en a rien dit.

– Mais nous pouvons avoir confiance en lui.

– Jusqu'à sa mort, dit le *Gran Maestro*. Après cela, qu'il rôtisse en enfer et nous vénérerons sa mémoire.

– Giorgio, dit le colonel. Donnez au *Gran Maestro* un autre petit *Carpano*.

– Si c'est un ordre, dit le *Gran Maestro*, je ne puis qu'obéir.

Ils trinquèrent.

– Jackson ! héla le colonel. Vous avez quartier libre. Vous pouvez vous porter présent ici pour la soupe. Je ne veux pas vous voir avant demain onze heures tapant dans le hall, à moins qu'il ne vous arrive quelque chose. Vous avez de l'argent ?

– Oui, mon colonel, répondit Jackson, qui pensa : Pas d'erreur, le vieil animal est bien aussi cinglé qu'on le dit. Mais il aurait pu m'appeler au lieu de gueuler.

– Allez, ôtez-vous de ma vue, dit le colonel.

Jackson était entré et se tenait devant lui, vaguement au garde-à-vous.

– J'en ai assez de votre tête ; vous vous faites trop de bile et vous ne vous amusez pas. Cré nom de Dieu, tâchez de rigoler un peu.

– Oui, mon colonel.

– Vous avez compris ce que j'ai dit ?

– Oui, mon colonel.

– Répétez.

– Ronald Jackson, cinquième train, matricule 100678, se présentera dans le hall de l'hôtel Gritti, à onze heures tapant, demain matin, je ne sais pas la date, mon colonel ; il disparaîtra de la vue du colonel et il rigolera un peu. Ou du moins, ajouta-t-il, déploiera tous les efforts nécessaires, dans la mesure de ses possibilités, en vue d'atteindre cet objectif.

– Je regrette, Jackson, dit le colonel. Je ne suis qu'une merde.

– Mon colonel me permettra de ne pas être de son avis, dit Jackson.

– Merci, Jackson, lui dit le colonel. Peut-être n'est-ce pas vrai. Je souhaite que vous ayez raison. Maintenant, foutez le camp. Vous avez une chambre ici, en principe, et vous pouvez vous porter présent pour la soupe. Tâchez de vous amuser.

– Oui, mon colonel, dit Jackson.

Quand il fut parti, le *Gran Maestro* demanda :

– Qui est ce garçon ? Encore un spécimen de la *triste* Amérique ?

– Oui, dit le colonel. Et Dieu sait si nous en avons des tas comme ça. Tristes, pénétrés de leur vertu, suralimentés

et sous-entraînés. Le sous-entraînement, c'est de ma faute. Mais il y en a aussi de bons, dans le tas.

– Croyez-vous qu'ils auraient fait Grappa, Pasubio et la basse Piave ?

– Les bons, oui. Mieux que nous, peut-être. Mais vous savez, dans notre armée, on ne fusille pas les gens, même pas pour une mutilation volontaire.

– Bon Dieu, dit le *Gran Maestro*.

Tous deux se rappelaient les hommes qui avaient décidé de refuser de mourir, sans réfléchir que celui qui ne meurt pas le jeudi doit y passer le vendredi ; comment un soldat entourait d'un sac de sable la jambe d'un autre soldat pour qu'il n'y eût pas de traces de poudre sur la molletière, et tirait sur son copain d'aussi loin qu'il croyait pouvoir taper dans le mollet sans endommager l'os, puis tirait encore deux balles par-dessus le parapet, pour rendre le coup plausible. Ils avaient connu cela, tous les deux, et c'était pour cette raison, jointe à une bonne et solide haine pour tous les profiteurs de guerre, qu'ils avaient fondé l'Ordre.

Ils savaient, ces deux hommes qui avaient l'un pour l'autre estime et tendresse, comment de pauvres gosses qui ne voulaient pas mourir se partageaient le contenu d'une boîte d'allumettes remplie de pus gonorrhéique pour se coller une infection et couper à la boucherie de la prochaine attaque de front.

Ils savaient qu'il y avait aussi ceux qui se mettaient de grosses pièces de dix centimes sous les aisselles, pour provoquer une jaunisse. Et les autres gars, les riches, dans les grandes villes, qui se faisaient faire des piqûres de paraffine sous la rotule pour ne pas aller à la guerre.

Ils savaient comment l'ail peut avoir certains effets et permettre qu'on soit dispensé d'une attaque, et ils connaissaient tous les autres trucs, ou presque ; car l'un avait été sergent, et l'autre lieutenant d'Infanterie, et ils s'étaient battus aux trois points clefs : Pasubio, le Grappa et la Piave, là où tout cela prenait son sens.

Ils s'étaient battus aussi, au début, lors des stupides tueries de l'Isonzo et du Carso. Mais ils avaient honte de ceux qui avaient ordonné ces attaques, et lorsqu'ils y pensaient, c'était toujours comme à une chose honteuse et bête qu'il fallait oublier. Et le colonel, lui, s'en souvenait sous l'angle technique comme d'une leçon de ce qu'il ne fallait pas faire. Aussi avaient-ils fondé l'Ordre de Brusadelli ; ordre noble, militaire et religieux, dont les membres ne se comptaient qu'au nombre de cinq.

– Quoi de neuf, au sein de l'Ordre ? demanda le colonel au *Gran Maestro*.

– Nous avons promu le cuisinier du Magnifique au rang de *Commendatore*. Il s'est comporté en homme trois fois, le jour de son cinquantième anniversaire. Je l'ai cru sur parole, sans vérifier. Il n'a jamais menti.

– Non. Il n'a jamais menti. Mais c'est là une matière où l'on doit être avare de sa confiance.

– Je l'ai cru. Il avait l'air crevé.

– Je le revois encore tout gosse, c'était un dur et on l'appelait fend-de-bille.

– Anch'io.

– Avez-vous des projets concrets pour l'Ordre, cet hiver ?

– Non, Chef Suprême.

– Croyez-vous que nous devions rendre hommage à l'honorable Pacciardi ?

– À votre gré.

– Remettons la question à plus tard, dit le colonel.

Il réfléchit un instant et fit signe qu'on lui apporte un autre Martini sec.

– Croyez-vous qu'on pourrait organiser une cérémonie d'hommage dans un lieu historique comme Saint-Marc ou la vieille église de Torcello, en l'honneur de notre Grand Patron, Brusadelli, le Sublime Vénéré ?

– Je doute que les autorités religieuses nous le permettent, en ce moment.

– Alors, abandonnons toute idée de manifestation publique pour cet hiver, et travaillons dans les limites de nos cadres pour le bien de l'Ordre.

– Je crois que c'est le plus sage, dit le *Gran Maestro*. Nous serrerons les rangs.



– Et vous, comment allez-vous ?

– Très mal, dit le *Gran Maestro*. Hypotension, ulcères et dettes.

– Êtes-vous heureux ?

– Toujours, dit le *Gran Maestro*. J'aime beaucoup mon travail, et je rencontre d'extraordinaires et intéressants personnages, ainsi que beaucoup de Belges. Ce sont eux qui nous tiennent lieu de sauterelles, cette année. Autrefois, c'étaient les Allemands. N'est-ce pas César qui a dit : « Et les plus braves de tous sont les Belges » ? Mais pas les mieux habillés. Vous ne trouvez pas ?

– Je les ai vus fort bien costumés à Bruxelles, dit le colonel. C'est une capitale gaie, bien nourrie. Gagne, perds ou cogne. Je ne les ai jamais vus se battre, bien que tout le monde me dise que ça leur arrive.

– Dommage que nous n'ayons pas fait la guerre dans les Flandres, autrefois.

– Nous n'étions pas encore nés, dit le colonel. Donc, c'était impossible, forcément.

– J'aurais aimé qu'on se batte avec les condottieri quand il suffisait d'être plus malins qu'eux pour qu'ils lâchent. Je nous vois très bien : vous, le cerveau, et moi transmettant vos ordres.

– Il aurait fallu tout de même prendre quelques villes, pour qu'ils respectent notre cerveau.

– Nous les aurions mises à sac, s'ils les avaient défendues, dit le *Gran Maestro*. Quelles villes aimeriez-vous prendre ?

– Pas celle-ci, dit le colonel. Je prendrais Vicence, Bergame et Vérone. Pas forcément dans cet ordre.

– Il en faudrait deux de plus.

– Je sais, dit le colonel. – Il était de nouveau général et se sentait heureux. – Je crois que je négligerais Brescia. Elle tomberait d'elle-même.

– Et vous, comment allez-vous, Chef Suprême ? demanda le *Gran Maestro*, car toutes ces prises de ville lui faisaient perdre un peu pied.

Il était chez lui dans sa petite maison de Trévise, tout près de la rivière rapide qui court le long des vieux remparts. Les herbes ondulaient dans le courant et les poissons, rôdant à l'abri dans les herbes, sautaient pour happer les insectes qui frôlaient l'eau au crépuscule. Il était chez lui, également, dans toutes les opérations qui ne demandaient pas plus d'une compagnie : elles étaient aussi claires pour lui qu'un bon service dans une petite salle de restaurant ; ou dans une grande.

Mais quand le colonel redevenait officier général, comme il l'avait été naguère, et pensait en termes qui dépassaient autant le *Maestro* que les intégrales quiconque connaît seulement l'arithmétique, il n'était plus chez lui, et leurs rapports devenaient un peu contraints ; il souhaitait alors que le colonel revînt à des choses qu'ils avaient connues tous deux, quand ils étaient respectivement lieutenant et sergent.

– Qu'est-ce que vous feriez de Mantoue ? dit le colonel.

– Je ne sais pas, mon colonel. Je ne connais pas l'ennemi contre lequel vous vous battez, ni ses forces ni celles dont vous disposez.

– Je croyais que vous aviez dit que nous étions des condottieri. Avec, pour base, cette ville-ci ou Padoue.

– Mon colonel, dit le *Gran Maestro*, sans que cela le diminuât en rien, en vérité, j'ignore tout des condottieri. Pas plus que je ne sais comment on se battait, en ce temps-là. J'ai seulement dit que j'aurais aimé servir sous vos ordres à cette époque.

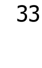
– C'est fini, ce temps-là, dit le colonel, et le charme fut rompu.

Quelle foutaise, il n'y en a peut-être jamais eu de charme, pensa le colonel. Ta gueule, se dit-il. Ferme ça, tu as un demi-siècle, tâche donc de te montrer un peu humain.

– Prenez un autre Carpano, dit-il au *Gran Maestro*.

– Mon colonel, permettez-moi de refuser à cause de mes ulcères.

– Oui, oui, naturellement. Jeune homme, comment vous appelez-vous ? Giorgio ? Un autre Martini sec. *Secco, molto secco e doppio*.



Rompre les charmes, pensa-t-il, ce n'est pas mon métier. Mon métier, c'est de tuer des hommes en armes. Il faudrait que le charme soit armé pour que je le rompe. Mais nous avons tué bien des choses qui n'étaient pas armées. C'est bon, briseur de charme, retire ce que tu as dit.

– *Gran Maestro*, dit-il. Vous restez le *Gran Maestro* et j'encule les condottieri.

– Il y a longtemps qu'on les a enculés, Chef Suprême.

– Juste, dit le colonel.

Mais le charme était rompu.

– Je vous verrai au dîner, dit le colonel. Quel est le menu ?

– Tout ce que vous voudrez, et ce que nous n'avons pas, je l'enverrai chercher.

– Avez-vous des asperges nouvelles ?

– Vous savez que ce n'est pas la saison. C'est en avril qu'elles viennent, et de Bassano.

– Eh bien, mon urine aura la même odeur que d'habitude, dit le colonel. Préparez-moi ce que vous voudrez et je le mangerai.

– Combien serez-vous ? demanda le *Maître d'Hôtel* 3.

– Deux, dit le colonel. À quelle heure fermez-vous le *bistro* 3 ?

– Il n'y aura pas d'heure pour vous, mon colonel, vous dînerez quand il vous plaira.

– J'essaierai d'être là à une heure raisonnable, dit le colonel. Au revoir, *Gran Maestro*, dit-il en souriant et en tendant sa main estropiée.

– Au revoir, Chef Suprême, dit le *Gran Maestro*, et le charme fut presque entièrement rétabli.

Pas tout à fait cependant, et le colonel le savait. Il songea : Pourquoi faut-il que je sois toujours le même salaud et pourquoi ne puis-je oublier un instant ce métier militaire, et n'être qu'un homme aimable et bon, l'homme que j'aurais voulu être ?

Je m'efforce toujours d'être juste, mais je suis sec et brutal, et ce n'est pourtant pas par réaction, parce que j'ai décidé de ne jamais jouer les lèche-culs, ni avec mes supérieurs ni avec le monde. Je devrais être meilleur, et rengainer mes coups de boutoir pour le peu de temps qu'il me reste à vivre. Il faudra essayer ce soir, pensa-t-il. Avec qui, songea-t-il, et où, et que Dieu m'aide à ne pas faire le méchant.

– Giorgio, dit-il au barman qui avait un visage blanc de lépreux, moins les bouffissures et le luisant argenté.

Au fond, Giorgio n'aimait pas beaucoup le colonel, ou peut-être était-ce simplement qu'il venait du Piémont et se moquait des gens en général, ce qui est compréhensible de la part de gens froids venant d'une province frontalière. Les habitants des marches se méfient toujours, et le colonel le savait et n'attendait des êtres que ce qu'ils avaient à donner.

– Giorgio, dit-il au visage blafard. Mettez ça sur ma note, s'il vous plaît.

Il sortit, marchant comme d'habitude, avec un peu trop d'assurance, même quand ce n'était pas nécessaire, et, fidèle à ses projets sans cesse renouvelés de gentillesse, de tolérance et de bonté, il salua le concierge, qui était un ami, le sous-directeur, qui parlait le swahili et avait été prisonnier de guerre au Kenya, fort aimable jeune homme, plein de sève, beau, n'appartenant peut-être pas encore à l'Ordre, mais riche en expérience.

– Je ne vois pas le *Cavaliere Ufficiale* qui règne sur ces lieux ? demanda-t-il. Mon ami ?

– Il n'est pas là, dit le sous-directeur. Pour le moment, bien sûr, ajouta-t-il.

– Faites-lui mes compliments, dit le colonel. Et dites à quelqu'un de me montrer ma chambre.

– C'est la même que d'habitude. Elle vous plaît toujours ?

– Oui. Vous êtes-vous occupé du sergent ?

– On s'occupe bien de lui.

– Bien, dit le colonel.

Le colonel se mit en devoir de monter dans sa chambre, en compagnie du chasseur qui portait son sac.

– Par ici, mon colonel, dit le chasseur quand l'ascenseur se fut arrêté au dernier étage, non sans une légère défaillance hydraulique.

– Vous n'êtes pas fichu de manœuvrer proprement un ascenseur ? dit le colonel.

– Non, mon colonel, dit le garçon. Il y a des sautes de courant.

---

1 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

2 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

3 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

CHAPITRE VIII

Le colonel ne dit rien et précéda le chasseur dans le corridor. C'était un vaste couloir large et haut de plafond, avec de longs intervalles distingués entre les portes des chambres qui donnaient sur le Grand Canal. Naturellement, comme c'était un ancien palais, toutes les chambres avaient une belle vue, sauf celles que l'architecte avait réservées aux domestiques.

Le colonel trouvait le chemin long, bien qu'il fût en fait très court, et quand le garçon d'étage se montra, petit, très brun, avec son œil de verre luisant dans l'orbite gauche qui l'empêchait de sourire comme il l'eût voulu tandis qu'il ferraillait avec la grosse clef dans la serrure, le colonel souhaita que la porte s'ouvrît plus rapidement.

– Dépêchez-vous d'ouvrir, dit-il.

– Oui, mon colonel, dit le valet de chambre. Mais vous connaissez ces serrures.

Oui, songea le colonel. Je les connais, mais j'aimerais quand même bien qu'il ouvre.

– Comment va votre famille ? dit-il au valet qui venait d'ouvrir la porte toute grande, si bien que le colonel, enfin entré, embrassa la pièce d'un seul coup d'œil : la haute armoire sombre, mais ornée de belles glaces, les deux bons lits, le grand lustre et la vue, par les fenêtres encore fermées, sur l'eau du Grand Canal battue par le vent.

Le Canal était d'un gris d'acier à présent dans la lumière d'hiver qui baissait rapidement, et le colonel dit :

– Arnaldo, ouvrez les fenêtres.

– Il y a beaucoup de vent, mon colonel, et la pièce est mal chauffée à cause du manque d'électricité.

– C'est-à-dire du manque de pluie, dit le colonel. Ouvrez les fenêtres. Toutes.

– Comme vous voudrez, mon colonel.

Le valet de chambre ouvrit les fenêtres, et le vent du nord entra dans la pièce.

– Appelez la réception, je vous prie, et demandez qu'on me donne ce numéro.

Le valet de chambre téléphona pendant que le colonel était dans la salle de bains.

– La *Contessa* n'est pas chez elle, mon colonel, dit-il. On pense que vous la trouverez peut-être au Harry's.

– On trouve tout au Harry's.

– C'est bien vrai, mon colonel. À part peut-être le bonheur.

– Je vous fiche mon billet que j'y trouverai le bonheur aussi, assura le colonel. Le bonheur, comme vous le savez, est une fête mobile.

– J'en suis persuadé, dit le valet de chambre. J'ai monté du Campari et une bouteille de Gordon's gin. Puis-je vous faire un Campari-gin et soda ?

– Vous êtes un brave type, dit le colonel. Où avez-vous trouvé ça, au bar ?

– Non. Je me les suis procurés pendant votre absence, pour que vous n'ayez pas à dépenser d'argent au bar. Ça coûte cher, le bar.

– D'accord, acquiesça le colonel. Mais vous ne devriez pas utiliser votre argent pour des choses pareilles.

– C'était un risque à courir. Nous n'en sommes pas au premier, tous les deux. Le gin fait trois mille deux cents lires, et c'est du vrai. Le Campari, huit cents.

– Vous êtes un très chic type, dit le colonel. Et les canards, ils étaient bons ?

– Ma femme en parle encore. Nous n'avions jamais mangé de canard sauvage, c'est tellement cher et au-dessus de nos moyens. Mais une de nos voisines lui a donné la recette et on les a invités, elle et sa famille, à venir les manger avec nous. Je n'aurais jamais cru que c'était aussi bon. Quand on mord dans le tendre de cette viande, c'est un délice presque inimaginable.

– C'est aussi mon avis. Il n'y a rien de meilleur qu'un de ces canards bien gras d'au-delà du rideau de fer. Vous savez que leur route de migration passe par les grands champs de blé du Danube. Ici, on n'est qu'à la frange du

passage, mais ils ont toujours pris ce chemin depuis des éternités, depuis bien avant qu'il y ait des fusils.

– La chasse comme sport, moi je n'y connais rien, dit le valet de chambre. Nous étions trop pauvres.

– Mais il y a des tas de gens sans argent qui chassent en Vénétie.

– Oui, bien sûr. On les entend tirer toute la nuit. Mais nous étions encore plus pauvres que ça. Plus pauvres que vous ne pouvez l'imaginer, mon colonel.

– Je crois que je peux l'imaginer.

– Peut-être, dit le valet de chambre. Ma femme a aussi mis de côté toutes les plumes, et elle m'a chargé de vous remercier.

– Avec un peu de chance, après-demain, ça ne devrait pas manquer. Des gros, ceux à tête verte. Dites à votre femme qu'avec un peu de veine il y aura du canard, du fameux, gras comme du porc, gavé chez les Russes, et avec des plumes magnifiques.

– Que pensez-vous des Russes, si ce n'est pas indiscret, mon colonel ?

– Ce sont nos ennemis en puissance. En tant que soldat, je suis donc prêt à me battre contre eux. Mais je les aime bien et je n'ai jamais rencontré de gens plus sympathiques ni plus proches de nous.

– Je n'ai jamais eu le bonheur de les connaître.

– Ça viendra, mon garçon. Ça viendra. À moins que l'honorable Pacciardi ne les arrête sur la ligne de la Piave, qui est une rivière sans eau désormais, vu qu'on l'a toute pompée pour en faire de l'énergie électrique. Peut-être est-ce là que l'honorable Pacciardi choisira de se battre. Mais je ne crois pas qu'il se battra bien longtemps.

– Je ne connais pas l'honorable Pacciardi.

– Moi, je le connais, dit le colonel. Et maintenant appelez le Harry's et demandez si la *Contessa* est là. Sinon, rappelez chez elle.

Le colonel prit le verre qu'Arnaldo, le garçon à l'œil de verre, lui avait préparé. Il n'en avait pas envie, et il savait que c'était mauvais pour lui.

Mais il le prit, en vieux solitaire qui a toujours foncé droit devant lui, comme il avait pris tout ce qui lui était advenu, puis il se dirigea, toujours avec la même souplesse féline bien que le félin fût vieux maintenant, vers la fenêtre ouverte, et regarda le Grand Canal qui virait lentement au gris, comme si Degas lui-même s'était mêlé de le peindre par un des jours les plus gris de sa vie.

– Grand merci pour le cocktail, dit le colonel.

Arnaldo, qui parlait au téléphone, hocha la tête et sourit, de son sourire vitreux d'un côté.

Dommage qu'il ait cet œil de verre, songea le colonel. Il n'aimait que les gens, pensa-t-il, qui s'étaient battus ou en étaient revenus mutilés.

Les autres étaient bien braves, on avait de l'affection pour eux et on était bons amis ; mais on n'éprouvait de tendresse profonde, de véritable amour que pour ceux qui étaient passés par là et qui avaient reçu le châtiment de rigueur quand on y reste le temps qu'il faut.

Ainsi donc, j'ai un faible pour les estropiés, songea-t-il, en buvant le cocktail indésiré. Et le premier con qui en a pris pour son grade, comme c'est inévitable pour peu qu'on traîne là-haut, a droit à mon amour.

Oui, dit son autre moi, le bon. Tu les aimes.

Je préférerais n'aimer personne, pensa le colonel. J'aimerais mieux m'amuser.

Mais, lui dit son bon moi, tu ne t'amuses pas quand tu n'aimes pas.

D'accord. J'ai plus d'amour en moi que n'importe quel fils de cette grande pute de vie, dit le colonel, mais en lui-même. À haute voix, il dit :

– Alors, et cette communication, Arnaldo ?

– Cipriani n'est pas encore là, dit le valet de chambre. On l'attend d'un moment à l'autre et je garde la ligne au cas où il arriverait.



– Coûteux procédé, dit le colonel. Demandez un peu quels sont les gens qui s'y trouvent en ce moment, que ce ne soit pas du temps perdu. Je veux savoir exactement qui est là.

Arnaldo dit prudemment quelque chose dans le récepteur.

Puis, le recouvrant de sa main, il répondit :

– J'ai Ettore au bout du fil. Il dit que le baron Alvarito n'est pas là. Le comte Andrea y est, par contre, assez ivre, mais pas trop, à ce que dit Ettore, juste ce qu'il faut pour que vous vous amusiez ensemble. Il y a la même bande de dames qui viennent tous les après-midi, et une princesse grecque de vos connaissances, et plusieurs autres personnes que vous ne connaissez pas. Des péquenots du consulat américain qui n'ont pas bougé depuis midi.

– Dites-lui de rappeler quand les péquenots seront partis, et je rappliquerai.

Arnaldo parla au téléphone, puis se tourna vers le colonel qui regardait par la fenêtre le dôme de la Dogana.

– Ettore dit qu'il va essayer de les faire partir, mais il a peur que Cipriani ne soit pas content.

– Dites-lui de les laisser tranquilles. Ils n'ont rien à faire cet après-midi, et il n'y a aucune raison pour qu'ils ne se soûlent pas comme tout le monde. Je ne veux pas les voir, c'est tout.

– Ettore dit qu'il rappellera. Il m'a chargé de vous dire qu'il croit que la position tombera d'elle-même.

– Remerciez-le d'avance pour le coup de téléphone, dit le colonel.

Il regardait une gondole qui remontait péniblement le Canal contre le vent, et songea : Non, pas avec des Américains en train de se biturer. Je sais bien qu'ils s'embêtent. Même dans cette ville. Oui, même dans cette ville. Je sais qu'il y fait froid, et qu'ils sont mal payés et quel est le prix du charbon. J'admire leurs femmes, et la bravoure avec laquelle elles s'efforcent de transporter Keokuk à Venise, et leurs enfants qui parlent déjà l'italien comme de vrais petits Vénitiens. Mais pas d'appareils photos, aujourd'hui, Jack. Aujourd'hui, repos pour les instantanés, les confidences de bar, les cocktails que vous imposent les copains et les plaintes insipides des services consulaires.

– Pas de second, de troisième, ni de quatrième vice-consul aujourd'hui, Arnaldo.

– Il y a quelques types très gentils au consulat.

– Ouais, dit le colonel. Il y avait un type au poil comme consul, ici, en 1918. Tout le monde l'aimait bien. Attendez que je cherche son nom.

– Vous remontez loin dans le temps, mon colonel.

– Si foutrement loin que ce n'est plus drôle, à cette distance.

– Et vous vous souvenez encore de tout de cette époque ?

– De tout, dit le colonel. Carroll, c'est comme ça qu'il s'appelait.

– Ça me dit quelque chose...

– Vous n'étiez pas encore né.

– Croyez-vous que ce soit nécessaire pour savoir tout ce qui s'est passé dans cette ville, mon colonel ?

– Vous avez parfaitement raison. Dites-moi, est-ce que tout le monde ici sait toujours tout ce qui se passe dans cette ville ?

– Pas tout le monde, mais peu s'en faut, répondit le valet de chambre. Après tout, les draps sont des draps, et il faut bien que quelqu'un les change, et que quelqu'un d'autre les lave. Naturellement je ne parle pas des draps d'un hôtel comme celui-ci.

– Je me suis payé du sacré bon temps dans ma vie, en me passant de draps.

– Bien sûr. Mais les gondoliers ont beau être, à mon sens, les types les plus chics et les plus serviables que nous ayons, ils bavardent entre eux.

– Naturellement.

– Et puis il y a le clergé. Jamais, bien sûr, les prêtres ne violeraient le secret de la confession, mais ils parlent entre eux.



– C'est à prévoir.

– Leurs gouvernantes parlent entre elles.

– C'est leur droit.

– Et puis les serveurs, dit Arnaldo. Les gens parlent à table comme si les garçons étaient sourds comme des pots. Un garçon, conformément à sa morale, n'essaie jamais d'écouter une conversation. Mais quelquefois il ne peut s'empêcher d'entendre. Naturellement, nous aussi nous avons nos conversations entre nous. Pas dans un hôtel comme celui-ci, bien sûr. Je pourrais continuer longtemps.

– Je crois que je pige.

– Sans compter les coiffeurs et les salons de coiffure.

– Qu'est-ce qu'on raconte en ce moment au Rialto ?

– Vous saurez tout au Harry's, sauf ce qui vous concerne.

– Parce que j'ai ma part de gâteau ?

– Tout le monde sait tout ce qui se passe.

– En tout cas, c'est une histoire rudement intéressante.

– Il y a des gens qui ne comprennent pas la partie qui se passe à Torcello.

– Je veux bien être pendu si j'y comprends quelque chose moi-même, parfois.

– Quel âge avez-vous, mon colonel, si ce n'est pas trop indiscret ?

– Cinquante plus un. Pourquoi n'avez-vous pas demandé au concierge ? J'ai rempli ma fiche pour la *Questura*.

– Je désirais vous l'entendre dire et vous féliciter.

– Qu'est-ce que vous me racontez là ?

– Permettez-moi en tout cas de vous féliciter.

– Je ne peux pas l'accepter.

– Vous êtes très aimé dans cette ville.

– Merci. C'est un très grand compliment.

Juste à ce moment, le téléphone bourdonna.

– Je prends, dit le colonel, et il entendit la voix d'Ettore demander :

– Qui est à l'appareil ?

– Le colonel Cantwell.

– La position est tombée, mon colonel.

– Par où sont-ils partis ?

– Direction la Piazza.

– Bon. J'arrive tout de suite

– Je vous garde une table ?

– Dans le coin, dit le colonel, et il raccrocha.

– Je file au Harry's.

– Bonne chasse.

– Je chasse le canard après-demain, avant l'aube, dans une *botte* 1 dans les marais.

– Il fera froid.

– Certainement, dit le colonel, et il enfila son trench-coat et se regarda dans la grande glace en mettant sa casquette.

– Pour une sale gueule, dit-il au miroir. Avez-vous jamais vu gueule plus laide que celle-ci ?

– Oui, dit Arnaldo. La mienne. Tous les matins quand je me rase.

– Nous devrions nous raser dans le noir, tous les deux, dit le colonel, et il sortit.

---

1 *Botte* : « barrique », « tonneau », « boucaut » en italien. *(N.d.T.)*

CHAPITRE IX

Ayant franchi la porte du palace-hôtel Gritti, le colonel Cantwell se trouva dans les derniers rayons de soleil de la journée. Il y avait encore du soleil de l'autre côté de la place, mais les gondoliers aimaient mieux s'abriter du vent froid en restant le long du Gritti, que de profiter des derniers vestiges du soleil couchant, du côté de la place que balayait la bise.

Après avoir noté cela, le colonel prit à droite et longea la place jusqu'à la rue pavée qui tournait franchement à droite. À l'angle de la rue, il s'arrêta un instant pour contempler l'église de Santa Maria del Giglio.

Quelle belle construction, compacte, et pourtant prête à s'envoler, pensa-t-il. Je n'avais jamais remarqué qu'une petite église pût ressembler à un P.47. Ne pas oublier de chercher qui l'a construite, et quand. Bon Dieu, ce que j'aimerais passer ma vie à me balader dans cette ville. Toute ma vie, pensa-t-il. Laisse-moi rire. À t'étrangler de rire. À se trancher la trachée. Allons, mon garçon, se dit-il. Aucun cheval appelé « Morbide » n'a jamais gagné une course.

D'ailleurs, pensa-t-il, regardant au passage les vitrines des diverses boutiques, la *charcuterie* 1 avec ses fromages de parmesan, ses jambons de San Daniele, ses saucisses *alla cacciatore* et ses bouteilles de bon scotch et de vrai Gordon's gin, la coutellerie, un magasin d'antiquités avec quelques belles pièces et de vieilles cartes et estampes, un restaurant de second ordre déguisé à grands frais en boîte chic, je ne me sens pas si mal ; et puis il arriva au premier pont en escalier sur un canal d'amenée. N'était ce bourdonnement. Je me rappelle quand ça a commencé. J'ai cru que c'était peut-être des sauterelles bibliques dans les arbres, et ça ne me disait rien d'en parler au jeune Lowry, mais je m'y suis décidé. Et il m'a répondu : Non, mon général, je n'entends pas plus de grillons que de sauterelles bibliques. La nuit est parfaitement calme à part les bruits habituels.

Puis, tandis qu'il gravissait les degrés du pont, il sentit les élancements et, en redescendant de l'autre côté, il vit deux filles ravissantes. Elles étaient belles, nu-tête, vêtues pauvrement mais avec chic ; elles parlaient très vite entre elles, et tandis qu'elles montaient de leur démarche coulée de Vénitiennes aux longues jambes, le vent balayait leurs cheveux, et le colonel se dit : Je ferais mieux de cesser de zyeuter les vitrines de cette rue et de prendre le prochain pont ; ensuite, deux places plus loin, on braque tout à droite et on continue, jusqu'à ce qu'on soit au Harry's.

C'est ce qu'il fit, avec des élancements pendant qu'il traversait le pont, mais sans ralentir, de son bon vieux pas décidé, et ne jetant qu'un bref coup d'œil aux passants qu'il croisait. L'air est plein d'oxygène, ici, pensa-t-il, en inspirant profondément le vent qui lui cingla le visage.

Un peu plus tard, il poussait la porte du Harry's Bar, et il entrait ; c'était gagné cette fois encore, il était chez lui.

Au bar, un homme de haute, très haute taille, au visage racé, ravagé, avec des yeux bleus pleins de gaieté et un long corps dégingandé de loup des prairies, dit :

– Cette vieille débauche de colonel !

– Ce gredin d'Andrea !

Ils s'étreignirent, et le colonel sentit sous sa main le tweed rugueux de l'élégant veston d'Andrea, qui devait bien entrer dans sa vingtième année.

– Vous avez bonne mine, Andrea, dit le colonel.

C'était un mensonge, et tous deux le savaient.

– Mais oui, dit Andrea, lui retournant le mensonge. Je dois dire que je ne me suis jamais senti mieux. Vous avez une mine extraordinaire, vous aussi.

– Merci, Andrea. Ce sont les costauds de bougres comme nous qui hériteront de ce monde.

– Excellente idée. Je dois dire que je ne serais pas fâché d'hériter de quelque chose un de ces jours.

– Vous manquez de cran. Il vous reviendra bien un bon mètre quatre-vingt-douze de quelque chose, tôt ou tard.

– Quatre-vingt-dix-sept, dit Andrea, sacrée peau de vache. Toujours esclave de la *vie militaire* 2 ?

– Pas trop, pas trop, dit le colonel. Je suis venu pour chasser à San Relojo.

– Je sais. Mais ce n'est pas une heure décente pour plaisanter en espagnol. Alvarito vous cherchait. Il m'a chargé de vous dire qu'il allait revenir.



– Bon. Votre charmante femme et les enfants vont bien ?

– On ne peut mieux, et ils m'ont prié de les rappeler à votre bon souvenir si je vous voyais. Ils sont à Rome. Voici votre belle. Ou une de vos belles.

Il était si grand que son regard plongeait dans la rue, maintenant presque noire, mais c'était une fille que l'on eût reconnue même s'il avait fait encore plus noir.

– Demandez-lui de venir boire un verre avec nous, avant de l'entraîner à votre table dans le coin. Elle est adorable, n'est-ce pas ?

– Absolument.

Elle pénétra alors dans la salle, resplendissante de jeunesse et de longue et altière beauté, et de cette désinvolture que lui donnaient ses cheveux ébouriffés par le vent. Elle avait le teint pâle, presque olivâtre, un profil à briser le cœur de n'importe qui, y compris le vôtre, et sa sombre chevelure formait une masse vivante, recouvrant les épaules.

– Bonjour, ma très belle, dit le colonel.

– Oh, oh, bonjour, dit-elle. J'avais peur de vous avoir manqué. Je suis navrée d'être en retard.

Sa voix était basse et délicate, et elle s'exprimait en anglais avec circonspection.

– *Ciao*, Andrea, dit-elle. Comment vont Émilie et les enfants ?

– Sans doute aussi bien que tout à l'heure, à midi, quand vous m'avez posé cette même question.

– Je suis navrée, dit-elle en rougissant. Je suis si nerveuse, je tombe toujours à côté. Mais que dire ? Avez-vous passé un bon après-midi, ici ?

– Oui, dit Andrea. Avec mon plus vieil ami et plus sévère critique.

– Et qui est-ce ?

– Le scotch à l'eau.

– Je suppose que s'il a envie de me taquiner, il n'y a rien à faire, dit-elle au colonel. Mais vous ne me taquinerez pas, vous, n'est-ce pas ?

– Emmenez-le à cette sacrée table dans le coin, et racontez-lui vos histoires. Je vous ai assez vus tous les deux.

– Moi, je ne vous ai pas assez vu, lui dit le colonel. Mais c'est tout de même une bonne idée. Que diriez-vous d'aller prendre un verre à cette table, Renata ?

– Je ne demande pas mieux si Andrea n'est pas fâché.

– Je ne suis jamais fâché.

– Vous ne boirez pas quelque chose avec nous, Andrea ?

– Non, dit Andrea. Filez à votre table. J'en ai marre de la voir inoccupée.

– Au revoir, *caro*. Merci pour ce verre que nous n'avons pas bu.

– *Ciao*, Ricardo, dit Andrea, sans plus.

Il leur tourna le dos, une belle et grande longueur de dos, et regarda dans la glace qu'on place derrière les bars de façon que les types puissent se rendre compte quand ils ont trop bu, et il décida qu'il n'aimait pas ce qu'il y voyait.

– Ettore, dit-il. Mettez ces bêtises sur ma note, je vous prie.

Il sortit après s'être appliqué à attendre son vestiaire, et avoir enfilé son manteau et donné au garçon qui le lui avait apporté le pourboire qu'il fallait, plus vingt pour cent, exactement.

À la table du coin, Renata dit :

– Crois-tu que nous l'ayons blessé ?

– Non. Il t'adore, et il m'aime bien.



– Andrea est si gentil. Et toi aussi.

– Garçon, appela le colonel. Veux-tu un Martini sec, comme moi ?

– Oui, dit-elle. Je veux bien.

– Deux Martini très secs, dit le colonel. Des Montgomery. Quinze contre un.

Le garçon, qui s'était battu dans le désert, sourit et s'en alla, et le colonel se tourna vers Renata.

– Tu es charmante, dit-il. Tu es très belle aussi et adorable, et je t'aime.

– Tu dis toujours ça, et je ne sais pas ce que cela veut dire, mais j'aime bien l'entendre.

– Quel âge as-tu maintenant ?

– Bientôt dix-neuf ans, pourquoi ?

– Et tu ne sais pas ce que ça veut dire ?

– Non. Pourquoi le saurais-je ? Les Américains disent toujours ça avant de partir au loin. On dirait que c'est une obligation pour eux. Mais je t'aime beaucoup, moi aussi, quoi que cela puisse être.

– Amusons-nous, dit le colonel. Et ne pensons à rien du tout.

– Ça, j'aimerais bien. De toute façon, j'ai du mal à bien penser à cette heure de la journée.

– Ah, voici les verres, dit le colonel. Surtout, ne dis pas tchin-tchin.

– Je n'oublie pas, depuis l'autre fois. Je ne dis jamais tchin-tchin, ni à la tienne, ni cul sec.

– Nous levons simplement les verres et nous les heurtons légèrement, si tu veux.

– Je le veux, dit-elle.

Les Martini étaient glacés à souhait, c'étaient de vrais Montgomery, et, après avoir heurté légèrement leurs verres, ils sentirent la douce sensation de chaleur inonder comme une joie le haut de leur corps.

– Et qu'as-tu fait, ces temps-ci ? s'enquit le colonel.

– Rien. J'attends toujours de partir faire mes études.

– Où ?

– Dieu seul le sait. N'importe où, où je puisse apprendre l'anglais.

– Tourne la tête et lève un peu le menton, rien qu'une fois, pour moi.

– Tu te moques de moi ?

– Non. Je suis très sérieux.

Elle tourna la tête et leva le menton, sans vanité, ni coquetterie, et le colonel sentit son cœur chavirer dans sa poitrine, comme si une bête endormie avait, en se retournant au fond du terrier, délicieusement fait peur à l'autre bête qui dormait tout contre elle.

– Oh toi, dit-il. Tu n'aimerais pas qu'on te nomme Reine des Cieux ?

– Ce serait sacrilège.

– Oui, dit-il. Tu as raison, et je retire ma suggestion.

– Richard, dit-elle. Non, je ne peux pas le dire.

– Dis-le.

– Non.

Le colonel pensa : Je t'ordonne de le dire. Et elle dit :

– Je t'en prie. Ne me regarde jamais de cette façon.

– Pardon, dit le colonel. C'était involontaire ; c'est une déformation professionnelle.

– Et si nous étions mariés, par exemple, aurais-tu des déformations professionnelles à la maison ?

– Non. Je le jure. Cela ne m'est jamais arrivé. Jamais de la vie.

– Avec personne ?

– Avec personne de ton sexe.

– Je n'aime pas ces mots « ton sexe ». Ça sonne comme une déformation professionnelle.

– Ma profession, je la balance dans le Grand Canal, par cette foutue fenêtre.

– Là, dit-elle. Tu vois comme tu y retombes vite ?

– Parfait, dit-il. Je t'aime et mon métier peut aller doucement se promener.

– Laisse-moi toucher ta main, dit-elle. Ça va. Tu peux la mettre sur la table.

– Merci, dit le colonel.

– Je t'en prie, non, dit-elle. Je voulais la toucher parce que toute la semaine dernière, chaque nuit, ou presque chaque nuit, je crois, j'ai rêvé d'elle, et c'était un rêve étrange et embrouillé ; je rêvais que c'était la main de Notre-Seigneur.

– C'est très mal. Tu ne devrais pas rêver de telles choses.

– Je sais. Mais c'est cela que j'ai rêvé.

– Tu ne donnes pas dans la came, par hasard ?

– Je ne sais pas ce que tu veux dire et je t'en prie, ne te moque pas de moi quand je te raconte quelque chose de vrai. J'ai rêvé exactement ce que je te dis.

– Et que faisait-elle, cette main ?

– Rien. Ou peut-être n'est-ce pas la vérité. C'était une main tout simplement.

– Comme celle-ci ? demanda le colonel en regardant avec dégoût sa main déformée et se rappelant les deux circonstances qui en avaient fait ce qu'elle était.

– Pas « comme ». C'était elle, vraiment. Puis-je la toucher des doigts, à moins qu'elle fasse mal ? Je ferai très attention.

– Elle ne me fait pas mal. C'est à la tête, aux jambes et aux pieds que ça fait mal. Je ne crois pas qu'il y ait un brin de sensibilité dans cette main.

– Tu te trompes, Richard, dit-elle. Elle est pleine de sensibilité.

– Je n'aime pas beaucoup la regarder. Si on laissait choir ce sujet, tu ne crois pas ?

– Bien sûr. Mais elle ne revient pas dans les rêves, à toi ?

– Non. J'ai d'autres rêves.

– Oui. Je l'imagine sans peine. Mais moi, je rêve d'elle, depuis quelque temps. Bon, maintenant que je l'ai touchée en faisant attention, nous pouvons parler de choses drôles si tu veux. Qu'y a-t-il de drôle à discuter ?

– Regardons les gens et épluchons-les.

– Excellente idée, dit-elle. Mais sans méchanceté. Avec esprit seulement. De notre meilleur esprit, le tien et le mien.

– D'accord, dit le colonel. Garçon, *ancora due Martini*.

Il préféra ne pas demander deux Montgomery d'une voix qu'on aurait pu entendre, car à la table voisine il y avait un couple très visiblement britannique.

L'homme aurait pu s'offenser, pensa le colonel, bien que, à le voir, cela ne paraisse guère probable. Mais Dieu me garde d'être brutal. Et regarde les yeux de Renata, se dit-il. De toute sa beauté, c'est sans doute ce qu'elle a de plus beau, avec les cils les plus longs que j'aie jamais vus et dont elle n'use que pour vous regarder bien en face, sans coquetterie. Bon Dieu, quelle fille étonnante, et qu'est-ce que je fiche ici, de toute façon ? C'est du vice. C'est ton dernier, ton vrai, ton seul amour, songea-t-il, et où est le mal, là-dedans ? C'est seulement dommage. Non, pensa-t-il, c'est une sacrée veine et tu es un rude veinard.

Ils étaient assis à une petite table dans le coin de la salle, et à leur droite il y avait quatre femmes à une table plus grande. L'une d'elles était en deuil ; un deuil si théâtral que cela rappela au colonel Lady Diana Manners dans le rôle de la religieuse du *Miracle* de Max Reinhardt. Elle avait un visage charmant, potelé, naturellement gai, et son deuil avait l'air d'une chose incongrue.

À la même table, il y avait une autre femme, à cheveux blancs, trois fois plus blancs qu'il n'est permis, pensa le colonel. Elle aussi avait un visage agréable. Il y avait encore deux autres femmes dont les visages ne disaient rien au colonel.

– Est-ce que ce sont des lesbiennes ? demanda-t-il à la jeune fille.

– Je ne sais pas, dit-elle. Ce sont toutes des femmes très bien.

– À mon avis, ce sont des lesbiennes. Mais peut-être sont-elles simplement très amies. Ou peut-être les deux. Cela n'a aucune importance pour moi et ce n'était pas une critique.

– Tu es gentil quand tu es doux.

– Crois-tu que le mot gentleman vienne de là, un homme gentil ?

– Je ne sais pas, dit la jeune fille, et ses doigts effleurèrent très légèrement la main couturée de cicatrices, mais je t'aime quand tu es gentil.

– Je vais essayer de toute mon âme d'être gentil, dit le colonel. Et cet autre con à la table derrière elles, qui est-ce, crois-tu ?

– Tu ne restes pas gentil bien longtemps, dit la jeune fille. Demandons à Ettore.

Ils regardèrent l'homme assis à la troisième table. Il avait une drôle de tête, qui faisait penser à celle d'une fouine ou d'un furet, mais en plus gros, avec une expression de déception. Grêlée et sale, eût-on dit, comme la lune et ses monts vus dans un télescope d'amateur, ou encore, songea le colonel, comme la figure de Goebbels, un Herr Goebbels qui se serait trouvé coincé dans un avion en flammes sans espoir de sauter avant que le feu soit sur lui.

Et ce visage, qui ne cessait de lorgner, comme s'il avait cru pouvoir trouver réponse à on ne sait trop quoi en y mettant ce qu'il fallait de regards et d'interrogations, était surmonté de cheveux noirs qui semblaient sans rapport avec la race humaine. On aurait dit que l'homme avait été scalpé, puis qu'on lui avait recollé ses cheveux. Très intéressant, songea le colonel. Serait-ce un compatriote ? Oui, ce ne peut être que ça.

Un peu de bave coulait au coin de sa bouche pendant qu'il parlait, sans cesser de jeter des regards furtifs autour de lui, à la femme, vieille et pleine de santé, qui était avec lui. Elle me fait penser à ces têtes de mères passe-partout qu'on voit dans les illustrations du *Ladies' Home Journal*, songea le colonel. Le *Ladie's Home Journal* était l'un des magazines que recevait régulièrement le Club des Officiers à Trieste, et le colonel le parcourait quand il arrivait. C'est un magazine étonnant, pensa-t-il, parce qu'on y trouve réunies sexualité et boustifaille. Et ça donne faim des deux façons.

Mais qui peut être ce type, crois-tu ? Il ressemble à une caricature d'Américain dont on aurait passé la moitié au hachoir à viande, puis qu'on aurait fait bouillir légèrement, dans de l'huile. Je ne suis pas si gentil, pensa-t-il.

Ettore, avec son visage émacié, son amour de la plaisanterie et son fond d'irrespect permanent, s'approcha, et le colonel dit :

– Quel est ce personnage intéressant ?

Ettore secoua la tête.

L'homme était petit et brun avec des cheveux noirs, lustrés, qui juraient avec son étrange visage. Il avait l'air, songea le colonel, d'avoir oublié de changer de perruque en vieillissant. Quelle tête étonnante, malgré tout, songea le colonel. Il fait penser à certaines collines autour de Verdun. Je ne crois pas que ce puisse être Goebbels et qu'il ait pêché cette gueule vers la fin, quand ils jouaient tous au Götterdämmerung. *Komm' Süsser Tod*, pensa-t-il. Bon sang, on ne peut pas dire qu'ils ne s'en soient pas payé une fameuse tranche, de *Süsser Tod*, à la fin.

– Vous n'avez pas envie d'un bon sandwich à la *Süsser Tod*, mademoiselle Renata ?

– Je ne crois pas, dit la jeune fille. Bien que j'adore Bach et que Cipriani soit capable de nous faire ça, j'en suis sûre.

– Je ne disais pas de mal de Bach, dit le colonel.

– Je sais bien.

– Cré nom de Dieu, dit le colonel, Bach était pour ainsi dire un cobelligérant. Tout comme toi, ajouta-t-il.

– Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de dire du mal de moi.

– Ma fille, dit le colonel. Quand comprendras-tu qu'il peut m'arriver de me moquer de toi parce que je t'aime ?

– C'est fait, dit-elle. Cette fois, j'ai compris. Mais tu sais, pour que ce soit drôle, la plaisanterie ne doit pas être trop rude.

– Bon. Compris, cette fois.

– Tu penses souvent à moi pendant la semaine ?

– Tout le temps.

– Non. Dis-moi vraiment.

– Tout le temps. Vraiment.

– Crois-tu que tout le monde en soit là ?

– Je ne saurais dire, répondit le colonel. C'est une des choses que je ne saurais dire.

– J'espère que ce n'est pas ainsi pour tout le monde. Je n'avais aucune idée que cela pouvait être à ce point.

– Eh bien, maintenant tu le sais.

– Oui, dit la jeune fille. Maintenant, je le sais. Maintenant, je le sais pour de bon, et pour toujours. C'est comme cela qu'on dit ?

– Maintenant je le sais, est suffisant, dit le colonel. Ettore, ce personnage à la tête poétique et sa charmante compagne ne vivent pas au Gritti, n'est-ce pas ?

– Non, dit Ettore. Il loge à côté, mais il va quelquefois manger au Gritti.

– Bien, dit le colonel. Ce sera merveilleux de le voir si jamais je me sens déprimé. Et la créature qui est avec lui, qui est-ce ? Sa femme ? Sa mère ? Sa fille ?

– Vous m'en demandez trop, dit Ettore. On s'est un peu désintéressé de lui à Venise. Il n'a provoqué ni amour, ni haine, ni aversion, ni crainte, ni méfiance. Si vous tenez vraiment à vous renseigner sur lui, je pourrais demander à Cipriani.

– Laissons choir, dit la jeune fille. C'est comme ça que tu dis ?

– Laissons choir, dit le colonel.

– Nous avons si peu de temps, Richard. C'est plutôt une perte de temps, cet homme.

– Je le contemplais comme un dessin de Goya. Les visages aussi sont des tableaux.

– Regarde le mien, et je regarderai le tien. Je t'en prie, laisse choir cet homme. Il n'est pas venu ici pour faire du mal à personne.

– Laisse-moi regarder ton visage, mais ne regarde pas le mien.

– Non, dit-elle. Ce n'est pas juste. Le tien, je dois me le rappeler toute la semaine.

– Et moi, qu'est-ce que je fais ? lui demanda le colonel.

Ettore revint, incapable de ne pas jouer les conspirateurs, et, ayant recueilli très vite ses renseignements, en bon Vénitien, dit :

– Mon collègue qui travaille dans son hôtel dit qu'il boit trois ou quatre grands verres de whisky et après cela il écrit, énormément et d'abondance, tard dans la nuit.

– Ça doit donner des œuvres extraordinaires.

– Certainement, dit Ettore. Mais ça ne ressemble guère à la méthode de Dante.

– Dante n'était qu'un autre *vieux con* 3 *,* dit le colonel. Je veux dire : l'homme, pas l'écrivain.

– D'accord, dit Ettore. Je crois que vous ne trouverez personne, à part les Florentins, qui, ayant étudié sa vie, ne soit pas de votre avis.

– J'emmerde Florence et les Florentins, dit le colonel.

– C'est une manœuvre difficile, dit Ettore. Beaucoup s'y sont essayés, mais bien peu ont réussi. Pourquoi n'aimez-vous pas Florence, mon colonel ?

– Trop dur à expliquer. Mais c'était le dépôt – il dit *deposito* – de mon ancien régiment, quand j'étais gamin.

– Alors je comprends. J'ai aussi mes raisons de ne pas l'aimer. Vous connaissez une ville qui soit bonne ?

– Oui, dit le colonel. Celle-ci. Un bout de Milan, et Bologne. Et Bergame.

– Cipriani a préparé des stocks de vodka, au cas où les Russes débarqueraient, dit Ettore, qui aimait les plaisanteries rudes.

– Ils apporteront leur propre vodka, sans payer à la douane.

– N'empêche que je crois que Cipriani a pris des précautions.

– Alors il est bien le seul, dit le colonel. Dites-lui de ne pas accepter de chèques d'officiers subalternes sur la Banque d'Odessa, et merci pour les tuyaux sur mon compatriote. Je ne veux pas vous ennuyer davantage.

Ettore s'en alla, et la jeune fille se tourna vers le colonel, plongea son regard dans les yeux d'acier et posa ses deux mains sur la mauvaise main et dit :

– Tu as été très gentil.

– Et tu es très belle et je t'aime.

– C'est agréable à entendre, en tout cas.

– Qu'allons-nous faire pour le dîner ?

– Il va falloir que je téléphone chez moi pour demander si je peux sortir.

– Pourquoi as-tu l'air triste tout à coup ?

– J'ai l'air triste ?

– Oui.

– Mais non, je t'assure. Je suis plus heureuse que jamais. Vraiment. Crois-moi, je t'en prie, Richard. Mais que dirais-tu si tu étais une fille de dix-neuf ans amoureuse d'un homme qui en a plus de cinquante et dont tu sais qu'il va mourir ?

– Tu y vas un peu fort, dit le colonel. Mais tu es très belle quand tu dis ça.

– Je ne pleure jamais, dit la jeune fille. Jamais. Je m'en suis fait une règle. Mais je pleurerais bien maintenant.

– Ne pleure pas, dit le colonel. Je suis gentil maintenant, et au diable le reste.

– Dis-moi encore que tu m'aimes.

– Je t'aime et je t'aime et je t'aime.

– Tu feras tout ton possible pour ne pas mourir ?

– Oui.

– Qu'a dit le docteur ?

– Couci-couça.

– Pas plus mal ?

– Non, dit-il en mentant.

– Alors prenons encore un Martini, dit la jeune fille. Sais-tu que je n'avais jamais bu de Martini avant de te connaître ?

– Je sais. Mais tu t'en tires rudement bien.

– Est-ce que tu ne devrais pas prendre ton médicament ?

– Oui, dit le colonel. Je devrais.

– Je peux te le donner ?

– Oui, dit le colonel. Tu peux.

Ils restèrent assis à leur table dans le coin. Des gens sortirent, d'autres entrèrent. Le colonel avait la tête qui lui tournait un peu, c'était le médicament et il attendit que ça se passe. Cela me fait toujours ça, pensa-t-il. Et merde.

Il vit que la jeune fille l'observait, et il lui sourit. C'était un vieux sourire qui avait cinquante ans d'usage déjà, depuis la toute première fois, mais qui tenait toujours le coup, comme la fameuse carabine du grand-père. Ça doit être mon frère aîné qui l'a, pensa-t-il. Bah, c'est normal : il a toujours été meilleur tireur que toi.

– Écoute, ma fille, dit-il. Ne sois pas triste pour moi.

– Mais je ne le suis pas. Pas du tout. Je t'aime simplement.

– Ce n'est pas un métier, hein ? – il dit *oficio* au lieu de métier, parce qu'ils parlaient aussi l'espagnol ensemble, quand ils lâchaient le français et ne voulaient pas de l'anglais devant les autres. L'espagnol est une langue rude, pensa le colonel, plus rude qu'un épi de maïs, quelquefois. Mais on peut dire ce qu'on veut, avec, et ça tient.

– *Es un oficio bastante malo*, répéta-t-il, de m'aimer.

– Oui. Mais je n'en ai pas d'autre.

– Tu n'écris plus de vers ?

– C'étaient des vers de jeune fille. Comme la peinture de jeune fille. Tout le monde a du talent, à un certain âge.

À quel âge devient-on vieux dans ce pays ? songea le colonel. Les gens ne vieillissent pas à Venise, mais ils mûrissent très vite. Moi-même j'ai eu tôt fait de mûrir, en Vénétie, et je n'ai jamais été aussi vieux qu'à vingt et un ans.

– Comment va ta mère ? s'enquit-il tendrement.

– Elle va très bien. Elle ne reçoit pas et ne voit presque personne à cause de son chagrin.

– Crois-tu que ça lui déplairait que nous ayons un bébé ?

– Je ne sais pas. Elle est très intelligente, tu sais. Mais il faudrait que j'épouse quelqu'un, il me semble. Et cela ne me dit pas grand-chose, au fond.

– Nous pourrions nous marier.

– Non, dit-elle. J'y ai longtemps réfléchi et je crois qu'il ne faut pas. C'est une décision, tout comme de ne pas pleurer.

– Peut-être te trompes-tu dans tes décisions. Dieu sait que ça m'est arrivé pas mal de fois, et trop de types ont payé mes erreurs de leur vie.

– Je crois que tu dois exagérer. Cela m'étonnerait que tu aies fait beaucoup d'erreurs.

– Pas beaucoup, dit le colonel. Mais assez comme ça. Trois fois c'est énorme dans mon métier, et j'en ai fait trois.

– Je voudrais bien que tu me racontes.

– Ça t'ennuierait, dit le colonel. Ça me fait suer moi-même rien que d'y penser. Qu'est-ce que ce serait pour quelqu'un qui n'est pas dans le coup ?

– Je ne suis pas dans le coup ?

– Si. Tu es mon véritable amour. Mon dernier et seul et véritable amour.

– C'était il y a longtemps ou récemment ? les décisions.

– C'était il y a longtemps. Vers le milieu. Et récemment.

– Tu ne veux pas me raconter ? J'aimerais tant avoir ma part de ton triste métier.

– Au diable ces histoires, dit le colonel. C'est du passé et la note est réglée. Mais c'est le genre de chose qui ne peut pas se payer.

– Peux-tu me raconter et m'expliquer ?

– Non, dit le colonel.

Et cela régla la question.

– Alors, amusons-nous.

– Amusons-nous, dit le colonel. Payons-nous-en pour notre seule et unique vie.

– Il y en a peut-être d'autres.

– Je ne pense pas, dit le colonel. Tourne la tête de côté, beauté.

– Comme ceci ?

– Comme cela, dit le colonel. Comme cela, c'est parfait.

Ainsi, songea le colonel, nous voici arrivés au dernier round et je ne sais même pas à combien nous en sommes. Je n'ai aimé que trois femmes et je les ai perdues toutes les trois.

Les femmes ça se perd comme des bataillons ; par suite de fautes de jugement, d'ordres impossibles à exécuter et de conditions intolérables. Et par brutalité aussi.

J'ai perdu trois bataillons dans ma vie et trois femmes, et maintenant c'est la quatrième et la plus adorable, et où diable cela mène-t-il ?

Dites-moi un peu, mon général, et, entre parenthèses, puisque nous y sommes et que nous discutons franchement la situation sans que cela ait rien, absolument rien, d'un conseil de guerre, comme vous me l'avez si souvent souligné, mon général : GÉNÉRAL, OÙ EST VOTRE CAVALERIE ?

C'est bien ce que je pensais, se dit-il. Le commandant en chef ne sait pas où est sa cavalerie, et sa cavalerie ne sait pas très bien où elle en est, ni quelle est sa mission, et elle foutra le camp, pas dans sa totalité, mais en assez grand nombre, comme c'est la règle pour la cavalerie dans toutes les guerres : ce n'est pas pour rien qu'on lui a donné de grands chevaux.

– Beauté, dit-il. *Ma très chère et bien-aimée* 4. Je suis affreusement ennuyeux et je m'en excuse.

– Tu ne m'ennuies jamais, et je t'aime et je voudrais seulement que nous soyons gais ce soir.

– Nous le serons, sacré nom d'un chien, dit le colonel. Vois-tu quelque chose de particulier dont nous puissions nous réjouir ?

– Nous pouvons nous réjouir de nous-mêmes, et de cette ville. Je t'ai souvent connu très gai.

– C'est vrai, convint le colonel. Cela m'est arrivé.

– Ne crois-tu pas que nous pourrions y arriver encore une fois ?

– Bien sûr. Naturellement. Pourquoi pas ?

– Tu vois ce garçon là-bas, celui qui a des cheveux ondulés naturellement, mais il les fait bouffer un peu, très adroitement, pour être plus beau ?

– Je le vois, dit le colonel.

– C'est un excellent peintre, mais ses dents de devant sont fausses, parce qu'il était vaguement *pédéraste* 5



autrefois, et que d'autres *pédérastes* 5 l'ont attaqué sur le Lido, une nuit de pleine lune.

– Quel âge as-tu ?

– Je vais avoir dix-neuf ans.

– D'où tiens-tu cette histoire ?

– Du *gondoliere*. Ce garçon est un très bon peintre, pour notre époque. Il n'y a pas de vrais bons peintres aujourd'hui. Mais avoir de fausses dents, à vingt-cinq ans, quelle horreur !

– Je t'aime et tu es mon grand amour, dit le colonel.

– Moi aussi, je t'aime et tu es mon grand amour. Quoi que cela veuille dire en américain. Je t'aime aussi en italien, contre toute ma raison, et contre tous mes vœux.

– Il faut se garder de trop demander, dit le colonel. Car on court toujours le risque de voir ses vœux exaucés.

– C'est vrai, dit-elle. Mais je voudrais bien que ce soit le cas pour ce que je souhaite en ce moment.

Ils se turent tous les deux, puis la jeune fille dit :

– Ce garçon, c'est un homme maintenant, bien sûr, et il sort avec des quantités de femmes pour cacher ce qu'il est, il a peint mon portrait un jour. Je te le donnerai, si tu veux.

– Merci, dit le colonel. Ça me ferait grand plaisir.

– C'est un portrait très romantique. J'y ai les cheveux deux fois plus longs qu'au naturel et l'air de surgir de la mer sans m'être mouillé la tête. En fait, quand on sort de la mer, on a les cheveux tout plats et raides au bout. Presque l'air d'un rat aux trois quarts mort. Mais papa l'avait payé très convenablement pour ce portrait, et, bien que ce ne soit pas vraiment moi, c'est comme tu aimes penser à moi.

– Je t'imagine aussi sortant de la mer.

– Bien sûr. Ce n'est pas beau. Mais cela te ferait peut-être plaisir d'avoir ce portrait en souvenir.

– Ton adorable mère n'y verrait pas d'objection ?

– Ça lui serait égal. Je crois même qu'elle serait ravie de s'en débarrasser. Il y a de meilleurs tableaux chez nous.

– Je vous aime beaucoup toutes les deux, toi et ta mère.

– Il faudra que je le lui dise, dit la jeune fille.

– Crois-tu que ce con vérolé soit vraiment écrivain ?

– Oui. Si Ettore le dit. Il adore la plaisanterie mais il n'est pas menteur. Richard, qu'est-ce que ça veut dire « con » ? Explique-moi pour de vrai.

– C'est un peu gros à dire. Mais je crois que ça signifie quelqu'un qui ne fait jamais bien son métier (*oficio*) et qui vous agace plutôt à force de présomption.

– Il faudra que j'apprenne l'usage exact de ce mot.

– Ne l'emploie pas, dit le colonel.

Puis il demanda :

– Quand me donneras-tu ce portrait ?

– Ce soir si tu veux. Je demanderai qu'on l'emballe et qu'on te l'apporte. Où l'accrocheras-tu ?

– Dans ma chambre, à la caserne.

– Et personne ne viendra faire de réflexions et dire du mal de moi ?

– Non. Ça je te le garantis, fichtre. Et puis je leur dirai que c'est le portrait de ma fille.

– Tu n'as jamais eu de fille ?

– Non. Mais j'ai toujours voulu en avoir une.

– Je peux être ta fille et n'importe quoi d'autre.

– Ce serait de l'inceste.

– Je ne crois pas que ce serait une chose si terrible dans une ville aussi vieille et qui en a tant vu.

– Écoute, ma fille.

– Bravo, dit-elle. C'était magnifique. Cela m'a fait très plaisir.

– Parfait, dit le colonel, et sa voix était un peu étranglée. À moi aussi.

– Tu vois maintenant pourquoi je t'aime, alors que je sais que ce serait plus raisonnable de ne pas t'aimer ?

– Dis-moi, ma fille. Où va-t-on dîner ?

– Où tu voudras.

– Cela te dirait de dîner au Gritti ?

– Bien sûr.

– Alors, téléphone chez toi pour demander la permission.

– Non. J'ai décidé de ne pas demander la permission, mais de faire prévenir de l'endroit où je dînerais. Pour qu'on ne s'inquiète pas.

– C'est bien vrai que tu préfères le Gritti ?

– Oui. Parce que c'est un charmant restaurant et que c'est là que tu vis et que tous les gens peuvent nous regarder, si ça les amuse.

– Depuis quand es-tu comme cela ?

– Je l'ai toujours été. Je me suis toujours moquée de ce que pensaient les gens, toujours. Pas plus que je n'ai jamais rien fait de honteux, si ce n'est de mentir quand j'étais toute petite et d'être méchante avec les gens.

– Je voudrais que nous puissions nous marier et avoir cinq fils, dit le colonel.

– Moi aussi, dit la jeune fille. Et nous les enverrions aux cinq coins du monde.

– Tu crois qu'il y a cinq coins dans le monde ?

– Je ne sais pas, dit-elle. On l'aurait cru quand je l'ai dit. Tu vois, on recommence à bien s'amuser, n'est-ce pas ?

– Oui, ma fille, dit le colonel.

– Dis-le encore. De la même façon exactement.

– Oui, ma fille

– Oh, dit-elle. Faut-il que les gens soient compliqués. Je peux prendre ta main, je t'en prie ?

– C'est une sacrée horreur et je déteste la regarder.

– Que sais-tu de ta main ?

– Affaire de point de vue, dit-il. Personnellement, je dirais que tu as tort, ma fille.

– C'est possible. Mais on a recommencé à bien s'amuser, et s'il y avait une chose qui n'allait pas, elle a disparu maintenant.

– Disparu comme le soleil levant consume et boit la brume, dans le creux d'un mauvais terrain, dit le colonel. Et c'est toi le soleil.

– Je voudrais bien être aussi la lune.

– Tu l'es, dit le colonel. Et n'importe quelle autre planète que tu voudras, et je te dirai exactement où elle se tient

dans le ciel. Tu n'as qu'à dire, et je te fais constellation si tu le souhaites, par Dieu. Mais c'est un avion.

– Je serai la lune. Elle a beaucoup d'ennuis, elle aussi.

– Oui. Par périodes régulières. Mais elle est toujours pleine avant de décroître.

– Elle a l'air si triste parfois, sur le Canal, que je ne peux le supporter.

– Ça fait un bout de temps qu'elle traîne sa bosse, dit le colonel.

– Crois-tu qu'on devrait prendre un dernier Montgomery ? demanda la jeune fille, et le colonel remarqua que les Britanniques étaient partis.

Il n'avait été attentif à rien d'autre qu'à cet adorable visage. Sale habitude, qui me coûtera la peau un de ces jours, pensa-t-il. D'un autre côté, c'est une forme de concentration, j'imagine. Mais c'est bougrement imprudent.

– Oui, dit-il. Pourquoi pas ?

– Cela me fait du bien, je me sens très en forme, dit la jeune fille.

– Ça a son petit effet sur moi aussi, quand c'est préparé par Cipriani.

– Cipriani est très intelligent.

– Plus que cela. Capable.

– Un jour il possédera tout Venise.

– Pas tout à fait, protesta le colonel. Pas toi, jamais.

– Non, dit-elle. Ni lui ni personne d'autre, sauf toi, si tu me veux.

– Je te veux, fillette. Mais je ne veux pas te posséder.

– Je le sais, dit la jeune fille. Et c'est une raison de plus pour que je t'aime.

– Appelons Ettore et demandons-lui de téléphoner chez toi. Tu pourras parler du portrait.

– Tu as parfaitement raison. Si tu veux le portrait ce soir, il faut je dise au maître d'hôtel de le faire emballer et envoyer. Je demanderai aussi à parler à Maman pour lui dire où nous dînons, et, si tu le désires, je demanderai la permission.

– Non, dit le colonel. Ettore, deux Montgomery, des super, avec de petites olives à l'ail, pas les grosses, et appelez, je vous prie, la maison de Mademoiselle et prévenez-la quand vous aurez la communication. Et tout cela le plus vite possible.

– Oui, mon colonel.

– Maintenant, ma fille, reprenons l'amusement.

– Tu n'as eu qu'à parler, c'était déjà fait, dit-elle.

---

1 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

2 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

3 En français dans le texte. *(N.d.T.).*

4 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

5 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

CHAPITRE X

À présent, ils marchaient le long du côté droit de la rue qui menait au Gritti. Ils avaient le vent dans le dos, et les cheveux de la jeune fille volaient devant elle. Le vent lui partageait les cheveux sur la nuque et les chassait en avant, tout autour du visage. Ils regardaient les vitrines, et la jeune fille s'arrêta devant l'étalage illuminé d'une bijouterie.

Il y avait beaucoup de belles pièces d'orfèvrerie ancienne dans la vitrine et ils restèrent à les regarder, désunissant leurs mains pour se montrer les plus belles.

– Vois-tu quelque chose qui te fasse vraiment envie ? Je pourrais passer le prendre demain matin. Cipriani me prêterait l'argent.

– Non, dit-elle. Je ne veux rien, mais j'ai remarqué que tu ne me faisais jamais de cadeaux.

– Tu es beaucoup plus riche que moi. Je t'apporte de petites choses du PX et je te paie à boire et à manger.

– Et tu m'emmènes en gondole et à la campagne dans des coins adorables.

– Je n'aurais jamais pensé que tu aimerais qu'on t'offre des pierres.

– Ce n'est pas ça. C'est simplement pour le sentiment dont témoignent les cadeaux, et alors on les regarde et on y pense en les portant.

– Je m'instruis, dit le colonel. Mais avec ma solde que pourrais-je t'acheter qui tienne le coup à côté de tes émeraudes taillées ?

– Mais tu ne comprends donc pas. J'en ai hérité. Elles viennent de ma grand-mère qui les tenait de sa mère qui les avait eues de sa mère. Crois-tu que ce soit la même chose de porter des pierres qui viennent de gens morts ?

– Je n'y avais jamais réfléchi.

– Je te les donne si tu veux, si tu aimes les pierres précieuses. Pour moi c'est quelque chose qui se porte comme une robe qui vient de Paris, c'est tout. Tu n'aimes pas porter ta grande tenue, n'est-ce pas ?

– Non.

– Et un sabre, tu aimes porter ça ?

– Non, deux fois non.

– Tu n'es pas de cette espèce de soldat, et moi, je ne suis pas ce genre de fille. Mais, un jour, donne-moi quelque chose de durable que je puisse porter et qui me rende heureuse chaque fois que je le mettrai.

– J'ai compris, dit le colonel. Et je le ferai.

– Tu apprends vite ce que tu ne sais pas, dit la jeune fille. Et tu prends de rapides et charmantes décisions. J'aimerais que tu aies ces émeraudes et que tu les gardes comme porte-bonheur dans ta poche, pour les toucher quand tu te sens seul.

– Je ne mets guère les mains dans mes poches quand je travaille. En général, je fais des moulinets avec une badine, ou un truc dans ce genre, ou j'indique des choses avec un crayon.

– Mais tu pourrais mettre la main dans ta poche une petite fois de temps en temps, et les toucher.

– Je ne me sens pas seul quand je travaille. J'ai bien trop à penser pour avoir le sentiment de la solitude.

– Mais tu ne travailles pas en ce moment.

– Non. Je me prépare seulement, du mieux que je peux, à la grande valdingue.

– Je vais te les donner de toute façon. Je suis absolument sûre que Maman comprendra. D'ailleurs je n'aurais pas besoin de le lui dire avant longtemps. Elle ne surveille pas mes affaires. Je suis sûre que ma femme de chambre n'irait jamais le lui raconter.

– Je ne crois pas que je devrais accepter.

– Si, je t'en prie, pour me faire plaisir.

– Je ne suis pas sûr que ce soit honorable.

– Ça, c'est comme ne pas être sûre qu'on est vierge. Ce qu'on fait pour donner du plaisir à quelqu'un qu'on aime est très honorable.

– Bien, dit le colonel. Je les prendrai, pour le meilleur ou pour le pire.

– Et maintenant, dis-moi merci, dit la jeune fille, et elle lui glissa les émeraudes dans la poche avec la promptitude et l'adresse d'un voleur de bijoux professionnel. Je les avais prises avec moi parce que j'y ai pensé toute la semaine et que j'avais finalement pris la décision de te les donner.

– Je croyais que c'était à ma main que tu avais pensé ?

– Ne sois pas méchant, Richard. Ni stupide ; *toi* surtout, tu ne devrais jamais. C'est avec ta main que tu les touches. Tu n'y avais pas pensé ?

– Non. Et c'était stupide. Qu'est-ce qui te fait envie dans cette vitrine ?

– Ce petit nègre à tête d'ébène, avec le turban en brillants et le petit rubis au milieu. Je le porterais en guise de broche. Tout le monde en portait autrefois dans cette ville, et la tête était celle du fidèle serviteur. Il y a longtemps que je convoitais celui-ci, mais je voulais que ce soit un cadeau de toi.

– Je te le ferai porter demain matin.

– Non. Tu me le donneras à déjeuner, avant ton départ.

– Entendu, dit le colonel.

– Et maintenant, en route, sinon ce sera trop tard pour dîner.

Ils se mirent en marche, bras dessus bras dessous, et lorsqu'ils gravirent le premier pont, le vent les cingla de plein front.

Quand il sentit l'élancement, le colonel se dit : Au diable, je m'en fous.

– Richard, dit la jeune fille. Mets la main dans ta poche pour me faire plaisir et touche les émeraudes.

Le colonel s'exécuta.

– C'est une sensation merveilleuse, dit-il.

CHAPITRE XI

Ils quittèrent le vent et le froid et pénétrèrent, par l'entrée principale du palace-hôtel Gritti, dans la lumière et la chaleur du hall.

– Bonsoir, *Contessa*, dit le concierge. Bonsoir, mon colonel. Il doit faire froid dehors.

– En effet, dit le colonel, sans ajouter aucune des grossièretés ou des obscénités sur l'intensité du froid ou la violence du vent, qu'il lançait d'ordinaire, quand il était seul avec le portier, pour leur plaisir mutuel.

Comme ils prenaient le long vestibule qui conduisait au grand escalier et à l'ascenseur, laissant sur leur droite l'entrée du bar, la porte donnant sur le Grand Canal et l'entrée de la salle à manger, le *Gran Maestro* sortit du bar.

Il portait une longue veste blanche d'apparat ; il leur sourit et dit :

– Bonsoir, comtesse. Bonsoir, mon colonel.

– *Gran Maestro*, dit le colonel.

Le *Gran Maestro* sourit et, toujours incliné, dit :

– On dîne au bar, tout au bout. Il n'y a jamais personne ici l'hiver, et la salle à manger est trop grande. Je vous ai réservé une table. Nous avons de la très belle langouste, si cela vous plaît, comme entrée.

– Elle est vraiment fraîche ?

– Je l'ai vue ce matin quand on l'a apportée du marché dans un panier. Elle était vivante, vert foncé et pas aimable du tout.

– Aimerais-tu de la langouste pour commencer, ma fille ?

Le colonel était conscient de ce dernier mot ; le *Gran Maestro* et la jeune fille aussi. Mais pour chacun d'eux il avait un sens différent.

– Je vous l'ai mise de côté, craignant l'arrivée de *pescecani*. Mais ils sont en train de jouer au Lido, pour le moment. Je n'ai pas cherché à la placer.

– J'adorerais manger de la langouste, dit la jeune fille. Froide et à la mayonnaise. De la mayonnaise bien prise. – Elle dit cela en italien. – Ce n'est pas trop cher ? demanda-t-elle au colonel d'un ton grave.

– *Ay hija mia*, dit le colonel.

– Tâte dans ta poche droite, dit-elle.

– Je veillerai à ce que ce ne soit pas trop cher, dit le *Gran Maestro*. Ou je paierai moi-même. Ça ne me coûterait jamais qu'une semaine de salaire.

– Payable À CRÉDIT, dit le colonel, ce qui était le terme en code pour les forces d'occupation de Trieste. Elle ne me coûtera qu'un jour de salaire.

– Mets la main dans ta poche droite, tu te sentiras très riche, dit la jeune fille.

Le *Gran Maestro*, devinant qu'il s'agissait d'une plaisanterie d'ordre intime, s'éclipsa silencieusement. Il était heureux en pensant à la jeune fille, qu'il respectait et admirait, et il était heureux pour son colonel.

– Je suis riche, dit le colonel. Mais si tu me taquines à leur sujet, je te les rends, et sur cette nappe, devant tout le monde.

Il la taquinait à son tour, un peu rudement, lançant une contre-attaque sans même s'en rendre compte.

– Non, tu ne ferais pas cela, dit-elle. Parce que tu les aimes déjà.

– Je suis un type à empoigner ce que j'aime, quoi que ce soit, et à le balancer par-dessus la plus haute falaise qu'on ait jamais vue et filer sans attendre que ça ait fait floc !

– Non, ce n'est pas vrai, dit la jeune fille. Pas moi, tu ne me jetterais pas par-dessus une falaise.

– Non, convint le colonel. Et pardonne-moi si j'ai été méchant.

– Ce n'était pas si terrible, et d'ailleurs je n'en ai pas cru un mot, dit la jeune fille. Et maintenant, que dois-je faire : aller au vestiaire des dames pour me donner un coup de peigne et redevenir présentable, ou monter dans ta chambre ?

– Que préfères-tu ?

– Monter chez toi, bien sûr, et voir comment tu vis et comment c'est là-haut.

– Et l'hôtel ?

– Tout se sait à Venise, de toute façon. Mais on connaît bien ma famille, et on sait que je suis une jeune fille sage. Et puis on sait que c'est toi et moi. Il nous reste encore du crédit à épuiser

– Bon, dit le colonel. L'escalier ou l'ascenseur ?

– L'ascenseur, dit-elle, et il perçut un changement dans le ton de sa voix. Tu appelles un garçon ou nous le manœuvrerons tout seuls ?

– Tout seuls, dit le colonel. Les ascenseurs, ça me connaît depuis longtemps.

Ce fut une bonne montée, avec un petit arrêt brutal et une rectification de position à la fin, et le colonel se dit : Ça te connaît, hein ? Tu ferais bien de refaire une période.

Le couloir n'était plus seulement beau, mais émouvant, et mettre la clef dans la serrure n'était pas un simple procédé mais un rite.

– Voilà, dit le colonel, en poussant grand la porte. S'il y a quelque chose à voir.

– C'est charmant, dit la jeune fille. Mais il fait terriblement froid avec les fenêtres ouvertes.

– Je vais les fermer.

– Non, je t'en prie. Laisse-les ouvertes si tu préfères ainsi.

Le colonel l'embrassa et sentit le corps jeune et souple, long et bien bâti, contre le sien, qui était dur et de qualité mais tout déglingué ; et, l'embrassant, il ne pensa plus à rien.

Ils s'embrassèrent longuement, de tout cœur, debout dans le froid des fenêtres ouvertes sur le Grand Canal.

– Oh, fit-elle, et encore : Oh !

– Nous ne devons plus rien, dit le colonel. Pas un sou.

– Veux-tu m'épouser et que nous ayons cinq garçons ?

– Oui ! Oui !

– La question c'est : le voudrais-tu ?

– Bien sûr.

– Embrasse-moi encore une fois et serre-moi jusqu'à ce que les boutons de ton uniforme me fassent mal, mais pas trop.

Ils s'embrassèrent, toujours debout, de toutes leurs forces.

– Je vais te décevoir, Richard, dit-elle. Je n'ai que des déceptions.

Elle dit cela comme on constate une évidence et, pour le colonel, la phrase arriva comme un message envoyé par le commandant d'un des trois bataillons dans lequel se trouve annoncée la vérité la plus absolue et la plus insupportable.

– Tu es sûre ?

– Oui.

– Ma fille, dit-il, ma pauvre enfant.

Et, cette fois, le mot n'avait plus rien d'obscur et elle était sa fille, vraiment, et il était pour elle plein de pitié et d'amour.

– Peu importe, dit-il. Donne ton coup de peigne, refais-toi la bouche et nous irons faire un bon dîner.

– Dis-moi d'abord encore une fois que tu m'aimes, et serre-moi bien fort contre tes boutons.

– Je t'aime, dit le colonel, d'un ton très solennel.

Puis il lui chuchota à l'oreille, aussi doucement qu'il savait le faire, comme lorsqu'on est à quinze pas des autres et qu'on est un jeune lieutenant en mission de reconnaissance :

– Je n'aime que toi, mon meilleur et dernier et seul et unique véritable amour.

– Bon, dit-elle, et elle l'embrassa si fort qu'il sentit sur sa lèvre, contre ses dents, le goût doux et salé du sang.

Et j'aime bien ça aussi, pensa-t-il.

– Maintenant je vais me recoiffer et me mettre du rouge à lèvres et tu pourras me regarder.

– Veux-tu que je ferme les fenêtres ?

– Non, dit-elle. Nous ferons tout cela dans le froid.

– Qui aimes-tu ?

– Toi, dit-elle. Et nous n'avons pas trop de chance, n'est-ce pas ?

– Je me le demande, dit le colonel. Dépêche-toi de te coiffer.

Le colonel entra dans la salle de bains pour se laver avant de dîner. La salle de bains était la seule chose décevante de la chambre. Du fait que le Gritti avait été un palais autrefois et qu'à l'époque de sa construction on ne prévoyait pas de salles de bains, par la suite, quand ces dernières furent introduites, on les avait aménagées tout au bout du couloir, et ceux qui y avaient droit devaient prévenir à l'avance, le temps de faire chauffer de l'eau et de préparer les serviettes.

Celle-ci, cependant, mordait arbitrairement sur un coin de la chambre, et c'était une salle de bains défensive, plutôt qu'offensive, trouvait le colonel. Se lavant et étant obligé de regarder dans le miroir pour repérer les éventuelles traces de rouge à lèvres, il examina son visage.

On le croirait taillé dans le bois par un médiocre artisan, pensa-t-il.

Il contempla les divers sillons et zébrures qui dataient d'une époque où l'on ne connaissait pas encore la chirurgie esthétique, et les lignes très fines, uniquement perceptibles au regard initié, seules traces de l'excellent bistouri esthétique qui l'avait opéré après ses blessures à la tête.

Eh bien ! Voilà ce que j'ai à offrir en fait de *gueule* [1] ou de *façade* [1], pensa-t-il. C'est fichtrement peu. Heureusement que le cuir est tanné, et que ça ôte un peu de l'horreur. Mais, bon Dieu, quelle laideur.

Il ne remarqua pas le vieil acier fatigué des yeux ni les fines nervures du rire, aux coins des yeux, ni le nez cassé pareil à celui d'un gladiateur sur les statues les plus anciennes. Non plus que sa bouche foncièrement bonne qui pouvait être si impitoyable.

– Va te faire foutre, dit-il au miroir. Espèce de misérable vieille ruine. Allons-nous rejoindre les dames ?

Il sortit de la salle de bains et revint dans la chambre, et il se sentit jeune comme lors de sa première attaque. Tout ce qui ne valait rien était resté dans la salle de bains. Comme il se doit, pensa-t-il. C'est l'endroit qui convient.

Où sont les neiges d'antan ? Où sont les neiges d'autrefois ? Dans le pissoir toute la chose comme ça [1] *.*

La jeune fille, dont le prénom était Renata, avait ouvert les portes de la grande armoire. Devant les glaces, à l'intérieur des battants, elle se coiffait.

Elle ne se coiffait pas par coquetterie, ni pour l'effet que cela pourrait faire et ferait sur le colonel. Ses cheveux lui donnaient du mal et elle les traitait sans aucun respect, et, comme ils étaient lourds et pleins de vie comme ceux des paysans ou des beautés de la haute noblesse, ils résistaient au peigne.

– Le vent les a bien emmêlés, dit-elle. M'aimes-tu encore ?

– Oui, dit le colonel. Puis-je t'aider ?

– Non. J'ai fait ça toute ma vie.



– Tu pourrais te tenir de profil ?

– Non. Les rondeurs, c'est pour nos cinq fils et pour que ta tête puisse s'y reposer.

– Je ne pensais qu'à ton visage, dit le colonel. Mais je te remercie d'avoir attiré mon attention. Elle manquait à son devoir une fois de plus.

– Je suis horriblement effrontée.

– Non, dit le colonel. En Amérique, on en fabrique avec du fil de fer et du caoutchouc mousse, comme pour les sièges de tank ; on ne sait jamais là-bas si c'est de la frime ou non, à moins d'être un mauvais garçon de mon espèce.

– Ce n'est pas comme ça ici, dit-elle et, d'un tour de peigne, elle ramena ses cheveux maintenant séparés par une raie vers l'avant, de sorte qu'ils descendaient au-dessous de la courbe des joues et retombaient en masses obliques sur les épaules.

– Tu aimes quand c'est impeccable ?

– Ça n'est pas le cas, mais c'est rudement joli.

– Je pourrais les relever et tout, si c'est le genre que tu préfères. Mais je suis brouillée avec les épingles, et ça paraît si bête.

Il y avait tant de charme dans sa voix et elle lui rappelait tant Pablo Casals jouant du violoncelle que cela lui faisait l'effet d'une blessure dont on se dit qu'on ne pourra la supporter. Mais on supporte n'importe quoi, pensa-t-il.

– Je t'aime beaucoup telle que tu es, dit le colonel. Et tu es la femme la plus belle que j'aie jamais connue, ou vue, même sur les tableaux de maîtres.

– Je me demande pourquoi le portrait n'est pas encore là.

– C'est délicieux d'avoir le portrait, dit le colonel, et il était redevenu général sans y penser. Mais c'est un cheval mort qu'on écorche.

– Je t'en prie, ne sois pas brutal, dit la jeune fille. Je ne me sens pas du tout d'humeur à être brutale ce soir.

– Je suis retombé dans le jargon de mon *sale métier* 2.

– Non, dit-elle. Je t'en prie, prends-moi dans tes bras, gentiment, comme il faut. Je t'en prie. Ce n'est pas un sale métier. C'est le plus ancien et le plus beau, même si la plupart des gens qui l'exercent en sont indignes.

Il la serra contre lui aussi fort qu'il put sans lui faire de mal, et elle dit :

– Pour rien au monde je ne voudrais que tu sois avocat ou prêtre. Ou que tu vendes des choses. Ni que tu sois un homme arrivé. J'aime que tu sois dans ce métier, et je t'aime. Je t'en prie, parle-moi tout bas à l'oreille si tu veux.

Le colonel soupira ; il la serra très fort, et du fond de son cœur brisé, en toute sincérité et toute loyauté, il murmura, d'une voix basse à peine plus distincte que le léger halètement d'un chien silencieux, tout contre l'oreille :

– Je t'aime, mon démon. Et tu es ma fille, aussi. Et je me fiche de nos pertes, car la lune est notre mère et notre père. Et maintenant descendons dîner.

Il chuchota ces derniers mots si bas qu'il fallait aimer pour les entendre.

– Oui, dit la jeune fille. Oui. Mais d'abord embrasse-moi encore une fois.

---

1 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

2 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XII

Ils étaient à leur table, dans le coin tout au fond du bar où le colonel était couvert sur ses flancs, et solidement adossé au mur d'angle de la salle. Le *Gran Maestro* savait à quoi s'en tenir, car il avait fait un excellent sergent dans une bonne compagnie d'infanterie d'un régiment de premier ordre, et il n'aurait pas plus installé son colonel au milieu d'une salle que pris position sur une ridicule ligne de repli.

– La langouste, annonça le *Gran Maestro*.

C'était une langouste imposante. Deux fois plus grosse que la normale, et sa méchante humeur était partie à l'eau bouillante, si bien que maintenant elle avait l'air d'un monument à sa propre mémoire, les yeux exorbités et tout, y compris les délicates antennes, tendues de tout leur long et qui étaient là pour donner les renseignements que les yeux plutôt stupides ne sauraient donner.

Elle ressemble un peu à Georgie Patton, pensa le colonel. À cela près que de sa vie elle n'a sans doute jamais pleuré sous le coup de l'émotion.

– Crois-tu qu'on s'y cassera les dents ? demanda-t-il à la jeune fille, en italien.

– Non, les rassura le *Gran Maestro*, toujours incliné avec sa langouste. Elle n'est pas vraiment méchante. Elle est seulement grosse. Vous connaissez le genre.

– Bon, dit le colonel. Servez-nous ça.

– Et que voulez-vous boire ?

– De quoi as-tu envie, ma fille ?

– Et toi ?

– Capri bianco, dit le colonel. *Secco* et bien glacé.

– La bouteille est prête, dit le *Gran Maestro*.

– On s'amuse bien, dit la jeune fille. La vie est redevenue drôle et sans souci. Quelle langouste imposante, tu ne trouves pas ?

– Absolument, répondit le colonel. Et je lui conseille d'être tendre, nom de Dieu.

– Elle le sera, lui dit la jeune fille. Le *Gran Maestro* ne ment jamais. Ce n'est pas merveilleux qu'il y ait des gens qui ne mentent pas ?

– Tout à fait merveilleux et extrêmement rare, dit le colonel. Je pensais justement à un type nommé Georgie Patton, qui n'a sans doute jamais dit la vérité de sa vie.

– Et toi, tu mens parfois ?

– Ça m'est arrivé quatre fois. Mais chaque fois à un moment de grande fatigue. Ce n'est pas une excuse, ajouta-t-il.

– Moi, je mentais beaucoup quand j'étais petite. Mais c'étaient surtout des histoires que j'inventais de toutes pièces. Du moins, je l'espère. Et ce n'était jamais à mon avantage.

– Moi si, dit le colonel. Quatre fois.

– Aurais-tu été général si tu n'avais pas menti ?

– Si j'avais menti comme les autres, j'aurais été général à trois étoiles.

– Serais-tu plus heureux si tu étais général à trois étoiles ?

– Non, dit le colonel. Sûrement pas.

– Mets ta main droite, la vraie, dans ta poche, rien qu'une fois, et dis-moi comme tu te sens.

Le colonel obéit.

– Magnifique, dit-il. Mais il faut que je les rende, tu sais.

– Non, non, je t'en prie.



– Laissons cela pour le moment.

À cet instant, on servit la langouste.

Elle était tendre, avec toute la grâce singulière et fuyante de ce muscle rétif qu'est la queue ; et les pinces étaient excellentes, ni trop maigres ni trop grasses.

– La langouste est à point avec la pleine lune, dit le colonel à la jeune fille. Quand il n'y a pas de lune, elle ne vaut rien.

– Je ne savais pas cela.

– Je pense que c'est peut-être parce qu'elle mange toute la nuit, quand il y a clair de lune, ou peut-être que la pleine lune lui apporte de quoi manger.

– C'est bien sur la côte dalmate qu'on les trouve, n'est-ce pas ?

– Oui, dit le colonel. C'est la plus poissonneuse de vos côtes. Peut-être devrais-je dire : de *nos* côtes.

– Dis-le, reprit la jeune fille. Tu ne sais pas comme cela compte, tout ce qu'on dit.

– Ça paraît bougrement plus important quand on le met sur le papier.

– Non, dit la jeune fille. Je ne suis pas d'accord. Le papier ne signifie rien, si on ne dit pas les choses avec son cœur.

– Et si on n'a pas de cœur, ou si ce cœur ne vaut rien ?

– Toi, tu as du cœur, et il vaut quelque chose.

Je l'échangerais bougrement bien contre un neuf, pensa le colonel. Je me demande pourquoi, de tous mes-muscles, il faut que ce soit précisément celui-ci qui me lâche. Mais il n'en dit rien à voix haute et mit la main dans sa poche.

– C'est une merveille de toucher ça, dit-il. Et tu es une merveille à regarder.

– Merci, dit-elle. Je m'en souviendrai toute la semaine.

– Il te suffirait pour ça de te regarder dans la glace.

– Les miroirs m'ennuient, dit-elle. Se mettre du rouge, et se frotter les lèvres l'une sur l'autre pour bien l'étaler, et peigner ses cheveux trop épais, ce n'est pas une vie pour une femme, ou même pour une fille seule, quand elle est amoureuse. Quand on a envie d'être la lune et toutes sortes d'étoiles et de vivre avec l'homme qu'on aime et d'avoir cinq fils, ça n'a rien de très passionnant de se regarder dans le miroir et de jouer aux trucs de femme.

– Alors marions-nous tout de suite.

– Non, dit-elle. J'ai dû prendre une décision à ce sujet, comme au sujet du reste. Il me faut toute une semaine pour prendre mes décisions.

– Il m'arrive aussi d'en prendre, dit le colonel. Mais celle-ci me trouve particulièrement vulnérable.

– N'en parlons plus. Elle fait mal mais c'est si doux, et je crois que nous ferions mieux de voir ce que le *Gran Maestro* peut nous offrir comme viande. Je t'en prie, bois ton vin. Tu n'y as pas touché.

– Je vais y toucher maintenant, dit le colonel.

Ce qu'il fit, et c'était un vin pâle et froid comme ceux de Grèce, moins la résine, et qui avait du corps, adorable et fruité comme était celui de Renata.

– On dirait tout à fait toi.

– Oui, je sais. C'est pourquoi je voulais que tu y goûtes.

– J'y goûte, dit le colonel. Je vais même en boire un plein verre.

– Tu es gentil.

– Merci, dit le colonel. Je m'en souviendrai toute la semaine et j'essaierai de le rester. – Puis il dit : – *Gran Maestro*.

Le *Gran Maestro* s'approcha, tout heureux, malgré ses ulcères, avec son air de conspirateur, et le colonel lui

demanda :

– Qu'est-ce que vous avez comme viande qui soit digne de nous ?

– Je ne me souviens plus très bien, dit le *Gran Maestro*. Mais je vais aller voir. Votre compatriote est à une table d'où il peut entendre. Il n'a pas voulu se laisser faire quand je lui ai proposé de se mettre à l'autre bout.

– Bon, répliqua le colonel. Nous lui fournirons matière à écrire.

– Il écrit toutes les nuits, vous savez. C'est un collègue de son hôtel qui me l'a dit.

– Bien, dit le colonel. Ça prouve qu'il prend de la peine, même s'il a survécu à son talent.

– Nous nous donnons tous de la peine, dit le *Gran Maestro*.

– Cela dépend.

– Je vais voir ce qu'il y a comme viande.

– Regardez bien.

– Je ne recule pas devant la peine.

– Vous êtes aussi bougrement malin.

Le *Gran Maestro* parti, la jeune fille dit :

– Il est adorable, et j'adore voir l'affection qu'il a pour toi.

– Nous sommes bons amis, dit le colonel. J'espère qu'il aura un bon steak pour toi.

– Il y a un très bon steak pour un, dit le *Gran Maestro*, réapparaissant.

– Prends-le, ma fille. J'en ai tant que je veux au mess. Tu le veux saignant ?

– Très saignant, s'il te plaît.

– *Al sangue*, dit le colonel ; comme disait John au garçon en français. *Crudo, bleu* [1], ou disons simplement : exceptionnellement saignant.

– Un steak comme ça, c'est déjà assez exceptionnel, dit le *Gran Maestro*. Et pour vous, mon colonel ?

– *Scaloppine* au Marsala, et chou-fleur braisé au beurre. Plus un artichaut vinaigrette si vous en trouvez un. Et toi, ma fille ?

– Une purée de pommes de terre et une salade nature.

– Tu es en pleine croissance.

– Oui. Mais il ne faut pas que je croisse trop, ni surtout aux mauvais endroits.

– La cause est entendue, dit le colonel. Que penserais-tu d'une fiasque de Valpolicella ?

– Nous n'avons pas de fiasques. C'est un hôtel, ici, vous savez. On ne sert qu'en bouteille.

– J'oubliais, dit le colonel. Vous souvenez-vous du temps où cela coûtait trente centesimi le litre ?

– Et on jetait les fiasques vides aux gardes-voie dans les gares, de nos wagons ?

– Et les vieilles grenades qui nous restaient, on les lançait aussi et on les balançait dans la vallée en revenant du Grappa.

– Et les gens croyaient que le front était crevé en voyant les lueurs, et jamais on ne se rasait, et on portait les *fiamme nere* sur la vareuse grise ouverte avec le chandail gris.

– Je buvais de la grappa[2] et je trouvais que ça n'avait pas de goût. Nous devions être des durs, alors, dit le colonel.

– C'est certain, dit le *Gran Maestro*. Nous étions de drôles de lascars en ce temps-là et vous étiez le pire de tous.

– Oui, dit le colonel. Je crois bien que nous étions d'assez drôles de lascars. Tu excuses la parenthèse, fillette ?

– Tu n'as pas de photo de cette époque ?

– Non. Ça n'existait pas, les photos, à l'époque, excepté pour M. D'Annunzio. Et puis la plupart des gens rendaient mal en photo.

– Sauf nous, dit le *Gran Maestro*. Je vais voir où en est le beefsteak.

Le colonel qui était redevenu sous-lieutenant, roulant dans un camion, la figure couverte de poussière, si bien qu'on ne voyait plus que ses yeux métalliques, bordés de rouge et douloureux, songeait, immobile.

Les trois positions clefs, songeait-il. Le massif du Grappa avec Assalone et Pertica, et sur la droite cette colline dont le nom m'échappe. C'est là que je suis devenu un homme, songeait-il, et toutes les nuits je m'éveillais en sueur, rêvant que je n'arriverais jamais à les faire sortir des camions. Ils ne devaient jamais sortir, naturellement. Mais quel métier, tout de même.

– Dans notre armée, dit-il à la jeune fille, il n'y a pratiquement pas de généraux qui se soient vraiment battus. C'est très étrange, mais en haut lieu on n'aime guère ceux à qui c'est arrivé.

– Est-ce que les généraux se battent pour de bon ?

– Oh oui. Quand ils sont capitaines et lieutenants. Plus tard, sauf en cas de retraite, c'est plutôt idiot.

– Et toi, tu t'es beaucoup battu ? Je sais que oui. Mais raconte.

– Je me suis battu assez pour que les grands penseurs me cataloguent comme idiot.

– Raconte.

– Tout gosse encore, je me suis battu contre Erwin Rommel, à mi-chemin de Cortone et du Grappa, où étaient nos lignes. Il était alors capitaine, et moi je faisais fonction de capitaine mais je n'étais en fait que sous-lieutenant.

– Tu l'as connu ?

– Non. Ce n'est qu'après la guerre que nous avons pu bavarder ensemble. Il était très gentil et je l'aimais bien. Nous faisions du ski ensemble.

– Tu as éprouvé de la sympathie pour beaucoup d'Allemands comme cela ?

– Oui. Mais de tous c'est Ernst Udet que je préférais.

– Mais ils étaient dans l'erreur.

– Bien sûr. Qui ne l'a jamais été ?

– Je n'ai jamais pu les aimer ni prendre une attitude aussi tolérante que toi, depuis qu'ils ont tué mon père et brûlé notre villa de Brenta, et que j'ai vu un de leurs officiers tirer sur les pigeons de la Piazza San Marco avec un fusil de chasse.

– Je comprends, dit le colonel. Mais je t'en prie, ma fille, tâche de comprendre aussi mon attitude. Quand on a tellement tué, on peut se permettre d'être bon.

– Combien en as-tu tué ?

– Cent vingt-deux homologués. Sans compter les probables.

– Tu n'as pas eu de remords ?

– Jamais.

– Ni de mauvais rêves ?

– Mauvais, non, mais étranges, oui, très souvent. Des rêves de bataille, toujours les nuits qui suivaient un engagement. Mais aussi des rêves de lieux surtout. Notre vie se passait en accidents de terrain, tu sais. Et le terrain est ce qui reste dans le coin aux rêves de l'esprit.

– Est-ce que tu rêves parfois de moi ?

– J'essaie. Mais je ne peux pas.

– Peut-être le portrait t'y aidera-t-il ?

– J'espère, dit le colonel. Je t'en prie, n'oublie pas de me rappeler de rendre les pierres.

– Ne sois pas cruel, veux-tu ?

– Mon honneur a ses petites exigences dans la mesure même où notre amour est grand et nous prend tout entiers. Tu ne peux avoir l'un sans l'autre.

– Mais tu pourrais m'accorder des privilèges.

– Tu en as, dit le colonel. Les pierres sont dans ma poche.

Le *Gran Maestro* arriva alors avec le steak, les *scaloppine* et les légumes, le tout porté par un garçon tout jeune aux cheveux gominés qui ne croyait en rien, mais qui faisait tout son possible pour être un bon serveur en second. Il était membre de l'Ordre. Le *Gran Maestro* servit avec adresse, plein d'un égal respect pour les mets et pour ceux qui allaient les consommer.

– Et maintenant mangez, dit-il. Débouche-moi ce Valpolicella, reprit-il à l'adresse du garçon qui avait des yeux d'épagneul incrédule.

– Qu'est-ce que vous savez sur ce phénomène ? lui demanda le colonel, faisant allusion à son compatriote vérolé qui bâfrait à l'autre table, tandis que la femme sur le retour qui lui tenait compagnie mangeait avec des grâces de provinciale.

– Ce serait plutôt à vous de m'en parler. Pas l'inverse.

– C'est la première fois que je le vois, dit le colonel. Il est dur à avaler pendant un repas.

– Il condescend à me parler, en mauvais italien, mais avec beaucoup d'application. Il fait tout le Baedeker, et il n'y connaît rien en vin ni en cuisine. La femme est très gentille. Je crois que c'est sa tante. Mais je n'en suis pas absolument sûr.

– Il a l'air d'un machin dont on se passerait bien.

– Probablement. Sauf en dernière extrémité.

– Est-ce qu'il parle de nous ?

– Il m'a demandé qui vous étiez. Il connaissait le nom de la *Contessa* et il a visité en livres plusieurs palais qui ont appartenu à la famille. Il était très impressionné par votre nom, madame, que je lui avais donné pour l'impressionner.

– Croyez-vous qu'il nous mettra dans un de ses livres ?

– J'en suis certain. Il met tout en livre.

– C'est la moindre des choses que nous paraissions dans un livre, dit le colonel. Cela t'ennuierait, ma fille ?

– Bien sûr que non, dit la jeune fille. Mais j'aurais préféré que ce soit Dante qui l'écrive.

– Dante se balade ailleurs, dit le colonel.

– Peux-tu me dire quelque chose sur la guerre ? demanda la jeune fille. Quelque chose qu'il me soit permis de savoir.

– Bien sûr. Tout ce que tu veux.

– À quoi ressemblait le général Eisenhower ?

– Très Ligue du Bien public. Ce qui est probablement injuste d'ailleurs. Avec quelques autres influences aussi. Excellent politicien. Général politique. Très fort, dans le genre.

– Et les autres chefs ?

– Nous ne les nommerons pas. Ils l'ont assez fait eux-mêmes dans leurs Mémoires. Sortis tout droit pour la plupart, très vraisemblablement, d'un truc qu'on appelle le Rotary Club, dont tu as peu de chances d'avoir entendu parler. C'est un club où l'on porte un bouton émaillé avec son prénom, et on a une amende si on appelle les autres par leurs noms de famille. Ils ne se sont jamais battus. Jamais.

– Il n'y en a donc pas eu de bons ?

– Si, beaucoup. Bradley, le maître d'école, et bien d'autres. Lightning Joe, je dirai, en était un. Un très bon.

– Qui était-ce ?

– Commandait le septième corps quand j'y étais. Très solide. Rapide. Précis. Chef d'état-major, à présent.

– Mais les grands chefs, ceux dont on a parlé, comme les généraux Montgomery et Patton ?

– Oublie-les, ma fille. Monty était un type qui avait besoin d'être à quinze contre un pour bouger, et quand il bougeait, c'était trop tard.

– J'ai toujours cru que c'était un grand général.

– Absolument pas, dit le colonel. Et le pire c'est qu'il le savait. Je l'ai vu entrer dans un hôtel pour changer son uniforme, le vrai, contre une petite tenue flatteuse, avant de partir le soir exciter les foules.

– Tu le détestes ?

– Non. Je pense simplement que c'est un général britannique. Quoi que cela veuille dire. Et n'emploie pas cette expression.

– Mais il a battu le général Rommel.

– Oui. Et tu crois que personne d'autre n'y avait mis la main ? Et qui est-ce qui n'est pas fichu de gagner à quinze contre un ? Quand nous nous sommes battus par ici dans notre jeunesse, le *Gran Maestro* et moi, pendant toute une année, nous avons gagné à trois ou quatre contre un. Trois fois surtout, ç'a été dur. C'est pour ça que nous pouvons blaguer et ne pas être solennels. Nous avons eu dans les cent quarante mille morts cette année-là. Voilà pourquoi nous pouvons parler gaiement et sans grands mots.

– C'est une bien triste science, si toutefois c'en est une, dit la jeune fille. Je déteste les monuments aux morts, bien que je les respecte.

– Je ne les aime pas non plus. Ni le processus qui a mené à ce genre de constructions. As-tu jamais pensé à la chose sous cet angle ?

– Non. Mais j'aimerais savoir.

– Mieux vaut ne pas savoir, dit le colonel. Mange ton steak avant qu'il soit froid et pardonne-moi de te parler de mon métier.

– Je le déteste mais je l'aime.

– Je crois que nous partageons les mêmes sentiments, dit le colonel. Mais à quoi pense mon écumoire de compatriote, trois tables plus loin ?

– À son prochain livre, ou à ce qui est écrit dans le Baedeker.

– Que dirais-tu d'un tour en gondole, dans le vent, après dîner ?

– Ce serait délicieux.

– Faut-il prévenir l'écumoire de notre intention ? Il doit avoir le cœur et l'âme également troués comme des passoires, et peut-être aussi sa curiosité.

– Ce n'est pas nous qui le lui dirons, dit la jeune fille. Le *Gran Maestro* est là pour lui transmettre toutes les informations que nous voulons.

Puis elle s'attaqua avec une belle ardeur à son beefsteak et ajouta :

– Crois-tu qu'il est vrai que les hommes façonnent seuls leur visage après la cinquantaine ?

– J'espère bien que non. Je ne voudrais pas signer le mien.

– Oh toi, toi, dit-elle.

– Le steak est bon ? demanda le colonel.

– Merveilleux. Et tes *scaloppine ?*

– Très tendres, et la sauce n'est pas du tout sucrée. Comment trouves-tu les légumes ?

– Le chou-fleur est presque croquant ; comme du céleri.

– Cela nous manque, le céleri. Mais il ne doit pas y en avoir, sinon le *Gran Maestro* en aurait apporté.

– Nous nous amusons bien en mangeant, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que ce serait si nous mangions ensemble tout le temps.

– J'ai fait une suggestion dans ce sens.

– Ne parlons pas de ça.

– Bien, dit le colonel. J'ai pris ma décision, moi aussi. Je vais plaquer l'armée pour venir vivre dans cette ville, très simplement, de ma retraite.

– Quelle idée merveilleuse. À quoi ressembles-tu en civil ?

– Tu m'as déjà vu.

– Je sais, mon chéri. Je disais cela pour rire. Tu as aussi la dent dure quelquefois, tu sais.

– J'aurai belle allure. Si toutefois il y a un bon tailleur dans cette ville.

– Il n'y en a pas ici, mais à Rome. Nous irons ensemble à Rome en auto t'acheter des costumes.

– Oui. Et nous descendrons à Viterbe, un peu en dehors, et nous n'irons en ville que pour les essayages et pour dîner, le soir. Puis nous reviendrons de nuit.

– Et nous verrons des gens de cinéma et nous parlerons d'eux en toute innocence et peut-être même que nous ne boirons pas avec eux ?

– Nous en verrons des milliers.

– Et nous les verrons se marier pour la deuxième ou troisième fois, et se faire bénir par le pape ?

– Si ce genre de choses t'amuse.

– Non, dit la jeune fille. C'est l'une des raisons pour lesquelles je ne peux pas t'épouser.

– Je vois, dit le colonel. Merci.

– Mais je t'aimerai, quoi que cela veuille dire, mais toi et moi nous savons très bien ce que cela veut dire, tant que l'un de nous sera en vie et après.

– Je doute que tu puisses encore aimer beaucoup, une fois que tu seras morte et bien morte, dit le colonel.

Il se mit à manger son artichaut, feuille par feuille, trempant le gros bout dans le bol rempli de *sauce vinaigrette* 3.

– Toi non plus, je crois, dit la jeune fille. Mais j'essaierai. Est-ce que ce n'est pas mieux de se sentir aimé ?

– Si, dit le colonel. Cela me donne la sensation d'être exposé sur une colline dénudée, trop rocheuse pour qu'on y creuse un trou et c'est du roc lisse, sans une saillie, sans une bosse, mais tout à coup, au lieu d'être perché là, nu, je suis blindé. Blindé, et pas de 88 à l'horizon.

– Tu devrais raconter cela à notre ami, l'écrivain aux cratères lunaires, pour qu'il l'écrive cette nuit.

– Je devrais le raconter à Dante s'il se trouvait dans le coin, dit le colonel, subitement devenu aussi mauvais que la mer quand arrive un grain, sous la ligne. Je lui dirais ce que je ferais si je me trouvais muté ou monté en grade dans une bagnole blindée, et dans un cas pareil.

Le Barone Alvarito entra juste à ce moment dans la salle à manger. Il les cherchait et, en bon chasseur, les vit instantanément.

Il se dirigea vers leur table et baisa la main de Renata en disant : « *Ciao*, Renata. » Il était presque grand, magnifiquement bâti sous ses vêtements de ville, et c'était l'homme le plus timide qu'ait jamais connu le colonel. Non pas timide par ignorance, ou par gêne, ni à cause d'une tare. Mais timide, comme le sont certains animaux, le

bongo, par exemple, qu'on ne voit jamais dans la jungle, et qu'on doit chasser avec des chiens.

– Mon colonel, dit-il.

Il sourit, comme seuls le font les vrais timides.

Ce n'était pas le sourire aisé de l'homme sûr de soi, ni le vif sourire en coup de couteau du gars solide et mauvais. Cela n'avait aucun rapport avec le sourire attentif et dosé du courtisan ou du politicien. C'était l'étrange, le précieux sourire qui sourd du trou profond et noir, plus profond qu'un puits, profond comme une mine ensevelie, que recèlent ces gens-là.

– Je ne reste qu'une minute. Je passais vous dire que la chasse serait bonne. Les canards descendent du nord, en masse. Et il y en a beaucoup de gros. Comme vous les aimez, dit-il en souriant de nouveau.

– Asseyez-vous, Alvarito. Je vous en prie.

– Non, dit le Barone Alvarito. Nous pourrons nous retrouver au garage à deux heures trente, si vous voulez ? Vous avez votre voiture ?

– Oui.

– Voilà qui est parfait. En partant à cette heure-là nous aurons le temps de voir les canards avant la nuit.

– Magnifique, dit le colonel.

– Eh bien, *ciao*, Renata. Au revoir, mon colonel. À deux heures et demie.

– Nous nous sommes connus tout enfants, dit la jeune fille. Il avait dans les trois ans de plus que moi, mais il est né très vieux.

– Oui. Je sais. C'est un de mes bons amis.

– Crois-tu que ton compatriote l'aura cherché dans le Baedeker ?

– Je n'en sais trop rien, dit le colonel. *Gran Maestro*, demanda-t-il, mon illustre compatriote a-t-il regardé si le *Barone* était dans le Baedeker ?

– À vrai dire, mon colonel, je ne l'ai pas vu ouvrir son Baedeker de tout le repas.

– Un bon point pour lui, dit le colonel. Et maintenant écoutez bien. Je crois que le Valpolicella est d'autant meilleur qu'il est plus jeune. Ce n'est pas un *grand vin* 4, et le mettre en bouteille et lui coller de l'âge ne lui ajoute que de la lie. Vous ne trouvez pas ?

– En effet.

– Alors, que faire ?

– Mon colonel, vous savez que dans un grand hôtel le vin ne peut que coûter cher. On n'a pas de *pinard* 5 au Ritz. Mais je propose que nous nous procurions plusieurs fiasques du bon. Vous pourrez dire que cela vient des propriétés de la Contessa Renata et que c'est un cadeau. Je vous le ferai décanter. De cette façon, nous aurons un meilleur vin et nous ferons une grosse économie. J'en parlerai au gérant si vous voulez. C'est un très brave homme.

– Expliquez-lui ça, dit le colonel. Il n'est pas homme à boire des étiquettes, lui non plus.

– D'accord. Mais, en attendant, vous pourriez aussi bien boire celui-ci. Il est très bon, vous savez.

– C'est vrai, dit le colonel. Mais ce n'est pas du *Chambertin*.

– Que buvions-nous autrefois ?

– N'importe quoi, dit le colonel. Mais aujourd'hui je cherche la perfection. Entendons-nous : pas l'absolu, mais la perfection dans la limite de mes moyens.

– Moi aussi, dit le *Gran Maestro*. Mais j'ai beau faire... Que voulez-vous pour terminer ?

– Du fromage, dit le colonel. Et toi, ma fille ?

La jeune fille était restée silencieuse et un peu absente, depuis qu'elle avait vu Alvarito. Quelque chose lui trottait par l'esprit, et c'était un esprit de qualité. Mais, momentanément, elle n'était pas avec eux.

– Du fromage, dit-elle, s'il te plaît.

– Duquel ?

– Apportez-les tous et nous verrons, dit le colonel.

Le *Gran Maestro* s'éloigna et le colonel dit :

– Qu'y a-t-il, fillette ?

– Rien. Jamais rien. Toujours rien.

– Alors tu ferais aussi bien de secouer ça. C'est du luxe, et le temps nous manque.

– Oui, je suis d'accord. Nous allons nous consacrer au fromage.

– Est-ce une pierre dans mon jardin ?

– Non, dit-elle sans comprendre l'expression, mais en en devinant parfaitement le sens, car c'était elle qui avait réfléchi. Mets la main droite dans ta poche.

– Bien, dit le colonel. Voilà.

Il mit la main droite dans sa poche et tâta ce qui s'y trouvait d'abord du bout des doigts, puis de l'intérieur des doigts, puis de la paume ; la paume de sa main cassée.

– Pardon, dit-elle. Et maintenant reprenons comme avant, par le bon bout. Nous allons nous consacrer avec joie au fromage.

– Parfait, dit le colonel. Je me demande quels fromages il peut bien avoir ?

– Parle-moi de la dernière guerre, dit la jeune fille. Et après nous irons en gondole dans le vent froid.

– Ce n'était pas très intéressant, dit le colonel. Pour nous, bien sûr, c'est toujours intéressant, ce genre de choses. Mais il n'y a eu que trois, ou peut-être quatre, phases qui m'aient vraiment passionné.

– Pourquoi cela ?

– Nous luttions contre un ennemi en déroute dont les moyens de communication avaient été détruits. Nous avons anéanti des tas de divisions sur le papier, mais c'étaient des divisions fantômes. Pas des vraies. Notre aviation tactique les avait supprimées avant même qu'elles soient nées. Ça n'a été vraiment difficile qu'en Normandie, à cause du terrain, et quand nous avons crevé le front pour ouvrir le passage aux blindés de Georgie Patton, et qu'il a fallu tenir la porte ouverte à deux battants.

– Comment fait-on pour ouvrir la route aux blindés ? Raconte, je t'en prie.

– D'abord, on se bat pour enlever une ville qui contrôle toutes les routes principales. Appelons-la Saint-Lô. Puis il faut dégager les routes en prenant d'autres villes et d'autres villages. L'ennemi a une ligne de résistance principale, mais il ne peut pas amener ses divisions pour contre-attaquer parce que les chasseurs-bombardiers les coincent en chemin. Ça ne t'ennuie pas ? Moi, ça m'assomme horriblement.

– Non, ça ne m'ennuie pas. C'est la première fois qu'on me parle de ces choses d'une manière compréhensible.

– Merci, dit le colonel. Tu as vraiment envie d'en savoir davantage sur cette triste science ?

– Je t'en prie, dit-elle. Je t'aime, tu sais, et je voudrais partager cela avec toi.

– C'est un métier qui ne se partage avec personne, dit le colonel. Je t'explique seulement le mécanisme. Je peux y introduire des anecdotes pour que ce soit plus intéressant, ou plausible.

– Quelques anecdotes, s'il te plaît.

– La prise de Paris, ç'a été zéro, dit le colonel. Tout juste une expérience sentimentale. Non pas une opération militaire. Nous avons tué quelques dactylos et liquidé le rideau de troupes que les Allemands avaient laissé, comme toujours, pour couvrir leur retraite. Ils avaient calculé, je pense, qu'ils n'auraient que faire de toute une sacrée bande de ronds-de-cuir, et ils les ont laissés derrière, pour tenir lieu de soldats.

– Cela n'a pas été une grande chose ?

– Les gars de Leclerc, un autre pauvre type de troisième ou quatrième ordre dont j'ai fêté la mort avec un magnum de Perrier-Jouet brut 1942, ont fait beaucoup de boucan pour essayer de donner de l'importance à la chose et parce que nous leur avions fourni de quoi tirer. Mais ça n'a pas été important.

– Tu y as pris part ?

– Oui, dit le colonel. Je crois pouvoir dire que oui, sans hésiter.

– Et cela ne t'a pas impressionné ? Après tout, c'était Paris, et ce n'est pas donné à tout le monde de prendre Paris.

– Ce sont les Français eux-mêmes qui l'avaient repris quatre jours auparavant. Mais ce que nous appelions le S.H.A.E.F. – État-Major Suprême, retiens bien ce mot, des Forces Expéditionnaires Alliées[6], qui comprenait tous les politiciens militaires de l'arrière, et qui portait un écusson d'infamie représentant je ne sais quel truc en flamme, tandis que nous avions, comme insigne et porte-bonheur, un trèfle à quatre feuilles –, le S.H.A.E.F. avait un plan magistral d'encerclement de la ville. Aussi ne pouvait-on la prendre simplement. Et puis il fallait attendre l'arrivée éventuelle du général ou feld-maréchal Bernard Law Montgomery, qui ne fut même pas fichu de colmater la brèche de Falaise et s'aperçut que ça n'allait pas tout seul et ne put arriver tout à fait à temps.

– Il a dû vous manquer, dit la jeune fille.

– Oh oui, dit le colonel. Et comment.

– N'y a-t-il rien eu de vraiment noble ou joyeux ?

– Mais si, dit le colonel. Nous nous sommes battus à partir du bas Meudon, puis de la porte de Saint-Cloud, par des rues que je connaissais et que j'aimais, et nous n'avons pas eu de morts, et nous avons fait aussi peu de dégâts que possible. À l'Étoile, j'ai fait prisonnier le maître d'hôtel d'Elsa Maxwell. Ce fut une opération très compliquée. On l'avait signalé comme étant un Japonais qui tirait des toits. Un nouveau genre. On prétendait qu'il avait tué plusieurs Parisiens. Alors nous avons envoyé trois hommes sur le toit où il s'était réfugié, et c'était un boy indochinois.

– Je commence à comprendre un peu. Mais c'est décourageant.

– C'est toujours bougrement décourageant. On n'est pas censé avoir de cœur dans ce métier.

– Mais crois-tu que c'était la même chose du temps des grands capitaines ?

– Pire, j'en jurerais.

– Mais ta main, c'est honorablement que ça lui est arrivé ?

– Oui. Très honorablement. Sur une colline rocheuse à découvert.

– Je t'en prie, laisse-moi la toucher, dit-elle.

– Fais seulement attention au milieu, dit le colonel. Il y a une déchirure qui se rouvre.

– Tu devrais écrire, dit la jeune fille. Je t'assure. Pour qu'on sache tout cela.

– Non, protesta le colonel. Je n'ai pas le talent pour ça et je sais trop de choses. Le premier menteur venu écrit de façon plus convaincante que celui qui y était.

– Mais il y a d'autres soldats qui ont écrit.

– Oui. Maurice de Saxe. Frédéric le Grand. M. T'sun Su.

– Mais les soldats de nos jours.

– Tu dis facilement « nos ». Mais ça me plaît.

– Mais n'y a-t-il pas beaucoup de militaires contemporains qui ont écrit ?

– Beaucoup. Mais les as-tu jamais lus ?

– Non. J'ai surtout lu les classiques, et je lis les magazines pour les scandales. Et aussi tes lettres.

– Brûle-les, dit le colonel. Elles sont sans valeur.

– Je t'en prie. Ne sois pas méchant.

– Bien. Que pourrais-je te raconter qui ne t'ennuie pas ?

– Parle-moi du temps où tu étais général.

– Oh, ça, dit-il en faisant signe au *Gran Maestro* d'apporter du champagne : c'était du Rœderer brut 42, qu'il adorait.

– Quand on est général on vit dans une roulotte et votre chef d'état-major aussi, et on a du bourbon whisky quand les autres s'en passent. Vos officiers d'état-major vivent au P.C. Je t'expliquerais bien ce que c'est que les « Bureaux », mais ça t'ennuierait. Je te parlerais du 1er Bureau, 2e Bureau, etc., jusqu'à 5, et de l'autre côté il y a toujours le 6e Bureau boche. Mais ça t'ennuierait. D'autre part, on a une carte couverte de trucs en matière plastique, sur laquelle on a trois régiments composés de trois bataillons chacun. Le tout marqué au crayon de couleur. On a des limites de secteurs pour que les bataillons ne se battent pas entre eux s'ils sortent de leur secteur. Chaque bataillon comprend cinq compagnies. Toutes devraient être bonnes, mais il y en a de bonnes et d'autres qui le sont moins. On a aussi de l'artillerie divisionnaire, un bataillon de tanks et des tas de pièces de rechange. On vit selon des coordonnées.

Il se tut, pendant que le *Gran Maestro* versait le Rœderer brut 42.

– Du corps (il traduisait à contrecœur : *cuerpo d'armata*), on vous dit ce qu'il faut faire ; et c'est à vous de décider ensuite comment vous y prendre. On dicte les ordres ou, le plus souvent, on les donne par téléphone. On houspille des gens qu'on respecte pour les forcer à faire ce qu'on sait impossible, mais ce sont les ordres. Il faut aussi beaucoup penser, veiller tard et se lever tôt.

– Et tu ne veux pas écrire tout ça ? Même pour me faire plaisir ?

– Non, dit le colonel. Il y a des gars sensibles et cinglés qui ont conservé fraîches toutes les premières impressions de leur seul jour de combat, ou de leurs trois ou quatre jours même, et qui écrivent des livres. Ce sont de bons livres, mais susceptibles d'être ennuyeux quand on y était soi-même. Et puis il y a ceux qui écrivent pour se dépêcher de profiter d'une guerre qu'ils n'ont jamais faite. Ceux qui rappliquent coudes au corps pour raconter les nouvelles. Les nouvelles sont rarement exactes. Mais ils ont fait vite. Des écrivains de métier que leurs occupations ont empêchés de se battre, mais qui vous parlent de combats qu'ils ne peuvent pas comprendre, comme s'ils y avaient pris part. Je ne sais pas dans quelle catégorie de vice et de péché on peut ranger ce genre de chose. Il y a aussi ce capitaine de vaisseau, doux comme du nylon, un type pas même fichu de commander un bateau-mouche, et qui a écrit un livre sur les à-côtés du grand sport. Chacun écrit le sien, tôt ou tard. Peut-être même en aurons-nous un bon dans le tas. Mais moi je n'écris pas, fillette.

Il fit signe au *Gran Maestro* de remplir les verres.

– *Gran Maestro*, dit-il. Aimez-vous vous battre ?

– Non.

– Mais nous nous sommes battus ?

– Oui. Trop.

– Comment va la santé ?

– À merveille, à part mes ulcères et de petits troubles cardiaques.

– Mais, dit le colonel, et il sentit les battements de son cœur s'accélérer au point de suffoquer, vous ne m'aviez parlé que des ulcères.

– Eh bien, vous savez maintenant, dit le *Gran Maestro*, et, sans achever sa phrase, il sourit de son meilleur et de son plus clair sourire, solide comme un soleil levant.

– Combien de fois ?

Le *Gran Maestro* leva deux doigts comme quelqu'un qui mise sans sortir l'argent parce qu'il a du crédit, et que la confiance est sur parole.

– J'ai de l'avance sur vous, dit le colonel. Mais ne soyons pas macabres. Demandez à Donna Renata si elle veut encore de cet excellent vin.

– Tu ne m'avais pas dit que tu en avais eu d'autres, dit la jeune fille. Tu te dois de me le dire.

– Il n'y a rien eu depuis notre dernière rencontre.

– Est-ce à cause de moi qu'il se brise ? Si oui, j'irai simplement vivre avec toi, pour te soigner.

– Ce n'est jamais qu'un muscle, dit le colonel. Seulement c'est le plus essentiel de tous. Il marche aussi parfaitement qu'une Rolex Oyster à mouvement perpétuel. L'ennui c'est qu'on ne peut pas l'envoyer au représentant de chez Rolex s'il se détraque. Quand il s'arrête, on ne sait plus l'heure, voilà tout. On est mort.

– Je t'en prie, ne parle pas de ça.

– C'est toi qui l'as voulu, dit le colonel.

– Et ce grêlé avec sa tête de caricature ? Il n'a rien de pareil, lui ?

– Non, bien sûr, dit le colonel. Si c'est un écrivain médiocre, il vivra éternellement.

– Mais tu n'es pas écrivain. Comment le sais-tu ?

– Juste, dit le colonel. Grâce à Dieu. Mais j'ai lu un certain nombre de livres. On a beaucoup de temps pour lire quand on est célibataire. Pas autant que dans la marine marchande, peut-être. Mais beaucoup. Je sais distinguer un écrivain d'un autre, et je t'assure qu'un écrivain médiocre vit longtemps. Ils devraient tous toucher une indemnité de longévité.

– Si tu me racontais quelques anecdotes et que nous cessions de parler de ça, qui me chagrine profondément ?

– Je peux t'en dire des centaines. Toutes vraies.

– Une seule suffira. Puis nous finirons ce vin et nous irons en gondole.

– Tu n'auras pas froid ?

– Oh non, sûrement pas.

– Je ne sais quoi te raconter, dit le colonel. Tout ce qui touche à la guerre ennuie ceux qui ne l'ont pas faite. Sauf les fables des menteurs.

– Je voudrais que tu me parles de la prise de Paris.

– Pourquoi ? Parce que je t'ai dit que tu ressemblais à Marie-Antoinette sur sa charrette ?

– Non. Cela, c'était un compliment, et je sais que nous nous ressemblons un peu de profil. Mais je ne suis jamais montée en charrette, et je voudrais entendre parler de Paris. Quand on aime quelqu'un, et que c'est votre héros, on aime entendre parler de ce qu'il a fait et des endroits où il est allé.

– Tourne la tête, s'il te plaît, dit le colonel, et je raconterai. *Gran Maestro*, y a-t-il encore quelque chose à boire dans cette fichue bouteille ?

– Non, répondit le *Gran Maestro.*

– Alors, apportez-en une autre.

– J'en ai une toute frappée.

– Bien. Servez-la. Donc, fillette, nous nous sommes séparés de la colonne du général Leclerc à Clamart. Eux ont pris par Montrouge et la porte d'Orléans, et nous, nous avons foncé droit sur le bas Meudon, et nous nous sommes emparés du pont à la porte de Saint-Cloud. Ce n'est pas trop technique ? Cela ne t'ennuie pas ?

– Non.

– Ce serait mieux avec une carte.

– Continue.

– Nous nous sommes emparés du pont, et nous avons établi une tête de pont de l'autre côté du fleuve, et nous avons jeté à la Seine, morts ou vifs, les Allemands qui avaient défendu le pont.

Il s'interrompit.

– C'était une défense symbolique évidemment. Ils auraient dû le faire sauter. Nous avons jeté tous ces Allemands à la Seine. C'étaient presque tous des bureaucrates, je crois bien.

– Continue.

– Le lendemain matin, on est venu nous dire que les Allemands s'étaient fortifiés en divers points, qu'ils avaient de l'artillerie au mont Valérien, et que leurs tanks patrouillaient dans les rues. C'était vrai, en partie. On nous a demandé aussi de ne pas trop nous dépêcher d'entrer, car c'était le général Leclerc qui devait prendre la ville. Je me suis conformé à cette demande en entrant aussi lentement que possible.

– Comment fait-on cela ?

– Tu diffères ton attaque de deux heures, et tu bois du champagne chaque fois que t'en offrent les patriotes, les collaborateurs ou les enthousiastes.

– Mais il n'y a rien eu de magnifique ni de sublime, comme c'est dans les livres ?

– Si, bien sûr. Il y avait la ville elle-même. Les gens étaient très heureux. De vieux généraux paradaient dans leurs uniformes sentant la naphtaline. Nous aussi, nous étions très contents de ne pas avoir à nous battre.

– Vous ne vous êtes pas battus du tout ?

– Trois fois seulement. Et encore, pas sérieusement.

– C'est tout ce qu'il y a eu comme bataille pour prendre une telle ville ?

– Ma fille, nous nous sommes battus douze fois de Rambouillet jusqu'à notre entrée dans la ville. Mais il n'y en a eu que deux qui méritent le nom de combat. Toussus-le-Noble et Buc. Le reste n'était que fioriture habituelle. Je n'ai pas eu à me battre vraiment, sauf en ces deux endroits.

– Raconte-moi de vraies histoires de bataille.

– Dis-moi que tu m'aimes.

– Je t'aime, dit la jeune fille. Tu peux le faire publier dans le *Gazzettino* si tu veux. J'aime ton corps dur et musclé et tes yeux étranges qui me font peur quand ils deviennent méchants. J'aime ta main et toutes tes blessures.

– Je ferais mieux de chercher quelque chose à te raconter qui sorte un peu de l'ordinaire, dit le colonel. Je peux toujours commencer par te dire que je t'aime, point à la ligne.

– Pourquoi n'achèterais-tu pas de la belle verrerie ? demanda soudain la jeune fille. Nous pourrions aller ensemble à Murano.

– Je n'y connais rien en verrerie.

– Je t'apprendrais. Ce serait amusant.

– Notre existence est trop nomade pour de la belle verrerie.

– Mais quand tu prendras ta retraite et que tu viendras vivre ici.

– Nous aurons bien le temps alors.

– Je voudrais que ce soit tout de suite.

– Moi aussi, à cela près que demain je vais chasser le canard et que ce soir est ce soir.

– Je ne peux pas venir à la chasse au canard ?

– À condition qu'Alvarito t'invite.

– Je peux me faire inviter.

– J'en doute.

– Ce n'est pas poli de douter de la parole de ta fille quand elle a passé l'âge de mentir.

– Bien, bien, fillette. Je retire mon doute.

– Merci. Pour la peine, je ne viendrai pas t'embêter. Je resterai à Venise, et j'irai à la messe avec maman et tante et grand-tante, et j'irai visiter les pauvres. Je suis fille unique, alors j'ai beaucoup d'obligations.

– Je me suis toujours demandé ce que tu faisais.

– Eh bien, ce que je viens de te dire. Et je me ferai aussi laver la tête par ma femme de chambre, et faire les ongles

des mains et des pieds.

– Sûrement pas, puisque c'est un dimanche que je chasse.

– Alors je ferai tout ça lundi. Dimanche, je lirai les magazines, même les scandaleux.

– Peut-être y aura-t-il des photos de M[lle] Bergman. Tu tiens toujours à lui ressembler ?

– Non, plus du tout, dit la jeune fille. Je veux être moi-même, mais en mieux, beaucoup mieux, et je veux que tu m'aimes. Et aussi, dit-elle brusquement et sans détour, je veux être comme toi. Est-ce que cela m'est permis, un petit moment, ce soir ?

– Bien sûr, dit le colonel. Dans quelle ville sommes-nous, après tout ?

– À Venise, dit-elle. La meilleure des villes, je crois.

– Entièrement d'accord. Et merci de ne plus me demander des histoires de guerre.

– Oh, il faudra bien que tu me les racontes plus tard.

– Il faudra ? dit le colonel – et ses yeux étranges exprimèrent la cruauté et la résolution, aussi clairement que la gueule d'un canon de tank qui se braque sur vous par la fente de la tourelle. – Tu as bien dit *il faudra*, fillette ?

– Oui. Mais ce n'était pas dans ce sens. Ou, si c'était mal, je t'en demande pardon. Je voulais dire : s'il te plaît, me raconteras-tu encore des histoires de guerre plus tard ? En m'expliquant les choses que je ne comprends pas ?

– Tu peux dire *il faudra*, si cela te chante, fillette. Je m'en contrefous.

Il sourit, et ses yeux retrouvèrent toute leur bonté, ce qui n'en faisait pas des tas à sa connaissance. Mais il n'y pouvait plus rien maintenant, si ce n'était de montrer le plus de bonté possible à son dernier, son véritable et seul amour.

– Cela m'est égal, au fond, ma fille. Crois-moi, je te prie. Je sais ce que c'est que commander, et, à ton âge, j'y prenais un plaisir fou.

– Mais je ne veux pas commander, dit la jeune fille – et, en dépit de sa volonté de ne pas pleurer, ses yeux devinrent humides. – Je voudrais tant t'obéir.

– Je sais. Mais tu voudrais aussi commander. Il n'y a pas de mal à cela. Tous les gens comme nous en sont là.

– Merci pour le « comme nous ».

– Cela ne m'a rien coûté, dit le colonel, ma fille, ajouta-t-il.

À ce moment précis, le concierge arriva devant leur table, et dit :

– Excusez-moi, mon colonel. Il y a un homme dehors ; je crois que c'est un de vos domestiques, madame, avec un paquet très volumineux pour le colonel à ce qu'il dit. Dois-je le garder en dépôt ou le faire monter dans votre chambre ?

– Dans ma chambre, dit le colonel.

– Je t'en prie, dit la jeune fille. Est-ce que nous ne pouvons pas le regarder ici ? Nous nous moquons bien des gens, n'est-ce pas ?

– Faites-le déballer et qu'on nous l'apporte ici.

– Très bien.

– Tout à l'heure, vous pourrez le faire monter dans ma chambre, avec grand soin, et le faire emballer, solidement, pour être expédié demain à midi.

– Très bien, mon colonel.

– As-tu très envie de le voir ? demanda la jeune fille.

– Très, dit le colonel. *Gran Maestro*, encore un peu de ce Rœderer, s'il vous plaît, et ayez l'amabilité de disposer une chaise de façon que nous puissions contempler un portrait. Nous sommes des fervents des arts picturaux.

– Il n'y a plus de Rœderer au frais, dit le *Gran Maestro*. Mais si vous voulez du Perrier-Jouet.

– Apportez-le, dit le colonel, qui ajouta : S'il vous plaît. Je ne parle pas comme Georgie Patton, dit-il à la jeune fille. Je n'en ai pas besoin. Et d'ailleurs, il est mort.

– Le pauvre.

– Oui. Il a été un pauvre homme toute sa vie. Même en ayant beaucoup d'argent, et beaucoup de blindés.

– Tu as quelque chose contre les blindés ?

– Oui. Contre la plupart des gens qui sont dedans. Cela change les hommes en brutes, ce qui est le premier pas vers la lâcheté ; la vraie lâcheté, j'entends. Peut-être cela se complique-t-il d'un peu de claustrophobie.

Puis il la regarda et sourit, et il regretta de l'entraîner trop au large, où elle n'avait plus pied, comme un nageur novice qu'on ferait passer d'une plage étale, en pente douce, à une trop grande profondeur d'eau ; il chercha à la rassurer :

– Il faut me pardonner, ma fille. Je suis injuste, très souvent. Mais je dis plus de choses vraies que tu ne pourras en lire dans les Mémoires de généraux. Dès qu'un homme a une étoile, ou plus, il a autant de mal à atteindre la vérité que nos ancêtres le Saint-Graal.

– Mais tu as bien été général ?

– Ça n'a pas duré bougrement longtemps, dit le colonel. Les capitaines, par exemple – et ce fut le général qui parla –, eux savent la vérité vraie et peuvent presque tous te la dire. Sinon, tu les reclasses.

– Tu me reclasserais si je mentais ?

– Ça dépendrait de la nature du mensonge.

– Je ne dirai pas de mensonge, jamais. Je n'ai pas envie d'être reclassée. Ça a l'air horrible.

– Ça l'est, dit le colonel. Tu les envoies se faire exécuter la chose, avec onze copies différentes du motif, toutes signées de ta main.

– Tu en as reclassé beaucoup ?

– Des tas.

Le concierge entra dans la salle avec le portrait dans son grand cadre, et il avait l'air d'un bateau qui porte trop de voile.

– Avancez-nous deux chaises, dit le colonel au garçon, et mettez-les là. Veillez à ce que la toile ne touche pas les chaises. Et tenez-la pour qu'elle ne glisse pas.

Puis, s'adressant à la jeune fille :

– Il faudra que nous changions ce cadre.

– Je sais, dit-elle. Ce n'est pas moi qui l'ai choisi. Tu n'auras qu'à emporter la toile sans le cadre et nous en choisirons un bon la semaine prochaine. Maintenant, regarde-la. Pas le cadre. Regarde ce qu'elle dit, ou ne dit pas de moi.

C'était un magnifique portrait ; sans froideur ni snobisme, ni stylisation, ni modernisme. Le genre de portrait qu'on eût aimé avoir de sa bien-aimée, si le Tintoret avait été encore de ce monde, ou, à défaut de lui, Vélasquez. Cela n'avait d'ailleurs rien de la facture de l'un ou de l'autre. C'était simplement un portrait magnifiquement peint, comme cela arrive parfois de nos jours.

– C'est une merveille, dit le colonel. Adorable, vraiment.

Le concierge et le jeune serveur regardaient de biais tout en tenant le cadre. Le *Gran Maestro* admirait de face. L'Américain, deux tables plus loin, examinait de son œil de journaliste, se demandant de qui c'était. Les autres dîneurs ne voyaient que le dos de la toile.

– Une merveille, dit le colonel. Mais tu ne peux pas me faire pareil cadeau.

– C'est déjà fait, dit la jeune fille. Je suis sûre de n'avoir jamais eu les cheveux si longs sur les épaules.

– Mais si, probablement.

– Je peux essayer de les laisser pousser aussi longs si cela te plaît.

– Essaie, dit le colonel. Tu es ma beauté, ma grande beauté. Je vous aime énormément. Toi et ton image sur la toile.

– Dis-le aux serveurs si tu veux. Je suis sûre qu'ils n'en seront pas tellement surpris.

– Montez cette toile dans ma chambre, dit le colonel au concierge. Et grand merci de l'avoir apportée. Si le prix est juste, je l'achèterai.

– Le prix est juste, dit la jeune fille. Crois-tu que nous devrions leur demander de le déplacer avec les chaises, pour bien le montrer à ton compatriote ? Le *Gran Maestro* lui dirait l'adresse du peintre, et il pourrait aller voir son atelier ; il est très pittoresque.

– C'est un admirable portrait, dit le *Gran Maestro*. Mais mieux vaudrait le monter dans la chambre. On ne devrait jamais laisser la parole au Rœderer ou au Perrier-Jouet.

– Montez-le dans la chambre s'il vous plaît.

– Tu as dit « s'il vous plaît » sans marquer un temps d'arrêt.

– Merci, dit le colonel. Je suis terriblement ému par ce portrait, et je ne suis pas tout à fait maître de ce que je dis.

– Ne le soyons ni l'un ni l'autre.

– D'accord, dit le colonel. Le *Gran Maestro*, lui, est parfaitement maître de lui. Pour ne pas changer.

– Non, dit la jeune fille. Je crois qu'il n'a pas agi seulement pour cela, mais par méchanceté. Tout le monde est méchant, tu sais, d'une façon ou d'une autre, dans cette ville. Lui, je pense qu'il ne voulait pas que ce type puisse entrevoir, même en journaliste, le bonheur.

– Quoi que cela puisse être.

– C'est toi qui m'as appris cette expression et maintenant tu la réapprends de moi.

– Ainsi va la vie, dit le colonel. Ce qu'on gagne à Boston, on le perd à Chicago.

– Cette fois, je ne comprends pas du tout.

– Trop difficile à expliquer, dit le colonel. Mais non, reprit-il. Évidemment non. Expliquer, c'est mon métier. Rien n'est trop difficile à expliquer. C'est comme en football professionnel, *calcio*. Ce qu'on gagne à Milan, on le perd à Turin.

– Je n'aime pas spécialement le football.

– Moi non plus, dit le colonel. Surtout pas quand ça se joue entre l'Armée de terre et la Marine, et que les grosses huiles se mêlent d'en parler en termes de sport national, histoire de comprendre elles-mêmes de quoi elles parlent.

– Je crois que nous allons bien nous amuser, ce soir. Même étant donné les circonstances, quelles qu'elles soient.

– Si nous emportions cette autre bouteille, dans la gondole ?

– Oui, dit la jeune fille. Mais avec des flûtes. Je vais le dire au *Gran Maestro*. Prenons nos manteaux et partons.

– Bien. Le temps d'avaler un peu de cette drogue et de signer l'addition pour le G.M. et nous partons.

– Je voudrais tant que ce soit moi qui prenne cette drogue à ta place.

– Et moi, je suis bigrement content que ce soit le contraire, dit le colonel. Que faisons-nous, nous allons choisir une gondole, ou nous demandons qu'on en fasse venir une à l'embarcadère ?

– Courons le risque et demandons qu'on en appelle une à l'embarcadère. Qu'avons-nous à perdre ?

– Rien, j'imagine. Probablement rien.

---

1 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

2 Eau-de-vie de marc. *(N.d.T.)*

3 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

4 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

5 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

6 En anglais : Supreme Headquarters of the Allied ExpeditionaryForces. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XIII

Ils sortirent par la porte latérale de l'hôtel qui donnait sur l'embarcadère, et le vent les heurta de plein fouet. Les lumières de l'hôtel luisaient sur la gondole noire et teintaient l'eau de vert. Elle est belle comme un bon cheval ou une yole de course, pensa le colonel. Pourquoi est-ce la première gondole que je vois vraiment ? Quelle main, quel œil a conçu cette obscure symétrie ?

– Où allons-nous ? demanda la jeune fille.

Dans la lumière qui tombait de la porte et de la fenêtre de l'hôtel, debout sur le quai près de la gondole noire, les cheveux balayés en arrière par le vent, elle avait l'air d'une figure de proue. Une figure et le reste aussi, pensa le colonel.

– Allons simplement faire un petit tour dans le parc, dit le colonel. Ou au Bois, avec la capote baissée. Il n'a qu'à nous conduire à Armenonville.

– Nous irons à Paris ?

– Sûrement, dit le colonel. Dis-lui de nous promener pendant une heure là où il aura le moins de mal. Je n'ai pas envie de le crever, à ramer dans ce vent.

– La marée est très haute, avec tout ce vent, dit la jeune fille. Il y a certains endroits de notre ville où il ne passerait pas sous les ponts. Puis-je lui dire où aller ?

– Bien sûr, ma fille. Planquez-moi ce seau à glace à bord, dit le colonel au jeune serveur qui était sorti avec eux.

– Le *Gran Maestro* m'a chargé de vous dire, quand vous embarqueriez, que cette bouteille de vin était son cadeau à lui.

– Remerciez-le bien, et dites-lui que ce n'est pas une chose à faire.

– Il vaut mieux qu'il aille d'abord un peu contre le vent, dit la jeune fille. Ensuite, je connais le chemin qu'il devra prendre.

– Le *Gran Maestro* vous envoie ceci, dit le jeune serveur.

C'était une vieille couverture de l'armée américaine, pliée. Renata parlait au *gondoliere*, ses cheveux au vent. Le *gondoliere* portait un épais chandail bleu marine, et était lui aussi nu-tête.

– Remerciez-le, dit le colonel.

Il glissa un billet dans la main du garçon. Le garçon le lui rendit.

– Vous avez déjà compté le pourboire sur la note. Ni vous, ni moi, ni le *Gran Maestro* ne mourons de faim.

– Et la *moglie* et les *bambini ?*

– Je n'en ai pas. Vos bombes ont écrasé notre maison à Trévise.

– Je suis désolé.

– Pas de quoi, dit le serveur. Vous étiez dans l'Infanterie comme moi.

– Je suis tout de même désolé, si vous le permettez.

– Bien sûr, dit le garçon. Mais, bon Dieu, qu'est-ce que ça y change ? Bien du bonheur, mon colonel, et bien du bonheur, madame.

Ils passèrent dans la gondole, et ce fut de nouveau le même enchantement : la coque légère et le balancement soudain quand on monte, et l'équilibre des corps dans l'intimité noire une première fois puis une seconde, quand le *gondoliere* se mit à godiller, en faisant se coucher la gondole un peu sur le côté, pour mieux la tenir en mains.

– Voilà, dit la jeune fille. Nous sommes chez nous maintenant et je t'aime. Embrasse-moi et mets-y tout ton amour.

Le colonel la tint serrée et la tête rejetée en arrière ; il l'embrassa jusqu'à ce que le baiser n'eût plus qu'un goût de désespoir.

– Je t'aime.

– Quoi que cela veuille dire, l'interrompit-elle.

– Je t'aime et je sais tout ce que cela veut dire. Le portrait est adorable. Mais il n'y a pas de mot pour ce que tu es.

– Folle, dit-elle. Ou sans soins ou négligée.

– Non.

– Le dernier mot, c'est un des premiers que j'aie appris de ma gouvernante. Cela veut dire qu'on ne se peigne pas assez. Négligente, c'est quand on ne se donne pas cent coups de brosse avant de se coucher.

– Attends que je te passe la main dans les cheveux et que je t'ébouriffe un peu.

– Ta main blessée ?

– Oui.

– Nous ne sommes pas assis du bon côté pour cela. Changeons.

– Bon. Ça c'est un ordre plein de bon sens et couché en termes simples et parfaitement compréhensibles.

C'était amusant de changer de place en faisant attention à ne pas rompre l'équilibre de la gondole, puis d'avoir à se caler de nouveau soigneusement.

– Ça y est, dit-elle. Mais serre-moi très fort avec l'autre bras.

– Tu sais exactement ce que tu veux ?

– Oh oui. Est-ce que c'est immodeste ? Cela aussi c'est un mot que je tiens de ma gouvernante.

– Non, dit-il. C'est charmant. Remonte bien la couverture, et sens ce vent.

– Il vient droit des hautes cimes.

– Oui. Et par-delà, de plus loin encore.

Le colonel écouta le clapotis des vagues et il sentit la morsure du vent et la rude familiarité de la couverture, et puis il sentit la jeune fille fraîche et tiède à la fois et adorable, et les seins dressés sur lesquels sa main gauche se posa doucement. Puis il passa son autre main, la mauvaise, dans la masse lourde des cheveux, une, deux et trois fois, et il l'embrassa, et c'était pire que du désespoir.

– Je t'en prie, dit-elle, presque cachée sous la couverture. Laisse-moi t'embrasser à mon tour.

– Non, dit-il. C'est encore à moi.

Le vent était très froid et leur cinglait le visage, mais, sous la couverture, il n'y avait plus ni vent ni rien ; rien que cette main délabrée qui cherchait l'île dans la grande rivière aux berges hautes et escarpées.

– Oui, dit-elle, comme ça c'est bien.

Il l'embrassa, alors, et il chercha l'île, la trouvant, la perdant, et la retrouvant enfin pour de bon. Pour le bon et pour le mal, pensa-t-il, et pour le bon et pour tout.

– Ma chérie, dit-il. Ma bien-aimée. Je t'en prie.

– Non. Tiens-moi seulement très fort et tiens aussi les hauteurs.

Le colonel ne dit rien, car il assistait, ou venait de faire acte de présence, au seul mystère auquel il croyait, hormis la bravoure fortuite de l'homme.

– Je t'en prie, ne bouge pas, dit la jeune fille. Puis bouge beaucoup.

Le colonel, allongé sous la couverture dans le vent, sachant que la seule chose qui compte pour l'homme c'est ce qu'il fait pour la femme, à part ce qu'il fait pour son pays, ou sa mère patrie, au choix, le colonel s'exécuta.

– Je t'en prie chéri, dit-elle. Je ne pense pas que je puisse le supporter.

– Ne pense à rien. Ne pense à rien du tout.

– C'est ce que je fais.



– Ne pense pas.

– Oh, je t'en prie, ne parlons pas.

– C'est bien comme ça ?

– Tu le sais.

– Tu es sûre ?

– Oh, s'il te plaît, ne parle pas. S'il te plaît.

– Oui, pensa-t-il. S'il te plaît et encore s'il te plaît.

Elle ne dit rien, et lui non plus, et quand le grand oiseau se fut envolé loin par la fenêtre close de la gondole, et perdu, disparu, ils restèrent silencieux. Il lui soutint la tête doucement, de son bras valide, et de l'autre il tenait maintenant les hauteurs.

– Je t'en prie, mets-la où il faut, dit-elle. Ta main.

– Tu crois que nous devrions ?

– Non. Serre-moi seulement très fort et essaie de m'aimer vraiment.

– Je t'aime vraiment, dit-il – et, juste à ce moment-là, la gondole vira presque en épingle à gauche, et le vent le frappa sur la joue droite, et il dit, entrevoyant de son vieux regard la silhouette du palais qu'ils contournaient, et le remarquant : – Tu es sous le vent maintenant, ma fille.

– Mais c'est encore trop tôt. Ne sais-tu pas ce que ressent une femme ?

– Non. Seulement ce que tu m'en dis.

– Merci pour le tu. Mais vraiment tu ne sais pas ?

– Non. Je n'ai jamais demandé, j'imagine.

– Eh bien, imagine, dit-elle. Et attends que nous ayons dépassé le second pont, veux-tu ?

– Bois un peu de ça, dit le colonel en tendant une main précise et juste, et saisissant le seau à glace avec le champagne. Il déboucha la bouteille que le *Gran Maestro* avait déjà ouverte puis rebouchée avec un bouchon ordinaire.

– Cela te fera du bien, fillette. C'est excellent pour tous les maux que nous traînons tous, et pour l'indécision en général et la tristesse.

– Ce n'est nullement mon cas, dit-elle, avec la correction grammaticale que lui avait enseignée sa gouvernante. Je ne suis qu'une femme, ou une jeune fille, ou qui que ce soit qui fait quoi que ce soit qu'elle ne devrait pas. Recommençons, veux-tu, maintenant, je suis à l'abri.

– Où est l'île à présent, et dans quelle rivière ?

– C'est à toi de le découvrir. Je ne suis que le pays inconnu.

– Pas si inconnu que cela, dit le colonel.

– Je t'en prie, ne sois pas grossier, dit la jeune fille. Et s'il te plaît attaque doucement, comme tu as attaqué tout à l'heure.

– Ce n'est pas une attaque, dit le colonel. C'est autre chose.

– Quoi que ce soit, quoi que ce soit... pendant que je suis encore sous le vent.

– Oui, dit le colonel. Oui, tout de suite si tu le désires, ou veux bien l'accepter par bonté.

– Je t'en prie, oui.

On dirait un chat très tendre, qui parle, bien que les chats ne parlent pas, pensa le colonel. Mais ensuite il cessa de penser et ne pensa plus pendant un long moment.

La gondole était maintenant dans un des petits canaux. Quand elle avait quitté le Grand Canal, le vent l'avait

presque couchée, si bien que le *gondoliere* avait dû se déporter de tout son poids pour l'équilibrer, et le colonel et la jeune fille avaient suivi le mouvement de sous la couverture où le vent à présent s'engouffrait ; furieusement.

Cela faisait longtemps qu'ils n'avaient pas parlé, et le colonel avait remarqué que la gondole n'avait réussi à passer sous le pont qu'à quelques centimètres près.

– Comment te sens-tu, ma fille ?

– Délicieusement bien.

– M'aimes-tu ?

– Je t'en prie, pas de questions idiotes.

– La marée est très haute et nous avons passé de justesse sous le dernier pont.

– Je crois que je sais où nous allons. Je suis née dans cette ville.

– Il m'est arrivé de me tromper dans ma ville natale, dit le colonel. Ce n'est pas tout d'être né quelque part.

– C'est beaucoup, dit la jeune fille. Tu le sais. Je t'en prie, serre-moi très fort pour que nous ne fassions qu'un pendant un petit instant.

– Essayons toujours, dit le colonel.

– Ne pourrais-je être toi ?

– C'est rudement compliqué. Mais on peut essayer, bien sûr.

– Je suis toi maintenant, dit-elle. Et je viens de prendre la ville de Paris.

– Bon Dieu, fillette, dit-il. Tu ne sais pas ce que tu t'es collé sur les bras. D'ici à ce qu'on fasse défiler en grande pompe la vingt-huitième division.

– Cela m'est bien égal.

– À moi, non.

– Pourquoi ? Elle ne valait rien ?

– Que si ; et elle avait aussi d'excellents chefs. Mais ils étaient de la Garde nationale et c'était une sacrée déveine. Ce qu'on appelle une division sacrifiée. Pour l'ordre de route, voyez l'aumônier.

– Je ne comprends rien à tout cela.

– Cela ne vaut pas la peine d'être expliqué, dit le colonel.

– Raconte-moi des choses vraies sur Paris, veux-tu ? J'aime tant cette ville, et à la pensée que tu l'as prise, j'ai l'impression d'être dans cette gondole avec le maréchal Ney.

– Pas brillant, dit le colonel. En tout cas, pas après tous ces combats d'arrière-garde qu'il dut livrer en revenant de cette fichue grande ville russe. Il se battait couramment des dix, douze, quinze fois par jour. Peut-être plus. Après ça il ne reconnaissait plus les gens. Je t'en prie, ne mets jamais les pieds en gondole avec lui.

– Il a toujours été un de mes grands héros.

– Ouais. À moi aussi. Jusqu'aux Quatre-Bras. Ou peut-être n'était-ce pas les Quatre-Bras. Je finis par me rouiller. Disons Waterloo, c'est le titre générique.

– Il a été mauvais, à Waterloo ?

– Affreux, lui dit le colonel. N'en parlons pas. Trop de combats d'arrière-garde après la Moskova.

– Mais on l'appelait le brave des braves.

– C'est maigre. Il faut l'être toujours, et puis aussi le malin des malins. Ensuite, il faut pas mal d'étoffe pour grimper.

– Parle-moi de Paris, s'il te plaît. Il ne faut plus faire l'amour, je le sais.

– Moi, non. Qui a dit cela ?

– C'est moi qui le dis ; parce que je t'aime.

– Très bien. Tu l'as dit et tu m'aimes. Soit, agissons en conséquence. Je m'en fous.

– Crois-tu que nous pourrions, encore une fois, sans te faire du mal ?

– Du mal ? dit le colonel. Je voudrais fichtre bien savoir ce qui m'a jamais fait mal ?

CHAPITRE XIV

– Je t'en prie, ne sois pas méchant, dit-elle, tirant la couverture sur eux. Bois un verre de champagne avec moi, s'il te plaît. Tu sais que tu as déjà eu mal.

– C'est vrai, dit le colonel. N'y pensons plus.

– Très bien, dit-elle, c'est de toi que j'ai appris ce mot, ou ces deux mots. N'y pensons plus.

– Pourquoi aimes-tu cette main ? demanda le colonel, la mettant où il fallait.

– Je t'en prie, ne fais pas semblant d'être idiot, et s'il te plaît ne pensons à rien, rien, rien.

– Je suis idiot, dit le colonel. Mais je ne penserai à rien de rien de quoi que ce soit de rien de rien demain.

– Je t'en prie, sois bon et gentil.

– Entendu. Et maintenant je vais te révéler un secret militaire. « Ultra-secret » se dit « très secret » en bon langage britannique. Je t'aime.

– C'est gentil, dit-elle. Et gentiment dit.

– Mais je suis gentil, dit le colonel, mesurant du regard le pont suivant et voyant qu'il y avait la place pour passer. C'est la première chose qu'on remarque en moi.

– J'emploie toujours les mots qu'il ne faut pas, dit-elle. Aime-moi, et c'est tout, je t'en prie. Je voudrais tant que ce soit moi qui puisse t'aimer.

– C'est ce que tu fais.

– Oui, ce que je fais, dit-elle. De tout mon cœur.

Ils allaient vent arrière maintenant, et ils étaient las tous deux.

– Penses-tu...?

– Je ne pense à rien, dit la jeune fille.

– Eh bien, essaie.

– Oui.

– Bois un verre.

– Je veux bien. C'est très bon.

C'était très bon en effet. Il y avait encore de la glace dans le seau, et le vin était clair et froid.

– Puis-je passer la nuit au Gritti ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Ce ne serait pas bien. Pour eux. Ni pour toi. Pour moi, je m'en fiche.

– Alors il va falloir que je rentre, je suppose.

– Oui, dit le colonel. C'est une supposition logique.

– Quelle façon horrible de dire une chose triste. N'est-il même pas possible d'inventer un prétexte ?

– Non. Je vais te ramener chez toi, et tu dormiras bien sagement, et demain nous nous retrouverons au lieu et à l'heure que tu voudras.

– Puis-je te téléphoner au Gritti ?

– Bien sûr. Tu me trouveras toujours réveillé. Appelle quand toi tu le seras, veux-tu ?

– Oui, mais pourquoi te réveilles-tu toujours si tôt ?

– C'est une habitude professionnelle.

– Oh, je voudrais tant que tu ne fasses pas ce métier et que tu ne doives pas mourir.

– Moi aussi, dit le colonel. Mais je vais en sortir.

– Oui, dit-elle d'une voix pleine de sommeil et de bien-être. Et alors nous irons à Rome acheter les vêtements.

– Et nous vivrons heureux à tout jamais.

– Non, je t'en prie. Je t'en prie, je t'en prie, pas cela. Tu sais bien que j'ai résolu de ne pas pleurer.

– Et voilà que tu pleures, dit le colonel. Et que diable as-tu à perdre de cette résolution ?

– Ramène-moi à la maison, s'il te plaît.

– C'est exactement ce que j'étais en train de faire, lui dit le colonel.

– Sois bon encore une fois, avant.

– Certainement, dit le colonel.

Après qu'ils eurent ou plutôt que le colonel eut payé le *gondoliere* ignorant de tout et pourtant parfaitement au courant, solide, sûr, respectueux et de toute confiance, ils traversèrent la Piazzetta, puis la grande place froide, balayée par le vent, dure et vieille sous le pied. Ils marchaient étroitement enlacés dans leur peine et leur bonheur.

– C'est ici que l'Allemand tirait sur les pigeons, dit la jeune fille.

– Nous l'avons probablement tué, dit le colonel. Lui ou son frère. Nous l'avons peut-être pendu. Je ne saurais dire. Je ne suis pas de la Secrète.

– M'aimes-tu encore sur ces vieilles pierres froides, usées par les eaux ?

– Oui. Je voudrais pouvoir étendre ici un sac de couchage et te le prouver.

– Ce serait plus barbare que de tirer sur les pigeons.

– Je suis barbare, dit le colonel.

– Pas toujours.

– Merci pour le pas toujours.

– Nous tournons ici.

– Tu ne m'apprends rien que je ne sache. Quand va-t-on se décider à démolir ce foutu ciné-palace et dresser une vraie cathédrale ? C'est la grande idée du soldat Jackson, 5e R.I.T.

– Quand on verra de nouveau saint Marc ramené d'Alexandrie sous un chargement de porc.

– C'était un gars de Torcello.

– Tu es un gars de Torcello.

– Oui. Je suis un gars de la basse Piave et un gars du Grappa venu droit ici de Pertica. Un gars de Pasubio aussi, si tu sais ce que ça veut dire. C'était un coin où vivre simplement était pire que de se battre n'importe où ailleurs. Dans le peloton, on avait l'habitude de se partager sans façon les gonocoques qu'un type ou un autre rapportait de Chio dans une boîte d'allumettes. Et si on faisait ça, c'était uniquement pour pouvoir en sortir, tellement c'était intenable.

– Mais toi, tu es resté ?

– Bien sûr, dit le colonel. Je suis toujours le dernier à quitter la fiesta. Exactement ce qu'on appelle un invité indésirable.

– Il faut aller, tu crois ?

– Je croyais que tu étais décidée ?



– Oui. Mais quand tu as parlé d'invité indésirable, je ne l'ai plus été.

– Eh bien, sois-le et reste-le.

– Je sais parfaitement m'en tenir à une décision.

– Je sais. On peut s'en tenir à n'importe quel fichu truc. Seulement, fillette, quelquefois il ne suffit pas de tenir. C'est bon pour les crétins. Parfois il faut virer de bord et vite.

– Je peux virer de bord si tu veux.

– Non. Ta décision était sage, je crois.

– Mais est-ce que cela ne va pas être terriblement long jusqu'à demain matin ?

– Cela dépend si nous avons de la chance ou non.

– Je devrais bien dormir.

– Oui, dit le colonel. À ton âge, si on ne peut pas dormir, on mérite d'être traîné dehors et pendu.

– Oh, je t'en prie.

– Pardon, dit-il. Je voulais dire fusillé.

– Nous sommes presque arrivés, et tu pourrais être gentil maintenant si tu voulais.

– Je suis si gentil que c'en est écœurant. Laissons la gentillesse à quelqu'un d'autre.

Ils étaient devant le palais maintenant, et c'était tout ; le palais. Il n'y avait rien d'autre à faire maintenant qu'à tirer le cordon de la sonnette ou entrer avec une clef. Je me suis senti perdu dans cet endroit, pensa le colonel, et c'était la première fois de ma vie.

– S'il te plaît, embrasse-moi gentiment pour me dire bonsoir.

Le colonel l'embrassa et il l'aimait tant que c'en était insupportable.

Elle ouvrit la porte avec la clef qu'elle avait dans son sac à main. Puis elle disparut, et le colonel se retrouva seul avec les pavés usés, le vent qui soufflait toujours du nord et les ombres quand s'allumait une lampe. Il s'en retourna à pied.

Il n'y a que les touristes et les amoureux pour prendre des gondoles, pensa-t-il. Sauf pour traverser le canal aux endroits où il n'y a pas de ponts. Je devrais aller au Harry's, probablement, ou dans n'importe quelle fichue boîte. Mais je crois que je vais rentrer à la maison.

CHAPITRE XV

C'était bien la maison, si tant est que l'on puisse appeler ainsi une chambre d'hôtel. Son pyjama était étalé sur le lit. À côté de la lampe de chevet, il y avait une bouteille de Valpolicella, et, près du lit, une bouteille d'eau minérale dans un seau de glace et, à côté, un verre sur un plateau d'argent. On avait désencadré le portrait et on l'avait installé sur deux chaises de façon qu'on pût le voir du lit.

L'édition parisienne du *New York Herald Tribune* était sur le lit, à côté des trois oreillers. Trois, c'était son habitude, Arnaldo le savait, et la fiole de médicament de réserve – pas celle qu'il avait dans sa poche – était posée près de la lampe. Les battants de l'armoire, avec leur intérieur tout en glaces, étaient ouverts de telle sorte qu'il pût voir le portrait de biais. Ses vieilles pantoufles fatiguées étaient au pied du lit.

Je vais l'acheter, dit le colonel, se parlant à lui-même, puisqu'il n'y avait personne d'autre dans la pièce que le portrait.

Il ouvrit le Valpolicella qu'on avait débouché puis rebouché d'une main soigneuse, précise et tendre, et il se versa un verre dans un cristal plus fin qu'il ne se devait pour un hôtel où il faut bien compter avec la casse.

– À ta santé, ma fille, dit-il. À toi, ma beauté adorable. Sais-tu que, entre autres, tu sens toujours bon ? Merveilleusement bon, même par grand vent ou sous une couverture, ou quand tu embrasses pour dire bonsoir. Sais-tu que c'est très rare pour quelqu'un qui ne se parfume jamais.

Elle le regarda, du portrait, et ne dit rien.

– Nom de Dieu, dit-il. Je ne vais pas parler à un portrait.

Qu'est-ce qui ne collait pas ce soir ? pensa-t-il.

Moi, j'imagine. Bien, j'essaierai d'être sage et gentil demain toute la journée, dès l'aube.

– Fillette, dit-il, et il s'adressait à elle, et non plus à l'image. Je t'en prie, sache que je t'aime et que je désire être bon et plein de tact. Et je t'en prie, ne me quitte plus, maintenant.

Le portrait ne broncha pas.

Le colonel sortit les émeraudes de sa poche et les regarda, les sentant glisser, froides et cependant chaudes, car elles prenaient de la chaleur, comme toutes les belles pierres, de sa mauvaise main dans la bonne.

J'aurais dû les mettre sous enveloppe et les enfermer dans un coffre, songea-t-il. Mais où, putain de Dieu, seraient-elles plus en sécurité qu'avec moi ? Il faudra que je te rende ça très vite, fillette.

C'était amusant, cependant. Et il y en a pour un quart de million maximum. Ce que je gagnerais en quatre siècles. Calcul à vérifier.

Il mit les pierres dans la poche de son pyjama, et un mouchoir par-dessus. Puis il boutonna la poche. La première chose sensée qu'on apprend, pensa-t-il, c'est qu'il faut avoir un revers qui se boutonne à chaque poche. Je crois bien que j'ai appris cela trop tôt.

C'était bon de sentir ces pierres. Cela faisait dur et chaud sur sa vieille poitrine dure, sèche et chaude, et il remarqua que le vent soufflait fort, regarda le portrait, se versa un second verre de Valpolicella, puis se mit à lire l'édition parisienne du *New York Herald Tribune*.

Je devrais prendre mes pilules, songea-t-il. Mais merde pour les pilules.

Puis il les prit tout de même, et continua sa lecture du *New York Herald*. Il lisait Red Smith, avec un vif plaisir.

CHAPITRE XVI

Le colonel s éveilla avant le jour et s'assura que personne ne dormait à côté de lui.

Le vent n'avait rien perdu de sa force. Il alla aux fenêtres ouvertes pour vérifier le temps. Il n'y avait pas encore de lumière à l'est, au-delà du Grand Canal, mais ses yeux percevaient combien l'eau était agitée. Sacrée marée, aujourd'hui, pensa-t-il. Des chances que la place soit inondée. C'est toujours amusant. Sauf pour les pigeons.

Il se dirigea vers la salle de bains, emportant avec lui le *Herald Tribune* et Red Smith, ainsi qu'un verre de Valpolicella. Bon Dieu, je serai bien content quand le *Gran Maestro* aura pu se procurer ces grandes fiasques, pensa-t-il. Ce vin fait un drôle de dépôt quand on arrive au fond.

Il s'assit, le journal à la main, songeant à l'emploi du temps de la journée.

Il y aurait le coup de téléphone. Mais très tard peut-être, car elle dormirait tard. Les jeunes dorment beaucoup, pensa-t-il, et les beautés moitié plus encore. Elle ne l'appellerait certainement pas de bon matin et les boutiques n'ouvraient pas avant neuf heures, ou même un peu plus tard.

Nom de Dieu, pensa-t-il, et j'ai toujours ces sacrées pierres. Comment peut-on faire des choses pareilles ?

Tu le sais très bien, se dit-il en lisant les annonces, au dos du journal. Tu t'es amusé assez souvent toi-même à ce petit jeu. Ce n'est ni fou ni morbide. Elle a seulement voulu s'amuser. Une chance qu'elle soit tombée sur moi, pensa-t-il.

C'est bien le seul avantage à être moi, réfléchit-il. Bon, je suis moi, cré nom de Dieu. Pour le mieux ou pour cent fois pire. Ça ne te dirait rien, non, de poser culotte, comme tu l'as fait presque chaque matin de ta foutue vie, avec ça dans ta poche ?

Il ne s'adressait à personne, sinon, peut-être, à la postérité.

Combien de matins t'es-tu aligné sur le siège avec tous les autres ? C'est ça le pire. Ça et se raser. Ou alors on essaie de filer à l'écart pour être seul avec ses pensées ou son absence de pensées et se trouver un coin bien à couvert, et on tombe sur deux types déjà planqués là avec des fusils, ou sur un gars endormi.

Il n'y a pas plus d'intimité dans l'armée que dans un bordel spécialisé. Je n'ai jamais mis les pieds dans un bordel spécialisé, mais je suppose que ça fonctionne à peu près de la même façon. Je pourrais apprendre à en tenir un, pensa-t-il.

Alors je nommerais ambassadeurs tous mes maquereaux de première classe et les ratés seraient commandants de corps ou de district militaires en temps de paix. Allons, pas d'amertume, mon vieux, se dit-il. C'est trop tôt le matin et tu es encore loin d'avoir accompli ta journée de service.

Et leurs femmes, qu'est-ce que tu en ferais ? se demanda-t-il. Je leur paierais des chapeaux neufs ou je les fusillerais, dit-il. Tout ça revient au même.

Il se regarda dans la glace, encastrée dans la porte mi-close. Il se voyait légèrement de biais. C'est du tir indirect, se dit-il, ils n'ont pas mis moitié assez de plomb. Pas de doute, fiston, dit-il, tu as l'air d'une vieille peau délabrée.

Et maintenant, il faut que tu te rases et que tu regardes cette gueule pendant ce temps. Ensuite tu devras te faire couper les cheveux. C'est facile dans cette ville. Tu es colonel d'Infanterie, mon vieux. Tu ne peux pas te balader avec une tête à la Jeanne d'Arc ou de général (breveté) George Armstrong Custer. Un fameux officier de Cavalerie. Je suis sûr que ça doit être drôle d'être comme ça et d'avoir une femme qui vous aime et de la sciure de bois en guise de cervelle. Mais il a dû trouver qu'il s'était trompé de carrière quand ça s'est terminé pour eux au sommet de cette colline dominant le Little Big Horn, leurs canassons formant cercle autour d'eux dans toute cette poussière et ces buissons de sauge piétinés par les chevaux des autres, et lui, à qui il ne restait plus pour la fin de sa vie que cette vieille et délicieuse odeur de poudre noire, tandis que ses hommes s'entre-tuaient ou se tuaient eux-mêmes, parce qu'ils avaient peur de ce que leur feraient les squaws.

Le corps était mutilé d'une façon indescriptible, avait-on dit dans ce même journal. Et là perché sur cette colline, comprendre qu'on s'était mis le doigt dans l'œil et pour de vrai, et pour de bon, jusqu'au coude et tout et tout. Pauvre cavalier à cheval, pensa-t-il. La fin de tous ses rêves. Il y a ça de bon, au moins, quand on est fantassin : on n'a jamais de rêves, excepté de mauvais rêves.

Bon, se dit-il, fini pour ici et bientôt la bonne lumière sera là et je pourrai voir le portrait. Je veux être pendu si je le renvoie. Je le garde.

Oh, Seigneur, dit-il, je me demande à quoi elle ressemble en ce moment dans son sommeil. Je le sais, comment elle est, se dit-il. Elle dort comme si le sommeil ne l'avait pas prise. Comme si elle se reposait simplement. Ce que

j'espère, pensa-t-il. J'espère qu'elle se repose bien. Seigneur Dieu comme je l'aime et comme j'espère ne jamais lui faire de mal.

CHAPITRE XVII

Quand il commença à faire jour, le colonel vit le portrait. Très probablement, il dut le voir aussi vite qu'un civilisé qui aurait à lire et à signer des formulaires auxquels il ne croyait pas, pourrait voir un objet dès qu'il est visible. Oui, se dit-il, j'ai des yeux encore capables de perception rapide, et qui ont eu de l'ambition autrefois. J'ai mené mes truands à des endroits où ils se sont fait drôlement assaisonner. Il n'y en a plus que trois de vivants sur les deux cent cinquante qu'ils étaient, encore sont-ils bons à mendier leur vie durant aux portes de la ville.

Ça c'est de Shakespeare, dit-il au portrait. Le grand gagnant et champion incontesté jusqu'à ce jour.

Il se trouverait peut-être quelqu'un pour l'avoir en six rounds. Mais, personnellement, j'aurais tendance à le vénérer. As-tu jamais lu *Le Roi Lear*, fillette ? M. Gene Tunney l'a lu, et il était champion du monde. Mais moi aussi je l'ai lu. Les soldats aussi aiment bien M. Shakespeare, si impossible que cela semble. Il écrit d'ailleurs comme un soldat.

As-tu autre chose à dire pour ta défense que de rejeter ta tête en arrière ? demanda-t-il au portrait. Ça ne te suffit pas, Shakespeare ?

Tu n'as pas à te défendre. Rien qu'à te reposer et à laisser courir. Pas la peine. Ta défense ni la mienne ne valent rien, pas un pet de lapin. Mais qui est-ce qui pourrait te dire comme nous d'aller te faire foutre ailleurs ?

Personne, dit-il, s'adressant tant à lui-même qu'au portrait. Et sûrement pas moi.

Il allongea sa main valide et découvrit que le valet de chambre avait laissé une deuxième bouteille de Valpolicella à côté de la première.

Si on aime une patrie, pensa le colonel, autant l'admettre. Alors admets-le, mon petit vieux.

J'en ai aimé trois et je les ai perdues toutes les trois. Soyons justes. Nous en avons reprises deux. Repris, corrigea-t-il.

Et nous reprendrons l'autre, gros cul de général Franco sur ton pliant de chasse, qui n'es même pas fichu de te passer des conseils de ton médecin et de canards apprivoisés et d'un rideau de cavalerie maure lorsque tu t'en vas chasser.

Oui, dit-il doucement à la jeune fille qui le regardait maintenant clairement, dans la première lumière, c'est-à-dire la meilleure.

Nous reviendrons en vainqueurs et nous les pendrons tous par les pieds, dehors devant les postes d'essence. Vous aurez été prévenus, ajouta-t-il.

– Portrait, dit-il, pourquoi foutre ne peux-tu pas simplement te mettre au lit avec moi au lieu d'être à dix-huit solides pâtés de maisons en pierre d'ici. Minimum. Je n'ai plus l'œil aussi précis qu'autrefois ; tant s'en faut.

– Portrait, dit-il à la jeune fille, et cela valait pour le portrait et la jeune fille en même temps ; mais il n'y avait pas de jeune fille, et le portrait était ce qu'il était : peint. Portrait, lève ton sacré nom de Dieu de menton pour pouvoir me briser le cœur plus facilement.

C'était vraiment un ravissant cadeau, songea le colonel.

Sais-tu manœuvrer ? demanda-t-il au portrait. Bien et vite ?

Portrait ne dit rien et le colonel répondit. Tu sais foutrement bien que oui. Elle t'aurait jusqu'à l'os, même les meilleurs jours que Dieu te fait, et elle continuerait à se battre que toi tu aurais déjà débandé discrètement.

– Portrait, dit-il. Garçon ou fille ou mon seul véritable amour, ou quoi que ce soit, tu sais ce qu'il en est, portrait.

Le portrait, comme avant, ne répondit pas. Mais le colonel, qui était redevenu général une fois de plus, à cette heure matinale, la seule qu'il connût vraiment, le Valpolicella aidant, savait aussi sûrement que s'il venait de lire à l'instant le résultat de son troisième Wassermann qu'il n'y avait pas de débandade dans Portrait, et il eut honte de lui avoir parlé grossièrement.

– Aujourd'hui je serai le putain de gars le plus sage que tu aies jamais vu. Et tu peux le dire à ta patronne.

Portrait, comme à son habitude, resta silencieux.

Sans doute se dégèlerait-elle avec un cavalier à cheval, dit le général, car maintenant il avait deux étoiles qui lui grattaient l'épaule et qui paraissaient blanches sur le vague rouge écaillé de la plaque, à l'avant de sa jeep. Il n'utilisait jamais de voitures d'état-major, ni de véhicules semi-blindés, avec des sacs de sable et le reste.

– Va te faire foutre au diable, Portrait, dit-il. Ou dégotte-toi un ordre de route auprès de notre aumônier universel à tous, aux religions réunies. Tu en as ton compte, non ?

– Va te faire foutre toi-même, dit le portrait, sans parler. Espèce de soldat de bas étage.

– Oui, dit le colonel, car il avait repris ce rang et renoncé à son grade antérieur. Je t'aime, Portrait, énormément. Mais ne te fâche pas contre moi. Je t'aime énormément parce que tu es belle. Mais j'aime mieux la fille, cent mille fois mieux, tu entends ?

Rien n'indiquait qu'elle eût entendu, et il en eut plein le dos.

– Tu es coincé, Portrait, dit-il. Avec ou sans cadre, tu ne peux pas bouger. Et moi, je m'en vais manœuvrer.

Le portrait était aussi silencieux que lorsque le concierge l'avait apporté dans la salle, et, aidé et secondé par le serveur, l'avait montré au colonel et à la jeune fille.

Le colonel le regarda et vit qu'il était indéfendable, maintenant que la lumière était bonne ou presque bonne.

Il vit également que c'était le portrait de son véritable amour, aussi dit-il :

– Je te demande pardon pour les stupidités que je débite. Je ne fais jamais exprès d'être brutal. Peut-être pourrions-nous dormir un petit moment tous les deux, avec un peu de chance, et alors, peut-être, ta maîtresse appellerait au téléphone ?

Peut-être même appellera-t-elle, pensa-t-il.

CHAPITRE XVIII

Le portier glissa le *Gazzettino* sous la porte, et le colonel le saisit sans bruit, presque aussitôt qu'il eut passé par la fente.

Il l'arracha presque de la main du portier. Il n'aimait pas le portier depuis le jour où il l'avait trouvé en train de fouiller dans son sac de voyage, alors que lui, le colonel, était revenu après avoir quitté sa chambre probablement après un bout de temps. Il avait dû remonter chercher sa fiole de médicament qu'il avait oubliée, et le portier était bel et bien la main dans le sac.

– J'imagine qu'on ne va pas jusqu'à dire haut les pattes dans cet hôtel, avait dit le colonel. Mais vous ne faites pas honneur à votre ville.

Il y avait eu un silence, sécrété plutôt deux fois qu'une par l'homme au gilet rayé et à la gueule de fasciste, et le colonel avait dit :

– Continuez, mon vieux, finissez tant que vous y êtes. Je ne transporte pas de secrets militaires parmi mes objets de toilette.

Depuis lors, ils étaient avares d'amitié l'un envers l'autre, et le colonel prenait plaisir à essayer d'arracher sous la porte son journal du matin à l'homme au gilet rayé ; sans bruit et dès qu'il entendait ou voyait remuer le papier par la fente.

– O.K., tu as gagné aujourd'hui, mon salaud, dit-il dans le meilleur dialecte vénitien qu'il put rassembler à cette heure matinale. Va te faire pendre.

Mais ces gars-là ne vont pas se faire pendre, songea-t-il. Ils n'ont qu'à continuer à glisser leurs journaux sous la porte d'autres gens qui ne les haïssent même pas. Ça doit être un fichu métier d'être un ex-fasciste. Peut-être n'est-il pas un ex-fasciste, après tout ? Qu'en sais-tu ?

Je n'arrive pas à haïr les fascistes, pensa-t-il. Pas plus que les Boches, puisque malheureusement je suis soldat.

– Écoute, Portrait, dit-il. Dois-je vraiment détester les Boches parce que nous les tuons ? Dois-je les haïr non seulement comme soldats mais comme êtres humains ? Cela me paraît une solution trop facile.

C'est bon, Portrait. Laisse tomber. Laisse tomber. Tu es encore trop jeune pour savoir... Tu es de deux ans la cadette de la fille que tu représentes, et elle est plus jeune et plus vieille que l'enfer, qui est déjà pas mal vieux.

– Écoute, Portrait, dit-il, et ce disant il savait que désormais, tant qu'il vivrait, il aurait quelqu'un à qui parler quand il s'éveillerait aux premières heures du jour.

Comme je le disais, Portrait. Au diable cela aussi. Encore un truc trop vieux pour toi. Une de ces choses qui ne peuvent se dire, si vraies soient-elles. Il y en a des tas comme cela que je ne pourrai jamais te dire et peut-être cela sera-t-il bon pour moi. Il serait grand temps que quelque chose soit bon pour moi. Qu'est-ce qui le serait, crois-tu, Portrait ?

– Qu'est-ce qui se passe, Portrait ? demanda-t-il. Tu commences à avoir faim ? Moi aussi.

Il sonna donc le valet de chambre qui lui apporterait le petit déjeuner.

Il savait que pour le moment, bien que la lumière fût assez bonne pour qu'on pût voir la moindre vague sur le Grand Canal, couleur de plomb massif et lourd de vent et de marée, laquelle était haute à présent, plus haute que les marches de l'embarcadère du palais en face de sa chambre, il savait qu'il n'y aurait pas de coup de téléphone avant plusieurs heures.

Les jeunes ont le sommeil solide, pensa-t-il. Ce n'est que justice.

– Pourquoi faut-il qu'on vieillisse ? demanda-t-il au valet qui venait d'entrer avec son œil de verre et la carte.

– Je ne sais pas, mon colonel. Ça doit être la marche naturelle des choses.

– Oui. Je crois que c'est aussi ce que je pense. Des œufs frits le ventre en l'air. Thé et toasts.

– Vous ne voulez rien d'américain ?

– Au diable tout ce qui est américain, à part moi. Le *Gran Maestro* est-il déjà levé ?

– Il a votre Valpolicella dans les grandes fiasques de deux litres, dans leurs paillons, et j'en ai apporté une carafe.

– Celui-là, dit le colonel. Bon Dieu, si seulement je pouvais lui offrir un régiment.

– Je ne crois pas qu'il en ait très envie, à vrai dire.

– Non, dit le colonel. Je n'en ai pas très envie moi-même, à vrai dire.

CHAPITRE XIX

Le colonel déjeuna sans se presser, comme un boxeur qui s'est fait durement sonner, qui entend compter quatre et sait comment se décontracter cinq secondes de plus.

– Portrait, dit-il. Tu devrais te décontracter, toi aussi. C'est ça qui va être difficile avec toi. Ce qu'on appelle l'élément statique de la peinture. Tu sais, Portrait, il n'y a pour ainsi dire pas de peintures, de tableaux plutôt, qui bougent. Quelques-uns, si. Mais pas beaucoup.

« Je voudrais que ta maîtresse soit là, et que ça bouge un peu. Comment les filles comme elle et toi en savent-elles tant, alors qu'elles sont si sacrement jeunes, et si belles en même temps ?

« Chez nous, une fille qui est vraiment belle, c'est qu'elle vient du Texas, et peut-être, avec de la chance, est-elle capable de vous dire quel mois on est. Elles savent toutes bien compter, néanmoins.

« On leur apprend à compter, à ne pas desserrer les jambes et à se mettre les cheveux en bigoudis. Un jour, Portrait, pour tes péchés, si tu en as commis, on devrait te forcer à coucher avec une fille qui s'est roulé les cheveux dans des bigoudis pour être belle le lendemain. Pas le soir même. Elles ne seraient jamais belles le soir. Mais le lendemain, quand il y a concurrence.

« Renata, la fille que tu es, dort en ce moment sans avoir rien fait à ses cheveux. Elle dort et ils sont répandus sur l'oreiller, et ne sont autre chose pour elle qu'une splendide gêne, sombre et soyeuse, et elle oublierait presque toujours de les coiffer, si sa gouvernante ne le lui avait appris.

« Je la vois dans la rue avec son adorable et longue démarche décidée et le vent qui fait ce qu'il veut de ses cheveux, et ses vrais seins sous le chandail ; et puis je vois les nuits au Texas, les nuits à bigoudis ; l'étroite emprise des instruments métalliques.

« Ne me bigoude pas de bigoudis, ma bien-aimée, dit-il au portrait, et je tâcherai de te revaloir ça en bons et durs dollars d'argent, bien lourds, ou de l'autre manière. »

Je deviens grossier et il ne faut pas, songea-t-il.

Puis il dit au portrait, sans majuscule maintenant dans son esprit :

– Tu es si foutrement belle que c'en est écœurant. Sans compter qu'on serait bon pour la tôle, à mordre à l'appât. Renata a deux ans de plus, maintenant. Toi, tu as moins de dix-sept ans.

Et pourquoi ne puis-je l'avoir toute à moi et l'aimer, et la chérir et n'être jamais grossier ni mauvais, et avoir cinq fils qui iraient se balader aux cinq coins du monde – où qu'ils se perchent ! Je me le demande. Il faut croire qu'on a les cartes que l'on tire. Ça ne te dirait rien qu'il y ait maldonne et qu'on recommence, eh le donneur ?

Non. Il n'y a jamais qu'une donne, puis on ramasse sa main et on joue. Je ne demande que ça, encore bon Dieu faut-il que j'aie quelque chose en main, dit-il au portrait, qui resta impassible.

– Portrait, dit-il, tu ferais mieux de regarder ailleurs si tu ne veux pas être impudique. Je vais prendre une douche maintenant et me raser, ce que tu n'auras jamais à faire, et mettre mon uniforme pour aller me promener en ville même s'il est trop tôt.

Il sortit donc du lit, en aidant sa jambe blessée, qui lui faisait toujours mal. Il éteignit la lampe de chevet de sa mauvaise main. Il faisait assez clair, et cela faisait près d'une heure qu'il gaspillait de l'électricité.

Il le regretta comme il regrettait toutes ses erreurs. Il passa devant le portrait, n'y jetant qu'un coup d'œil, et se regarda dans la glace. Il avait enlevé les deux pièces de son pyjama et il s'examina d'un œil critique et impartial.

– Bougre de vieille ruine, dit-il au miroir.

Portrait était du passé. La glace c'était l'actualité, le fait du jour.

Le bide est plat, dit-il à voix muette. La poitrine va sauf à l'endroit où il y a ce muscle qui flanche. On a le châssis qu'on a pour le meilleur ou pour le pire, ou Dieu sait quoi, Dieu sait quoi de pas drôle.

Tu as un demi-siècle d'âge, espèce de vieux con. Et maintenant va-t'en prendre ta douche et récure-toi un bon coup, et ensuite tu passeras ton uniforme. Aujourd'hui est un autre jour.



CHAPITRE XX

Le colonel s'arrêta à la réception dans le hall, mais le concierge n'était pas encore là. Il n'y avait que le veilleur de nuit.

– Pouvez-vous mettre quelque chose dans le coffre pour moi ?

– Non, mon colonel. Personne n'a le droit d'ouvrir le coffre avant l'arrivée du sous-directeur ou du concierge. Mais je peux vous garder tout ce que vous voulez.

– Merci. Ce n'est pas la peine, et il enfouit l'enveloppe à l'en-tête du Gritti qui contenait les pierres et qui était adressée à lui-même, dans la poche intérieure gauche de sa tunique.

– Il n'y a plus vraiment de criminalité dans cette ville, dit le veilleur de nuit.

La nuit avait été longue, et il était heureux d'avoir quelqu'un à qui parler.

– Il n'y en a jamais vraiment eu, mon colonel. Il n'y a que des divergences d'opinions et de politique.

– Quelle est votre politique ? demanda le colonel, qui se sentait seul lui aussi.

– À peu près ce que vous pouvez imaginer.

– Je vois. Et comment ça va, votre truc ?

– Pas mal du tout à mon avis. Peut-être pas aussi bien que l'an dernier. Mais très bien tout de même. Nous avons été battus, et il faut patienter un peu maintenant.

– Vous vous en occupez activement ?

– Pas beaucoup. C'est question de sentiment plus que de cerveau, pour moi. Le cerveau pense aussi, bien sûr, mais je ne suis pas très évolué, en politique.

– Quand vous le serez, vous n'aurez plus de cœur.

– Peut-être bien. Et dans l'armée chez vous, ça existe aussi, la politique ?

– Plutôt, dit le colonel. Mais pas dans le même sens.

– Oh, alors, mieux vaut laisser ça de côté. Je ne voulais pas être indiscret.

– C'est moi qui ai posé la question ; ou plutôt, la première question. C'était histoire de bavarder un peu. Ce n'était pas un interrogatoire.

– Je ne l'ai pas pensé une seconde. Vous n'avez pas une tête d'inquisiteur, mon colonel, et je suis au courant de l'Ordre, bien que je ne sois pas membre.

– Vous avez peut-être l'étoffe pour en faire un. J'en toucherai deux mots au *Gran Maestro*.

– Nous sommes de la même ville, mais pas du même quartier.

– C'est une bonne ville.

– Mon colonel, je suis si peu évolué en politique que je crois que tous les gens respectables sont réellement respectables.

– Oh, ça vous passera, lui assura le colonel. Ne vous en faites pas, mon vieux. Votre parti est jeune. Il est normal qu'il fasse des erreurs.

– Je vous en prie, ne parlez pas comme cela.

– Ce n'était qu'une grosse plaisanterie matinale.

– Dites-moi, mon colonel, que pensez-vous réellement de Tito ?

– J'en pense plusieurs choses. Seulement c'est mon voisin immédiat. Et je me suis aperçu qu'il valait mieux ne pas parler de mon voisin.

– J'aimerais savoir.

– Eh bien, prenez de la peine et débrouillez-vous. Vous ne savez donc pas que les gens ne répondent jamais à ce genre de questions ?

– J'espérais que si.

– Non, dit le colonel. Pas dans ma position. Tout ce que je puis vous dire, c'est que M. Tito a des tas de problèmes.

– Bon, c'est toujours ça de vrai que j'aurai appris, dit le veilleur de nuit, qui n'était, au fond, qu'un gosse.

– Espérons, dit le colonel. Mais en fait de science je ne dirais pas que ce soit une perle rare. Allons, au revoir, car il faut que j'aille faire un tour pour le bien de mon foie, ou Dieu sait quoi.

– Bonne journée, mon colonel. *Fa brutto tempo.*

– *Bruttissimo*, dit le colonel, et, serrant la ceinture de son imperméable et carrant bien les épaules sous l'étoffe et tirant les plis vers le bas, il sortit dans le vent.

CHAPITRE XXI

Le colonel prit la gondole à dix *centesimi* qui traversait le canal, payant avec le billet sale de rigueur, et restant debout avec la foule des condamnés à se lever tôt.

Il jeta un coup d'œil au Gritti, derrière lui, et vit les fenêtres de sa chambre ; toujours ouvertes. Il n'y avait ni promesse ni menace de pluie ; rien que le même vent fort, sauvage et froid ; soufflant des montagnes. Tout le monde avait l'air gelé à bord de la gondole, et le colonel songea : Dommage que je ne puisse pas distribuer de ces imperméables coupe-vent à tous ces gens. Bon Dieu, et dire que tout officier qui en a un sait qu'ils laissent passer l'eau ! Je me demande quel est le type qui a fait son beurre là-dessus.

On ne se mouille pas avec un Burberry. N'empêche qu'il y a des chances qu'un salopard de débrouillard envoie maintenant son fils au collège de Groton, ou peut-être de Canterbury, où vont les fils des gros fournisseurs, parce que nos manteaux prenaient l'eau.

Et que fais-tu de ce brave vieux frère d'officier comme toi qui a partagé avec ce type ? Je me demande qui ont bien pu être les Benny Meyer de l'armée de terre ? Il ne devait pas y en avoir qu'un. Sans doute, pensa-t-il, étaient-ils des tas et des tas. Faut-il être mal réveillé pour dire des naïvetés pareilles ! C'est égal, ça vous protège tout de même du vent. Les manteaux de pluie. Manteaux de pluie mon cul.

La gondole accosta entre les pilotis sur la rive opposée du Canal, et le colonel regarda les gens vêtus de noir escalader le bord du véhicule peint en noir. Est-ce bien un véhicule ? pensa-t-il. Ou un véhicule doit-il avoir des roues ou des chenilles ?

Personne ne te donnerait deux sous de tes pensées, songea-t-il. Pas ce matin. Mais j'ai vu des moments où elles valaient pas mal d'argent quand les jeux étaient faits.

Il s'engagea dans la partie la plus éloignée de la ville, celle qui aboutissait à l'Adriatique, et qu'il préférait. Il y pénétra par une rue très étroite, et il était décidé à ne pas noter le nombre de rues plus ou moins nord et sud qu'il traversait, ni compter les ponts, mais à tenter ensuite de s'orienter de façon à déboucher sur le marché sans se casser le nez sur des impasses.

C'était un jeu comme un autre, comme il y en a qui s'amusent à faire des patiences ou n'importe quel jeu solitaire. Mais celui-ci avait l'avantage de vous forcer à bouger quand on s'y mettait, et qu'on regardait les maisons, les petites échappées, les boutiques et les *trattorie* et les vieux palais de la ville de Venise, tout en marchant. Pour qui aimait la cité vénitienne, c'était un jeu parfait.

C'était une sorte de *solitaire ambulante* 1, et l'enjeu était la joie du cœur et des yeux. Si on arrivait au marché, de ce côté de la ville, sans se gourer une seule fois, on avait gagné. Mais il ne fallait ni trop feuilleter le jeu ni compter.

Sur l'autre rive, le jeu était de partir du Gritti et d'arriver au Rialto par le *Fondamenta Nuove*, sans se tromper une seule fois.

Ensuite, on pouvait escalader le pont, le franchir et redescendre sur le marché. Le marché était son endroit préféré. C'était toujours là qu'il se rendait en premier dans n'importe quelle ville.

Juste à ce moment, il entendit les deux jeunes gens parler de lui, dans son dos. À leurs voix, il devina qu'ils étaient jeunes et il ne se retourna pas, mais tendit l'oreille pour évaluer la distance, et il attendit de tourner au carrefour suivant pour les voir.

Ils se rendent à leur travail, jugea-t-il. Ce sont peut-être d'anciens fascistes, ou Dieu sait quoi, ou peut-être n'est-ce que le fil de leur conversation. Mais ils s'en prennent directement à moi en ce moment. Ils n'en ont pas seulement contre les Américains en général ; non, il s'agit aussi de moi, en personne, de mes cheveux gris, de ma démarche un peu tordue, de mes brodequins (les types de cet acabit n'aiment pas le côté pratique des brodequins de l'armée. Ils n'aiment que les bottes qui résonnent sur le pavé et demandent du cirage noir de luxe).

C'est mon uniforme qu'ils trouvent disgracieux. Maintenant, c'est la question de savoir pourquoi je me promène à une heure pareille, et maintenant, c'est leur certitude absolue que je ne peux plus faire l'amour.

Le colonel tourna brusquement à gauche, au premier coin de rue, afin de voir à qui il avait affaire et la distance exacte, et quand les deux jeunes gens débouchèrent à l'angle formé par l'abside de l'église des Frari, il n'y avait plus de colonel. Il se tenait dans l'angle mort derrière l'abside de l'antique église, et quand il les entendit approcher à sa hauteur, au bruit de leurs voix, il avança hors de sa cachette, les mains dans les poches basses de son imperméable, pour leur faire face, lui et l'imperméable avec les deux mains dans les poches.

Ils s'arrêtèrent, et il les dévisagea tous deux, les yeux dans les yeux, en souriant de son vieux sourire usé et terrible. Puis il regarda leurs pieds, ce qu'on fait toujours avec ce genre de types, car ils portent des chaussures trop

étroites et si on les déchausse on voit les orteils en marteaux. Le colonel cracha sur le pavé et ne dit rien.

Les deux, et sa première hypothèse les concernant était la bonne, le regardèrent avec haine, et avec un Dieu sait quoi d'autre aussi. Puis ils filèrent comme des oiseaux de marais, à longues enjambées de héron, songea le colonel, un peu aussi comme s'envole le courlis, regardant derrière eux avec haine, attendant, pour avoir le dernier mot, d'avoir pris une distance sûre.

Dommage qu'ils n'aient pas été dix contre un, pensa le colonel. Peut-être se seraient-ils battus. Je ne devrais pas leur en vouloir puisque ce sont des vaincus.

Mais c'étaient de mauvaises manières, eu égard à mon rang et à mon âge. Et ce n'était pas très malin d'aller s'imaginer que tous les vieux colonels de cinquante ans ne comprennent pas leur langue. Pas très malin non plus de penser que parce qu'on est un vieux fantassin, on ne se battrait pas à un contre deux à cette heure matinale.

Je détesterais me battre dans cette ville dont j'aime les habitants. Je ferais tout pour l'éviter. Mais ces garnements mal élevés ne pouvaient-ils se rendre compte de l'espèce d'animal auquel ils avaient affaire ? Ils ne savent donc pas comment vous vient une dégaine comme la mienne ? Ou toutes ces autres caractéristiques qui décèlent le combattant du front aussi sûrement que la main du pêcheur trahit le métier par les entailles profondes laissées par les cordages.

Il est vrai qu'ils n'ont vu de moi que le dos, le cul, les jambes et les brodequins. Mais on penserait qu'ils auraient pu deviner, à la façon dont tout ça remue. Ou peut-être que ça ne remue plus comme avant. Mais dès que j'ai pu les regarder en face et penser : Prends-moi ces deux zèbres et envoie-les se faire foutre, je crois qu'ils ont compris. Ils ont parfaitement compris.

Et d'ailleurs que vaut une vie humaine ? Dix mille dollars si on est assuré dans les règles, chez nous, dans l'armée. Mais qu'est-ce que ça vient foutre ici ? Ah oui, c'est à cela que je pensais avant que ces deux petits cons attirent mon attention ; à toutes les économies que j'ai fait faire à l'État, de mon temps, quand les types à la Benny Meyer étaient encore dans la panade.

Oui, dit-il, mais comment tu les as perdus au Château, à dix mille dollars par tête de pipe. J'ai bien l'impression que personne n'a jamais rien compris à ce qui s'était passé, sauf moi. Ce n'est pas maintenant que tu vas le raconter. Ton général met parfois pas mal de choses au compte des hasards de la guerre. Là-bas, dans les bureaux de l'Armée, on sait bien que ce genre de trucs doit forcément arriver. Tu obéis aux ordres, tu te ramènes avec une grosse note de boucherie et tu es un héros.

Dieu sait si je suis contre la note de boucher, quand elle est trop grosse, pensa-t-il. Mais on reçoit les ordres et il faut bien les exécuter. Ce qui est mauvais, c'est de dormir avec ses erreurs. Mais qu'est-ce qui te force à coucher avec, bon Dieu ? Cela n'a jamais fait de bien à personne. N'empêche qu'elles ont le don de se faufiler dans le sac à viande, parfois. Le don de se faufiler et de ne plus vous lâcher.

Allons, mon vieux, remets-toi. N'oublie pas que tu avais beaucoup d'argent sur toi quand tu as cherché la bagarre. Tu te serais peut-être retrouvé sans un rond, si tu avais perdu. Tes mains ne sont plus bonnes à rien dans ce genre d'exercice et tu n'avais pas d'arme.

Alors chasse le cafard, mon garçon, à moins que ce ne soit mon vieux, ou mon colonel, ou feu mon général. Nous voilà au marché et tu y es arrivé sans presque t'en apercevoir.

Sans presque t'en apercevoir est mauvais, ajouta-t-il.

---

1 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XXII

Il adorait le marché. Il s'entassait et s'écrasait dans une série de petites rues, et le tout était tellement serré qu'il était difficile de ne pas bousculer les gens malgré soi, et chaque fois qu'on s'arrêtait pour regarder, acheter ou admirer, on formait un *îlot de résistance* 1 contre la vague d'assaut matinale des acheteurs.

Le colonel aimait détailler les étalages et les amoncellements de fromages et d'énormes saucisses. Chez nous, les gens se figurent que la mortadelle c'est de la saucisse, pensa-t-il.

Puis il demanda à la marchande sous l'auvent de sa baraque :

– Faites-moi goûter un peu de ce saucisson, s'il vous plaît. Rien qu'une lichette.

Elle lui coupa une tranche mince comme une feuille de papier, d'une main féroce et tendre, et quand le colonel l'eut dans la bouche, il reconnut l'authentique saveur un peu fumée, assaisonnée de poivre noir, de la viande des porcs nourris de glands de la montagne.

– J'en prendrai une demi-livre.

Les déjeuners du *Barone* pour la chasse à l'affût étaient du genre spartiate, ce que le colonel respectait, sachant qu'on ne doit pas manger beaucoup à la chasse. Il estima toutefois qu'il pouvait sans mal corser le menu d'un peu de saucisson qu'il partagerait avec le batelier et ramasseur. Une ou deux tranches feraient l'affaire de Bobby, le chien rapporteur, qui se serait trempé jusqu'aux os bien des fois, et ne perdrait rien de son enthousiasme, mais grelotterait de froid.

– C'est ce que vous avez de mieux ? demanda-t-il à la femme. Vous n'avez rien qui ne soit pas à l'étalage et que vous réserviez pour les bons clients et les habitués ?

– C'est la meilleure qualité de saucisson. Il y a des tas et des tas de saucissons, comme vous savez. Mais celui-ci est ce que j'ai de meilleur.

– Alors mettez-m'en encore un quart mais d'un autre, quelque chose de très reconstituant, mais de moins relevé.

– J'ai ce qu'il vous faut, dit-elle. Encore un peu jeune, mais tout à fait ce que vous voulez.

Ce serait la part de Bobby.

Mais on ne dit pas que c'est pour un chien qu'on achète du saucisson en Italie où le pire crime est de passer pour un idiot et où tant de gens ont faim. Vous pouvez bien donner du saucisson cher à un chien devant un homme qui gagne son pain à la sueur de son front et qui sait ce qu'endure un chien à patauger dans l'eau par temps froid. Mais quant à en acheter en disant pourquoi on y tient, non, à moins d'être un idiot, ou un type enrichi à millions par la guerre ou l'après-guerre.

Le colonel paya, prit son paquet bien enveloppé et continua à déambuler à travers le marché, humant l'odeur du café grillé et supputant la quantité de graisse sur chaque quartier de viande dans le secteur des bouchers, avec la volupté que lui auraient procurée les tableaux de ces maîtres hollandais dont on ne se rappelle jamais le nom et qui ont peint, à la perfection dans le détail, tout ce qui se tire, se tue ou se mange.

Un marché, c'est ce qui se rapproche le plus d'un bon musée comme le Prado, ou comme l'Accademia aujourd'hui, pensa le colonel.

Il prit un raccourci et se trouva dans le marché aux poissons.

Et là, étalés à même les dalles glissantes, ou dans les paniers, ou les caisses à poignées de corde, c'était le règne des gros homards d'un vert-gris, avec des nuances magenta, présage de leur mort dans l'eau bouillante. Pris en traître, tous, songea le colonel, et on leur a ficelé les pinces.

Il y avait aussi les petites soles, et un peu d'*albacore* et de *bonito*. Ces derniers, songea le colonel, pareils à des balles de fusil se terminant en forme de bateau, avec la dignité que confère la mort, et les énormes yeux des poissons de grands fonds.

Rien ne les destinait à être pris, que leur voracité. La raison d'être de la pauvre sole, qui vit en eaux basses, est de nourrir les hommes. Mais ces espèces de balles perdues vivent par bancs immenses en eau bleue et voyagent à travers tous les océans et toutes les mers.

Deux sous pour tes pensées en ce moment, songea-t-il. Voyons ce qu'il y a d'autre.

Il y avait beaucoup d'anguilles vivantes et ayant perdu confiance en leur vertu d'anguilles, désormais. Il y avait de

beaux bouquets, de quoi faire un *scampi brochetto*, embrochés et grillés sur un instrument à l'allure de rapière dont on aurait pu se servir à Brooklyn pour casser la glace. Il y avait des crevettes de taille moyenne, grises et opalescentes, attendant elles aussi leur tour d'eau bouillante et d'immortalité et le moment où leurs carcasses vides flotteraient doucement sur le Grand Canal, s'en allant vers la mer avec le jusant.

La prompte crevette, songea le colonel, avec ses antennes, plus longues que les moustaches de ce vieil amiral japonais vient même mourir ici à notre usage. O crevette chrétienne, songea-t-il, maîtresse en l'art de la retraite et dotée de ce magnifique Intelligence Service que sont tes deux fines antennes, pourquoi ne t'a-t-on pas appris à te méfier des filets et des lumières ?

Doit y avoir eu quelque oubli, songea-t-il.

Il regardait maintenant les nombreux petits crustacés ; les palourdes en fil de rasoir qu'on ne doit manger crues que si l'on est à jour avec ses vaccins contre la typhoïde ; et toutes ces autres menues délices.

Il passa devant les étals, s'arrêtant pour demander à un vendeur d'où venaient ses palourdes. C'était d'un bon endroit, où il n'y avait pas d'égouts, et le colonel s'en fit ouvrir six. Il but le jus et détacha la chair au ras de la coquille, avec la lame courbe que l'homme lui avait donnée. L'homme lui avait tendu le couteau, parce qu'il savait d'expérience que le colonel couperait encore plus au ras de la coquille qu'on ne le lui avait appris, à lui.

Le colonel paya son dû, une somme certainement bien supérieure à la misère que devaient toucher ceux qui les pêchaient, et il songea : Allons encore jeter un coup d'œil aux poissons de rivière et de canal, et puis retour à l'hôtel.

---

1 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XXIII

Le colonel pénétra dans le hall de l'hôtel du palais Gritti. Il avait payé et renvoyé ses gondoliers, et maintenant, à l'intérieur de l'hôtel, il n'y avait plus de vent.

Il avait fallu deux hommes, depuis le marché, pour remonter le Grand Canal avec la gondole. Ils avaient peiné dur tous les deux, et le colonel avait payé selon ce que cela méritait, et même plus.

– Y a-t-il eu des coups de téléphone pour moi ? demanda-t-il au concierge, qui était maintenant à son poste.

Le concierge était fin, vif, aigu de visage, intelligent et poli, toujours, mais nullement obséquieux. Il portait sans ostentation, aux revers de son uniforme bleu, les clefs croisées, insignes de son office. Il était le concierge. C'est un rang très proche de celui de capitaine, songea le colonel. Officier mais non gentilhomme. Disons sergent d'élite dans l'ancien temps ; à cela près qu'on a toujours affaire aux huiles.

– Madame a appelé deux fois, dit le concierge en anglais. Ou quel que soit le nom que l'on puisse donner à cette langue que nous parlons tous, pensa le colonel. Va pour anglais. C'est tout ce qu'il leur reste à ceux-là. C'est bien le moins qu'on leur laisse la propriété de la langue. D'ailleurs, d'ici à ce que le Cripps la mette en tickets de rationnement, il n'y a probablement pas loin.

– Demandez le numéro tout de suite, s'il vous plaît, dit-il au concierge.

Le concierge formait déjà le numéro.

– Vous pouvez décrocher dans la cabine, mon colonel, dit-il. J'ai branché.

– Vous ne perdez pas de temps.

– Par là, dit le concierge.

À l'intérieur de la cabine, le colonel décrocha le récepteur, et dit, par automatisme :

– Colonel Cantwell à l'appareil.

– J'ai appelé deux fois, Richard, dit la jeune fille. Mais on m'a expliqué que tu étais sorti. Où étais-tu ?

– Au marché. Comment vas-tu, ma très belle ?

– Personne n'écoute sur la ligne en ce moment. Je suis ta très belle, qui que soit cette créature.

– Toi. Tu as bien dormi ?

– J'avais l'impression de glisser sur des skis dans le noir. Pas vraiment des skis, mais vraiment dans le noir.

– C'est ainsi que ça doit être. Pourquoi t'es-tu réveillée si tôt ? Tu as fait peur au concierge.

– Si ce n'est pas indécent, quand pouvons-nous nous voir, vite, et où ?

– Où tu veux et quand tu veux.

– As-tu encore les pierres, et Mlle Portrait a-t-elle été bonne à quelque chose ?

– La réponse est oui aux deux questions. Les pierres sont dans ma poche de poitrine, côté gauche, et la patte est bien boutonnée. Mlle Portrait et moi avons bavardé tard hier soir et tôt ce matin, et cela m'a beaucoup facilité les choses.

– L'aimes-tu plus que moi ?

– J'ai encore des goûts normaux. À moins que je ne me vante. Mais elle est ravissante.

– Où faut-il nous retrouver ?

– Que dirais-tu d'un petit déjeuner au Florian, à droite sur la place ? La place doit être inondée, et ce sera drôle de voir ça.

– J'y serai dans vingt minutes, si tu veux de moi.

– Je te veux, dit le colonel.

Et il raccrocha.

En sortant de la cabine téléphonique, il ne se sentit pas bien tout à coup, comme si le diable le tenait enserré dans une cage de fer en forme de poumon d'acier ou de guillotine à carcan, et il se dirigea, le visage gris, vers le bureau du concierge à qui il dit en italien :

– Domenico, Ico, pourriez-vous aller me chercher un verre d'eau, s'il vous plaît ?

Le concierge disparut et il s'appuya sur le comptoir. Il s'y appuya légèrement et sans illusion. Puis le concierge revint avec le verre d'eau et il avala quatre comprimés de ceux dont on ne prend normalement que deux, et il continua à s'appuyer légèrement comme un faucon qui s'est posé.

– Domenico, dit-il.

– Oui.

– J'ai là dans une enveloppe quelque chose que vous pourriez mettre dans le coffre. Le retrait sera fait soit par moi-même, en personne ou sur un mot de moi, soit par la dame que vous venez de me passer au téléphone. Voulez-vous que je vous couche ça par écrit ?

– Non. Ce n'est pas nécessaire.

– Mais et vous, mon garçon ? Vous n'êtes pas immortel, que je sache ?

– Presque, lui dit le concierge. Mais je mettrai ça par écrit, et après moi viennent le directeur et le sous-directeur.

– Ils sont tous deux honnêtes, convint le colonel.

– Vous ne voudriez pas vous asseoir, mon colonel ?

– Non. Qui est-ce qui s'assoit, dans les hôtels, à part les gens travaillés par le retour d'âge ? Est-ce que vous vous asseyez, vous ?

– Non.

– Je peux me reposer debout, moi, ou contre un arbre. Mes compatriotes, eux, s'assoient, se couchent ou tombent. Qu'on leur flanque des biscuits radioactifs, ça leur coupera leurs gémissements.

Il parlait trop afin de récupérer son aplomb rapidement.

– C'est vrai, cette histoire de biscuits radioactifs ?

– Bien sûr. Il y a je ne sais quoi dedans qui vous empêche de bander. C'est comme la bombe atomique, mais à rebours.

– Ce n'est pas croyable.

– Nous avons les secrets militaires les plus terrifiants que femme de général ait jamais racontés à une autre. Les biscuits revitalisants, ce n'est rien. La prochaine fois, nous collerons les microbes du botulisme à tout Venise de vingt mille mètres d'altitude. C'est comme ça, expliqua le colonel. On vous colle des anthrax et vous répliquez en flanquant le botulisme.

– Mais ce sera horrible.

– Pire que cela, affirma le colonel. Ce ne sont pas des secrets classifiés. Tout a été publié dans la presse. Et pendant ce temps, à la radio, en tournant le bon bouton, on peut entendre Margaret chanter le *Star Spangled Banner* 1. On doit pouvoir y arriver. Je ne dirais pas que ce soit une voix formidable. Pas comme nous en connaissons, nous qui avons entendu les fameuses d'autrefois. Mais qu'est-ce qu'on ne truque pas aujourd'hui ? La radio peut presque vous fabriquer une voix de toutes pièces. Et chanter le *Star Spangled Banner* est à la portée du dernier des idiots.

– Vous croyez qu'on lancera des trucs sur cette ville ?

– Non. Ça ne s'est jamais fait.

Le colonel, qui était maintenant un général à quatre étoiles, dans sa colère et sa souffrance atroce et son besoin de se rassurer, mais momentanément raffermi par l'absorption des comprimés, ajouta : « *Ciao*, Domenico. » Et il quitta le Gritti.

Il calcula qu'il fallait douze minutes et demie pour parvenir à l'endroit où son grand amour arriverait probablement un peu en retard. Il se mit en route, marchant avec prudence et à une allure convenable. Les ponts ne le préoccupèrent pas.

---

1 Hymne national des États-Unis. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XXIV

Son grand amour arriva exactement à l'heure qu'elle avait dite. Elle était plus belle que jamais dans la dure lumière matinale qui traversait la place inondée, et elle dit :

– Dis-moi la vérité, Richard. Te sens-tu bien ? Dis-moi, je t'en prie.

– Mais certainement, dit le colonel. Ma merveille de beauté.

– Tu es allé à tous nos endroits, au marché ?

– À quelques-uns seulement. Je ne suis pas allé là où se trouvent les canards sauvages.

– Merci.

– De rien, dit le colonel. Je n'y vais jamais quand nous ne sommes pas ensemble.

– Tu ne penses pas que je devrais aller à cette partie de chasse ?

– Non. Sûrement pas. Alvarito t'aurait invitée s'il avait voulu de toi.

– Peut-être ne m'a-t-il pas invitée parce qu'il voulait de moi ?

– C'est vrai, dit le colonel, réfléchissant deux secondes à la question. Que veux-tu pour ton petit déjeuner ?

– Le petit déjeuner est mauvais ici, et je n'aime pas la place quand elle est inondée. C'est triste et les pigeons n'ont pas de coin où se poser. Ce n'est vraiment drôle que vers la fin quand les enfants jouent. Si nous allions déjeuner au Gritti ?

– Tu en as envie ?

– Oui.

– Bien. Va pour le Gritti. J'ai déjà pris mon petit déjeuner, de toute façon.

– Vrai ?

– Je prendrai un peu de café et des petits pains chauds, rien que pour le plaisir de les toucher. Et toi, tu as très faim ?

– Terriblement, dit-elle avec sincérité.

– Nous allons nous occuper de la chose avec le plus grand sérieux, dit le colonel. Tu regretteras d'avoir jamais entendu parler de petit déjeuner.

Tandis qu'ils marchaient, le vent dans le dos, et que les cheveux de la jeune fille flottaient mieux que n'importe quel étendard, elle demanda, se serrant contre lui :

– M'aimes-tu encore dans cette froide et dure lumière du matin vénitien ? C'est vrai qu'elle est froide et dure, n'est-ce pas ?

– Je t'aime, et c'est vrai qu'elle est froide et dure.

– Je t'ai aimé toute la nuit quand je skiais dans le noir.

– Comment t'y prends-tu ?

– C'est la même chose que sur une pente sauf qu'il fait noir, et que la neige est sombre au lieu d'être claire. Et toi tu skies pareil, très sûr de toi et bien.

– Et tu as skié toute la nuit ? Ça en fait des descentes !

– Non. Après j'ai bien dormi et profondément, et je me suis réveillée tout heureuse. Tu étais avec moi et tu dormais comme un bébé.

– Je n'étais pas avec toi et je ne dormais pas.

– Tu es avec moi maintenant, dit-elle, se serrant tout près et très fort contre lui.



– Et nous voici presque arrivés.

– Oui.

– T'ai-je déjà dit, en termes appropriés, que je t'aime ?

– Tu me l'as déjà dit. Mais dis-le-moi encore.

– Je t'aime, dit-il. Prends-le de front et officiellement, s'il te plaît.

– Je le prends de toutes les façons que tu veux, du moment que c'est vrai.

– C'est la bonne manière, dit-il. Tu es une gentille, une brave, une adorable fille. Tourne tes cheveux de côté, une fois que nous serons sur ce pont, et laisse-les flotter à l'oblique.

Il avait fait une concession, en disant à l'oblique, quand c'était obliquement qui eût été correct.

– C'est facile, dit-elle. Cela te plaît ?

Il regarda et vit le profil et l'étonnante couleur du teint matinal, et les seins dressés sous le chandail noir, et les yeux dans le vent, et il dit :

– Oui, cela me plaît.

– Je suis bien contente, dit-elle.

CHAPITRE XXV

Au Gritti, le *Gran Maestro* les installa près de la fenêtre qui donnait sur le Grand Canal. Il n'y avait personne d'autre dans la salle à manger.

Le *Gran Maestro* était d'humeur joyeuse et en bons termes avec le matin. Il prenait ses ulcères au jour le jour, et son cœur de même. Quand ils le laissaient en paix, lui aussi était en paix avec le monde.

– Votre vérolé de compatriote se fait servir au lit à son hôtel, me dit mon collègue, confia-t-il au colonel. Nous aurons peut-être quelques Belges... « Les plus braves d'entre eux étaient les Belges », cita-t-il. Il y a un couple de *pescecani* qui viennent d'où vous savez. Mais ils sont épuisés et je crois bien qu'ils bâfreront comme des porcs, dans leur chambre.

– Mes félicitations pour le rapport, dit le colonel. Le problème en ce qui nous concerne, *Gran Maestro*, c'est que j'ai déjà mangé dans ma chambre comme le vérolé en ce moment, et comme les *pescecani* le feront tout à l'heure. Mais cette dame...

– Cette jeune fille, interrompit le *Gran Maestro*, avec un large sourire.

Il se sentait très bien, puisqu'il entamait un nouveau jour entièrement neuf.

– Cette très jeune dame voudrait un petit déjeuner qui soit le super des supers des supers de tous les déjeuners.

– Je comprends, dit le *Gran Maestro*, et, en regardant Renata, son cœur se retourna d'un saut, comme un marsouin dans la mer. C'est un mouvement plein de beauté, et très rares en ce monde sont les êtres capables de l'éprouver et de l'accomplir.

– Que veux-tu manger, ma fille ? demanda le colonel, regardant sa sombre beauté matinale, sans retouche.

– Tout...

– Mais encore ? Tu as bien quelques petites idées ?

– Du thé au lieu de café, et tout ce que le *Gran Maestro* pourra récupérer.

– Ce ne sera pas de la récupération, ma fille, dit le *Gran Maestro*.

– C'est moi qui l'appelle ma fille.

– C'était en tout bien tout honneur, dit le *Gran Maestro*. On peut vous faire ou *fabricar* des *rognons* [1] grillés aux *champignons* [1] cueillis par des gens que je connais. Ou cultivés dans des caves humides. Rien ne s'oppose à une omelette aux truffes, déterrées par des porcs de notre lignage. Ni à du pur bacon canadien, peut-être même originaire du Canada.

– Où que cela soit, dit la jeune fille, gaiement et sans illusions.

– Où que cela soit, dit le colonel avec sérieux. Et je sais fichtrement bien où ça se trouve.

– Je crois que nous devrions cesser de plaisanter à présent, et passer à l'action.

– Toute immodestie mise à part, c'est aussi mon avis. Pour moi ce sera une fiasque décantée de Valpolicella.

– Rien d'autre ?

– Vous me donnerez une part de votre bacon prétendu canadien, dit le colonel.

Il regarda la jeune fille, maintenant qu'ils étaient seuls, et il dit :

– Comment vas-tu, ma toute chère ?

– J'ai l'impression d'avoir très faim. Mais merci d'avoir été gentil si longtemps.

– C'était facile, lui dit le colonel en italien.

---

1 *Rognons* et *champignons*, en français dans le texte. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XXVI

Tranquillement assis à leur table, ils observèrent l'orageuse lumière matinale sur le Canal. Le gris avait viré au gris-jaune, avec le soleil, et les vagues luttaient contre le jusant.

– Maman dit qu'elle ne peut jamais faire de trop longs séjours ici quelle que soit la maison, parce qu'il n'y a pas d'arbres, dit la jeune fille. C'est pourquoi elle va à la campagne.

– C'est la raison en général, pour laquelle les gens vont à la campagne, dit le colonel. Nous pourrions planter quelques arbres, à condition de trouver un endroit avec un jardin assez grand.

– Moi, mes préférés ce sont les peupliers de Lombardie et les platanes, mais mon éducation reste presque entièrement à faire.

– Je les aime bien aussi, avec les cyprès et les châtaigniers. Le vrai châtaignier et le marronnier d'Inde. Mais tu n'auras vu d'arbres, ma fille, que lorsque nous serons allés en Amérique. Tu me diras des nouvelles du sapin argenté ou du ponderosa.

– Est-ce que nous en verrons quand nous ferons ce grand voyage et que nous nous arrêterons à toutes les stations d'essence ou de repos, quelle que soit leur appellation ?

– Relais et camps de touristes, dit le colonel. Les autres, on s'y arrête, mais pas pour la nuit.

– Je voudrais tant rouler et m'arrêter à une station de repos, et abouler ma monnaie et dire qu'on fasse le plein et qu'on vérifie l'huile tant qu'on y est, Mac, comme ça se passe dans les livres ou dans les films américains.

– Ça, c'est aux stations-service.

– Et une station de repos, alors, c'est quoi ?

– Là où on va, tu sais...

– Oh ! dit la jeune fille en rougissant. Pardon. C'est que j'ai tant envie d'apprendre l'américain. Mais sans doute dirai-je des choses barbares comme cela t'arrive en italien.

– C'est une langue facile. Plus on va vers l'ouest, plus elle devient simple et facile.

Le *Gran Maestro* apporta le petit déjeuner dont le fumet, sans envahir la pièce en raison des couvercles d'argent posés sur les plats, leur parvenait néanmoins, se précisant, annonciateur de bacon et de rognons grillés, à quoi s'ajoutait l'odeur noire et sans lustre des champignons, grillés également.

– Cela a l'air délicieux, dit la jeune fille. Merci beaucoup, *Gran Maestro*. Dois-je parler en américain ? demanda-t-elle au colonel.

Elle tendit la main au *Gran Maestro*, d'un geste si vif et léger que ç'aurait pu être l'éclair d'une rapière, et elle dit :

– Tope-là, mon pote. De première, la becquetance.

Le *Gran Maestro* dit :

– Merci, madame.

– Est-ce que j'aurais dû dire la boustif au lieu de becquetance ? demanda la jeune fille au colonel.

– Vraiment, les deux se valent.

– Est-ce qu'on parlait comme ça, là-bas, dans l'Ouest, quand tu étais petit ? Comment disait-on au petit déjeuner ?

– Le cuisinier servait, ou officiait. En général il disait : « Venez bouffer et grouillez-vous, tas de fils de putes, ou je balance ça à la poubelle. »

– Il faut que j'apprenne ça pour quand on est à la campagne. Un jour où nous aurons à dîner l'ambassadeur d'Angleterre et son ennuyeuse épouse. J'apprendrai au valet de pied qui annonce que le dîner est servi à dire : « Venez bouffer et grouillez-vous, tas de fils de putes, ou on balance ça à la poubelle. »

– Il se dévaluerait, dit le colonel, mais enfin ce serait une expérience intéressante.

– Dis-moi quelque chose en bon américain que je puisse répéter au vérolé, s'il vient à entrer. Je le lui dirais tout



bas, tout bas, à l'oreille, comme si je lui donnais un rendez-vous à la manière d'autrefois.

– Cela dépendrait de sa tête. S'il a l'air très déprimé, tu pourrais lui murmurer : « Dis donc, Mac, t'es-t-y payé pour faire le dur ou quoi ? »

– Adorable, dit-elle, et elle répéta la phrase d'une voix qu'elle avait apprise d'Ida Lupino. Puis-je le dire au *Gran Maestro ?*

Le *Gran Maestro* approcha et se pencha, attentif.

– Dis donc, Mac, t'es-t-y payé pour faire le dur, ou quoi ? lui dit sévèrement la jeune fille.

– En effet, dit le *Gran Maestro*. Je vous remercie d'avoir défini la situation en des termes aussi exacts.

– Si l'autre zigoto arrive et que tu veuilles lui parler quand il aura mangé, tu n'as qu'à lui chuchoter à l'oreille : « Essuie-toi le dégoulis d'œuf que t'as sur le menton, Jack, carre les épaules, vire à droite et décolle ! »

– Je m'en souviendrai, et je m'exercerai à la maison.

– Qu'allons-nous faire après le petit déjeuner ?

– Si nous montions regarder le tableau pour voir s'il vaut quelque chose ; je veux dire, s'il est bon à la lumière du jour ?

– Soit, dit le colonel.

CHAPITRE XXVII

En haut, la chambre était déjà faite, et le colonel, qui s'était attendu à trouver peut-être de la pagaille, fut content.

– Mets-toi un peu à côté, dit-il. – Puis il se souvint d'ajouter : – S'il te plaît.

Elle se plaça à côté du tableau, et il la regarda d'où il l'avait contemplé la veille.

– Il n'y a pas de comparaison, bien sûr, dit-il. Je ne parle pas de la ressemblance. La ressemblance est parfaite.

– Était-il censé y avoir une comparaison ? demanda la jeune fille, rejetant la tête en arrière, toute droite dans le chandail noir du portrait.

– Naturellement non. Mais la nuit dernière, et au petit jour, j'ai parlé au portrait comme si c'était toi.

– C'était gentil de ta part, et cela montre qu'il a eu son utilité.

Ils étaient étendus sur le lit, maintenant, et la jeune fille lui demanda :

– Tu ne fermes jamais les fenêtres ?

– Non. Et toi ?

– Seulement quand il pleut.

– Tu crois que nous nous ressemblons beaucoup ?

– Je ne sais pas. Nous n'avons guère eu d'occasions de le découvrir.

– D'occasion véritable, non jamais. Mais nous en avons eu assez pour que je puisse le dire.

– Et à quoi diable cela t'avance-t-il de pouvoir le dire ? demanda le colonel.

– Je ne sais pas. C'est mieux que rien, j'imagine.

– Juste. C'est un truc à essayer. Je ne crois pas aux objectifs limités. Mais on y est bien forcé parfois.

– Quel est ton grand tourment dans la vie ?

– Les ordres des autres, dit-il. Et le tien ?

– Toi.

– Je ne veux pas être un tourment. J'ai été bien des fois un sinistre enfant de putain. Mais je n'ai jamais fait le tourment de personne.

– Eh bien, tu fais le mien aujourd'hui.

– Très bien, dit-il. Admettons.

– Tu es gentil de le prendre comme ça. Tu es très bon ce matin. J'ai tellement honte que les choses soient ce qu'elles sont. Je t'en prie, serre-moi très fort, et ne parlons pas, ne rêvons pas, de ce qui aurait pu être.

– C'est une des rares choses que je sache faire, ma fille.

– Tu sais des tas et des tas de choses. Ne dis pas cela.

– Juste, dit le colonel. Je connais l'art de l'offensive, et celui de la défensive, et même celui de la retraite, et quoi encore ?

– Tu t'y connais en peintures, en livres, et tu connais aussi la vie.

– C'est facile. Il suffit de regarder les tableaux sans préjugés, de lire les livres avec un esprit aussi ouvert que possible ; quant à la vie, il suffit de la vivre.

– Note pas ta tunique, s'il te plaît.

– Bien, bien.

– Tu fais n'importe quoi quand je dis s'il te plaît.

– J'ai fait des choses même sans cela.

– Pas très souvent.

– Non, acquiesça le colonel. S'il te plaît est une jolie expression.

– S'il te plaît, s'il te plaît, s'il te plaît.

– *Per piacere*. Cela veut dire pour le plaisir. Je voudrais que nous parlions toujours italien.

– Nous pourrions, dans le noir. Bien qu'il y ait des choses qui se disent mieux en anglais.

« Je t'aime mon dernier, seul et véritable amour, cita-t-elle. Cette dernière fois où les lilas fleurirent aux murs du jardin. Et hors du berceau sans fin il se berce. Et venez bouffer et grouillez-vous, tas de fils de putes, ou je balance ça à la poubelle. Tu ne veux pas dire tout ça dans d'autres langues, n'est-ce pas, Richard ?

– Non.

– Embrasse-moi encore, s'il te plaît.

– Pas besoin de s'il te plaît.

– Moi-même je finirais par n'être probablement qu'une espèce de pas-besoin-de-s'il-te-plaît. Ce qu'il y a de bien dans le fait que tu vas mourir, c'est que tu ne peux pas m'abandonner.

– C'est un peu brutal, dit le colonel. Surveille un peu ta jolie langue à ce propos.

– Je deviens brutale quand tu deviens brutal, dit-elle. Tu ne voudrais pas que je sois tout à fait différente de toi ?

– Pour rien au monde je ne voudrais que tu sois différente de ce que tu es et je t'aime vraiment, une fois pour toutes et pour de bon.

– Tu dis des gentillesses si clairement, parfois. Qu'est-ce qui vous est arrivé, à ta femme et à toi, si ce n'est pas indiscret ?

– C'était une ambitieuse, et j'étais trop souvent absent.

– Tu veux dire qu'elle t'a quitté, par ambition, tandis que toi, c'était seulement par devoir ?

– C'est ça, dit le colonel, se souvenant avec le moins d'amertume possible. Elle était plus ambitieuse que Napoléon, et à peu près aussi douée qu'une honnête bachelière.

– Quoi que cela soit, dit la jeune fille. Mais ne parlons plus d'elle. Je te demande pardon d'avoir posé cette question. Elle doit être triste de ne pas être avec toi.

– Non. Elle est bien trop vaniteuse pour être jamais triste, et elle m'a épousé pour mieux se pousser dans les milieux militaires, et se faire des relations qui lui serviraient dans ce qu'elle considérait comme sa profession, ou son art. Elle était journaliste.

– Mais ce sont des gens affreux, dit la jeune fille.

– Entièrement d'accord.

– Mais comment as-tu fait pour épouser une journaliste qui continuait à exercer son métier ?

– Je t'ai dit qu'il m'arrivait de me tromper, dit le colonel.

– Parlons de choses plus agréables.

– C'est ça.

– Tout de même, c'est terrible. Comment as-tu pu faire une chose pareille ?

– Est-ce que je sais ? Je pourrais te fournir les détails, mais passons.

– Passons, oui, s'il te plaît. Mais je ne m'imaginais pas que ce fût si affreux que ça. Tu ne recommencerais plus, dis ?



– Je te jure que non, ma chérie.

– Mais tu ne lui écris jamais ?

– Bien sûr que non.

– Tu n'irais pas lui parler de nous, pour qu'elle nous mette ensuite dans ses articles ?

– Non. À un moment donné, je la tenais au courant des choses et elle les mettait dans ses articles. Mais c'était dans un autre pays, et d'ailleurs elle est morte, la garce.

– Morte pour de bon ?

– Plus morte que Phœbus le Phénicien. Mais elle l'ignore.

– Que ferais-tu si nous étions ensemble sur la Piazza et que tu la rencontrais ?

– Je regarderais droit à travers elle pour lui montrer à quel point elle est morte.

– Merci beaucoup, dit la jeune fille. Tu sais qu'une autre femme, ou le souvenir d'une autre femme, rend les choses très difficiles pour une jeune fille qui manque encore d'expérience.

– Il n'y a pas d'autre femme, lui dit le colonel, et ses yeux étaient méchants et pleins de souvenirs. Pas plus dans ma mémoire qu'ailleurs.

– Merci beaucoup, dit la jeune fille. Quand je te regarde, je te crois vraiment. Mais je t'en prie, ne me regarde jamais, ne pense jamais à moi ainsi !

– Faut-il la traquer et la pendre haut et court à un arbre, supputa le colonel.

– Non. Oublions-la.

– C'est chose faite, dit le colonel.

Et le plus curieux, c'est que c'était vrai. Curieux, parce qu'elle avait été présente dans la pièce, un moment, et bien près d'y semer la panique ; et ça, c'est vraiment très curieux, songea le colonel. Il s'y connaissait en panique.

Mais elle était partie maintenant, pour de bon et pour toujours ; cautérisée ; exorcisée ; limogée, avec les onze copies conformes et tout le bastringue, y compris l'acte de divorce notarié, en bonne et due forme et trois exemplaires.

– C'est chose faite, dit le colonel – et c'était la vérité pure.

– Je suis bien contente, dit la jeune fille. Je me demande pourquoi on l'avait laissée entrer dans l'hôtel.

– Nous nous ressemblons assez comme ça, dit le colonel. Nous avons poussé déjà sacrément loin, suffit.

– Tu peux la pendre si tu veux, puisque c'est à cause d'elle que nous ne pouvons nous marier.

– Elle est oubliée, lui dit le colonel. Peut-être se pendra-t-elle toute seule un de ces jours, après s'être regardée une bonne fois dans la glace.

– Maintenant qu'elle n'est plus dans la chambre, on ne devrait pas lui souhaiter du mal. Mais, en bonne Vénitienne, j'aimerais bien qu'elle soit morte.

– Moi aussi, dit le colonel. Et maintenant, puisqu'elle ne l'est pas, oublions-la pour de vrai.

– Pour de vrai et pour toujours, dit la jeune fille. J'espère que c'est ainsi qu'on dit. Ou en espagnol *para siempre.*

– *Para siempre* et toute la smala, dit le colonel.

CHAPITRE XXVIII

Ils étaient allongés tous les deux maintenant, silencieux, et le colonel sentait battre le cœur de la jeune fille. Il est facile de sentir battre un cœur sous un chandail noir tricoté par quelqu'un de la famille ; et la chevelure sombre gisait longue et lourde, sur le bras valide. Lourde ? Non, songea le colonel, rien de plus léger au monde. Et la jeune fille était là, calme et aimante ; et tout ce qu'ils possédaient était en totale communion. Il l'embrassa sur la bouche, doucement et avidement, puis ce fut soudain comme s'il y avait eu de la friture sur la ligne, alors que la communication avait été parfaite jusqu'alors.

– Richard, dit-elle. Je regrette que les choses soient si difficiles.

– Il ne faut jamais regretter, dit le colonel. Ne jamais parler de bilans et de pertes, ma fille.

– Répète.

– Ma fille.

– Voudrais-tu me raconter des choses gaies dont je me souviendrais toute la semaine, et puis me parler encore de la guerre, pour mon éducation ?

– Laissons tomber la guerre.

– Non. J'en ai besoin pour mon éducation.

– Moi aussi, dit le colonel. Plus que de manœuvres. Tu sais, dans notre armée, il y avait une fois un général qui obtint par ruse le plan des grandes manœuvres. Il devança tous les mouvements des forces ennemies et se comporta si brillamment qu'on lui donna le pas sur des tas de types bien supérieurs. Eh bien, ça nous a valu de nous faire racler au moins une fois. Ça et la toute-puissante tradition des week-ends.

– Nous sommes en week-end en ce moment.

– Je sais, dit le colonel. Je sais encore compter jusqu'à sept.

– Tu es donc amer à propos de tout ?

– Non. C'est simplement que j'ai un demi-siècle d'âge et que je sais des choses.

– Parle-moi encore de Paris parce que j'aime penser à toi et à Paris pendant la semaine.

– Fillette, tu ne peux pas fiche la paix à Paris ?

– Mais j'y suis allée et j'y retournerai, alors je veux savoir. C'est la plus belle ville du monde, après la nôtre, et je veux savoir des choses vraies sur elle que j'emporterai avec moi.

– Nous irons ensemble à Paris et je te les dirai sur place.

– Merci. Mais raconte-moi un petit quelque chose, rien que pour ma semaine.

– Leclerc était un salaud de haut lignage comme je crois te l'avoir expliqué. Très brave, très arrogant, et extrêmement ambitieux. Il est mort, comme je te l'ai dit.

– Oui, tu me l'as raconté.

– On dit qu'il ne faut jamais dire du mal des morts. Mais à mon avis c'est le moment par excellence de dire la vérité sur eux. Je n'ai jamais rien dit d'un mort que je ne lui aurais dit en face – et il ajouta : « sans papier de soie ».

– Ne parlons plus de lui. Je l'ai limogé en esprit.

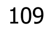
– Qu'est-ce que tu veux alors ? Du pittoresque ?

– Oui, s'il te plaît. J'ai le goût mauvais à force de lire des magazines. Mais je lirai Dante toute la semaine pendant que tu seras parti. Et j'irai à la messe tous les matins. Cela suffira, non ?

– Va aussi au Harry's avant le déjeuner.

– J'irai, dit-elle. Je t'en prie, raconte-moi quelque chose de pittoresque.

– Ne crois-tu pas que nous ferions mieux de dormir tout simplement ?



– Comment dormir quand on a si peu de temps ? Tiens, tu vas voir, dit-elle, mettant de force sa tête sous le menton du colonel jusqu'à ce qu'il dût lui-même relever le menton.

– Bien, bien, je parlerai.

– Donne-moi d'abord ta main que je la tienne. Comme cela, je l'aurai dans ma main quand je lirai Dante et en faisant d'autres choses.

– Dante était un individu exécrable. Encore plus prétentieux que Leclerc.

– Je sais. Mais il n'écrivait pas exécrablement.

– En effet, Leclerc savait aussi se battre. Excellemment.

– Alors, raconte-moi.

Sa tête reposait maintenant sur la poitrine du colonel, et celui-ci dit :

– Pourquoi n'as-tu pas voulu que j'enlève ma tunique ?

– J'aime sentir les boutons. C'est mal ?

– Merde alors, dit le colonel. Combien de gens se sont battus dans ta famille ?

– Tout le monde, dit-elle. Toujours. C'étaient des marchands et plusieurs ont été doges de cette ville, comme tu sais.

– Mais tous se sont battus ?

– Tous, dit-elle, pour autant que je sache.

– O.K., dit le colonel. Je te raconterai n'importe quel fichu truc que tu voudras.

– Un peu de pittoresque, c'est tout. Quelque chose d'aussi vilain, ou même pire, que dans les magazines.

– Domenica del Corriere ou *Tribuna Illustrata ?*

– Pire, si possible.

– Embrasse-moi d'abord.

Elle l'embrassa tendrement, et fort, et désespérément, et le colonel ne pouvait plus penser à la guerre, ni au pittoresque ni au moindre incident un peu curieux. Il ne pensait qu'à elle et à son corps contre lui, et à la façon dont vie et mort se touchent presque dans l'extase. Et qu'est-ce que l'extase, bon Dieu ? Quel rang, quel matricule ça a-t-il ? Et comment dire la sensation de ce chandail noir sous la main ? Et qui l'a faite tout velours et délice, elle, avec cet étrange mélange enfantin d'orgueil, d'abnégation et de sagesse ? Oui, l'extase était là, à portée de la main ; au lieu de quoi il a fallu que tu tires à la loterie la sœur jumelle du sommeil.

La mort, c'est de la merde, pensa-t-il. Cela vous vient par fragments minuscules dont on voit à peine par où ça vous pénètre. Ça vient, parfois atrocement. Ça peut venir d'eau non bouillie ; d'une moustiquaire mal tendue ; ou alors de cette grande bacchanale de ferraille rugissante et chauffée à blanc au milieu de laquelle nous avons vécu. Ça vient avec les petits soupirs crépitants qui précèdent le bruit des armes automatiques. Ça peut venir avec l'arc de fumée de la grenade, ou la chute sèche et pétaradante du mortier.

Je l'ai vue venir, se décrochant de là-haut avec la bombe, et tombant avec cette curieuse trajectoire. Ça vient dans le hurlement métallique d'une voiture qui s'écrase, ou qui simplement dérape sur la route glissante.

Ça vient à la plupart des gens dans leur lit, je le sais, comme l'envers de l'amour. J'ai vécu avec la mort presque toute ma vie, et j'ai eu pour métier de la donner. Mais que dire à cette fille, en ce matin de vent glacial, à l'hôtel du palais Gritti ?

– Qu'aimerais-tu savoir, ma fille ? lui demanda-t-il.

– Tout.

– Très bien, dit le colonel. Allons-y.

CHAPITRE XXIX

Ils étaient étendus sur le lit qu'on avait refait et qui était dur et agréable, pressant leurs jambes l'un contre l'autre, et la tête de la jeune fille reposait sur la poitrine du colonel, ses cheveux recouvrant le vieux cou ligneux ; et il raconta.

– Nous avons débarqué sans trop d'obstacles. C'est sur l'autre plage qu'on nous attendait pour de bon. Ensuite, il a fallu faire la jonction avec ceux qu'on avait parachutés, et prendre différentes villes et s'y établir solidement. Puis ce fut la prise de Cherbourg. Ce fut difficile, d'autant plus qu'il fallait faire vite, et les ordres venaient d'un général qu'on appelait Lightning Joe, dont tu n'as sûrement jamais entendu parler. Un bon général.

– Continue, s'il te plaît. Tu as déjà parlé de Lightning Joe.

– Après Cherbourg, on s'est payé ce qu'on a voulu. Moi, je n'ai pris qu'un compas d'amiral, parce que j'avais à l'époque un petit bateau dans la baie de Chesapeake. Mais on s'est offert tout le Martell estampillé pour la Wehrmacht, et j'en connais qui ont empoché jusqu'à six millions de francs en billets français imprimés par les Allemands. C'était de l'argent qui avait cours l'année dernière encore, et à l'époque ça valait un dollar les cinquante francs, et plus d'un type possède maintenant un tracteur au lieu d'un pauvre mulet, parce qu'il a su se débrouiller pour expédier ça chez lui, par un service ou un bureau quelconque.

« Je n'ai jamais rien volé que ce compas, parce que je pensais que ça portait malheur de voler inutilement en temps de guerre. Mais j'ai bu le cognac, et je m'exerçais souvent à faire le point en reportant les corrections quand j'en avais le temps. C'était mon seul ami ce compas, comme le téléphone était toute ma vie. Des lignes, on en avait davantage qu'il n'y a de nichons au Texas.

– Je t'en prie, continue à raconter, en étant aussi peu grossier que possible. Je ne sais pas ce que signifie ce mot et je ne veux pas le savoir.

– Le Texas est un énorme État, dit le colonel. C'est pourquoi je l'ai pris, avec sa population féminine, comme symbole. On ne peut pas dire « qu'il n'y a de nichons dans le Wyoming », parce qu'on en compte moins de trente mille par là, ou, merde, disons cinquante, et qu'il y avait des tas de lignes qu'on ne cessait de débobiner et de rebobiner, pour les redébobiner.

– Continue.

– Bref. Nous passerons tout de suite à la percée, dit le colonel. Je t'en prie, dis-moi si je t'ennuie.

– Non.

– Donc, nous avons fait cette putain de percée, dit le colonel, et maintenant il avait la tête tournée vers sa tête à elle, et ce n'était plus une conférence qu'il faisait, mais une confession.

« Le premier jour, ils s'amenèrent en force et balancèrent en l'air ces guirlandes de Noël qui mettent la pagaille dans vos radars, et la chose fut remise. Nous étions prêts à démarrer, mais on décommanda la fête. Avec raison, j'en suis persuadé. J'adore les très grosses huiles, comme j'adore ce que tu devines dans le cochon.

– Raconte, mais gentiment.

– Les circonstances n'étaient pas propices, dit le colonel. Ce qui fait que le second jour nous étions bons, et nos cousins anglais avec, qui n'auraient pas été fichus de se dépatouiller d'un rideau de papier mouillé, et les voilà qui rappliquent, les gars du grand ciel bleu sauvage.

« Ils s'envolaient encore des champs d'aviation de ce verdoyant porte-avions sur lequel ils habitent et qu'on appelle l'Angleterre, quand nous avons aperçu les premiers.

« Étincelants, brillants et beaux, parce qu'ils avaient gratté la peinture autrefois mise en prévision de l'invasion, ou peut-être que non. La mémoire me fait défaut sur ce point.

« N'importe, fillette, on pouvait voir leur formation s'étirer loin à l'est, à perte de vue. On aurait dit un gigantesque train. Ils étaient haut dans le ciel, et n'avaient jamais été plus beaux. J'ai dit à mon officier de liaison que ça méritait d'être appelé le « Walhalla Express ». Tu en as assez ?

– Non. Je vois très bien le Walhalla Express. Nous ne l'avons jamais vu en force comme cela. Mais nous l'avons vu. Bien des fois.

– Nous étions à dix-huit cents mètres en arrière de l'endroit d'où nous devions partir à l'attaque. Sais-tu ce que c'est que dix-huit cents mètres à la guerre, ma fille, quand on attaque ?



– Non. Comment le saurais-je ?

– Puis l'avant du Walhalla Express lâcha de la fumée colorée, vira et rentra à sa base. Cette fumée lâchée avec précision montrait clairement l'objectif, qui était les positions des Boches. C'étaient de solides positions, et peut-être eût-il été impossible de les en chasser sans cette aventure puissante et pittoresque que nous vivions à ce moment-là.

« Et alors, fillette, la suite du Walhalla Express lâcha une cargaison incroyable sur les Boches et le coin où ils étaient installés dans l'intention de nous stopper. Après ça, on aurait dit que la terre entière était entrée en éruption, et les prisonniers que nous avons faits tremblaient comme on grelotte quand on a une crise de malaria. C'étaient des gars très braves appartenant à la sixième division de parachutistes, mais ils tremblaient tous, sans parvenir à maîtriser leur tremblement, malgré leurs efforts.

« C'était donc un bombardement en règle, comme tu peux voir. Juste ce qui est toujours nécessaire en ce monde. Faire trembler les gars de peur devant la justice et la force.

« Bref, fillette, pour ne pas t'assommer avec ces histoires, le vent soufflait de l'est et la fumée se mit à se rabattre sur nous. Les bombardiers lourds tapaient sur la ligne de fumée et cette ligne était maintenant sur nous. Si bien qu'ils se sont mis à nous bombarder exactement comme ils venaient de bombarder les Boches. D'abord, les bombardiers lourds, et pas besoin de se casser la tête pour savoir qui bon Dieu pouvait bien se trouver dessous, ce jour-là. Et ensuite, pour que ça soit du vrai boulot, et pas une trouée pour rire, et pour nettoyer le plus possible de types, d'un côté comme de l'autre, les bombardiers moyens s'amenèrent et arrosèrent ce qui restait. Sitôt que le Walhalla Express eut regagné son dépôt, en majesté et en beauté, allongeant son cortège, de cette région de la France jusqu'au-dessus de toute l'Angleterre, nous avons fait la percée. »

Si un homme a une conscience, pensa le colonel, il ferait bien de réfléchir un jour ou l'autre à ce qu'on appelle la maîtrise de l'air.

– Donne-moi un verre de Valpolicella, dit le colonel, et il se souvint d'ajouter : S'il te plaît.

« Excuse-moi, dit-il. Ne sois pas si émue, mon petit chou, je t'en prie. C'est toi qui as voulu que je raconte.

– Je ne suis pas ton petit chou. C'est à une autre que tu dois penser.

– C'est exact. Tu es mon dernier, mon véritable et unique amour. Est-ce exact ? N'empêche que c'est toi qui as voulu que je raconte.

– Je t'en prie, raconte, dit la jeune fille. J'aimerais être ton petit chou si je savais ce qu'il faut faire pour ça. Mais je ne suis qu'une fille de cette ville qui est amoureuse de toi.

– Nous agirons donc en conséquence, dit le colonel. Et je t'aime. C'était une façon de parler qui me vient des Philippines, probablement.

– Probablement, dit la jeune fille. Mais je préférerais encore être ton béguin tout simplement.

– Tu l'es, dit le colonel. Avec attirail au grand complet et pavillon claquant au vent.

– Je t'en prie, ne sois pas grossier, dit-elle. Aime-moi pour de vrai. Je t'en prie, et raconte-moi la vérité si possible, pourvu que cela ne te fasse pas mal.

– Je te raconterai la vérité, dit-il. Aussi vraie que possible et en souffre qui voudra. Mieux vaut encore que tu l'apprennes de moi, si tu es curieuse de ces questions, que d'aller lire des choses dans un vague bouquin à couverture cartonnée.

– Je t'en prie, ne sois pas méchant. Raconte seulement la vérité, et serre-moi fort et dis-moi tout jusqu'à ce que tu n'aies plus rien sur le cœur, si c'est possible.

– Je n'ai pas besoin de ça, dit-il. Je n'ai rien sur le cœur, à part l'emploi tactique des bombardiers lourds. Je n'ai rien contre, si on les utilise comme il faut, quitte à ce qu'ils vous écrasent. Mais pour ce qui est de soutenir l'Infanterie, parle-moi d'un type comme Pete Quesada. Ça c'est un gars qui les encule tous.

– Je t'en prie.

– Si tu as jamais envie de plaquer le vieux jeton que je suis, en fait de soutien qui se pose là, c'est un type que je te recommande.

– Tu n'es pas un vieux jeton, quoi que cela veuille dire, et je t'aime.

– Donne-moi deux comprimés de ce flacon, s'il te plaît, et verse-moi le verre de Valpolicella que tu as oublié de

remplir ; ensuite, je te raconterai encore un peu du reste.

– Rien ne t'y oblige. Rien ne te force à raconter, et je vois maintenant que ce n'est pas bon pour toi. Surtout cette journée du Walhalla Express. Je n'ai rien d'un inquisiteur ; ou quel que soit le féminin d'inquisiteur. Restons simplement couchés bien tranquillement et regardons par la fenêtre pour voir ce qui se passe sur notre Grand Canal.

– Ça vaut peut-être mieux... Qui est-ce qui s'intéresse à la guerre, d'ailleurs, bon Dieu ?

– Toi et moi, peut-être, dit-elle, lui caressant doucement la tête. Tiens, voici les deux trucs que j'ai pris dans le flacon carré. Et voici le verre de vino décanté. Je t'en enverrai du meilleur de nos propriétés. Je t'en prie, dormons un petit peu. Et je t'en prie, sois sage, et restons seulement couchés tous les deux, à nous aimer. S'il te plaît, mets ta main là.

– La bonne ou la mauvaise ?

– La mauvaise, dit la jeune fille. Celle que j'aime et que je ne dois pas oublier de toute la semaine. Je ne peux pas la garder comme tu gardes les pierres.

– Elles sont dans le coffre, dit le colonel. À ton nom, ajouta-t-il.

– Dormons, et ne parlons pas de choses matérielles ni tristes.

– Au diable les choses tristes, dit le colonel, les yeux clos et la tête reposant légèrement sur le chandail noir qui était sa patrie.

On ne peut pas se passer de patrie, pensa-t-il. Et voici la mienne.

– Pourquoi n'es-tu pas président des États-Unis ? demanda la jeune fille. Tu ferais un excellent président.

– Moi, président ? J'ai servi dans la Garde nationale du Montana quand j'avais seize ans. Mais je n'ai jamais porté de nœud papillon de ma vie, et je ne suis pas, ni ai jamais été un mercier raté. Je n'ai aucune des qualités requises pour la présidence. Je ne pourrais même pas faire un chef de l'opposition, bien que je n'aie pas besoin de poser assis sur une pile d'annuaires du téléphone quand on me photographie. Pas plus que je ne suis un général non combattant. Putain, je n'ai même jamais été au S.H.A.E.F. Je ne serais même pas fichu de faire un homme d'État sur le retour. Je ne suis pas assez vieux. Aujourd'hui, c'est en un sens la lie qui nous gouverne. Nous sommes gouvernés par ce qu'on trouve au fond des demis de bière où les putains ont balancé leurs mégots. Et on n'a pas encore balayé la salle, et c'est une boîte avec un pianiste amateur qui cogne sur la casserole.

– Je ne comprends pas, mes connaissances en américain ne vont pas jusque-là. Mais, à entendre, ça a l'air affreux. C'est égal, ne te fâche pas pour ça. Laisse-moi me fâcher à ta place.

– Sais-tu ce que c'est qu'un mercier raté ?

– Non.

– Ça n'a rien de déshonorant. Il y en a des tas comme ça chez nous. Au moins un dans chaque ville. Non, ma fille, je ne suis qu'un soldat du front, et il n'y a pas plus bas au monde. Parce que ça te mène droit à Arlington, pour peu qu'on ramène ton corps. Selon les désirs de la famille.

– Et c'est bien, Arlington ?

– Je ne sais pas, dit le colonel. On ne m'y a jamais enterré.

– Où aimerais-tu qu'on t'enterre ?

– Là-haut dans les collines, dit-il, se décidant rapidement. N'importe où là-haut où nous les avons dérouillés.

– Je pense qu'on devrait t'enterrer sur le Grappa.

– À l'angle mort de n'importe quel versant grêlé de trous d'obus, du moment qu'on y mènerait paître les bêtes au-dessus de moi pendant l'été.

– Parce qu'il y a du bétail là-haut ?

– Naturellement. Il y a toujours du bétail, là où l'herbe est bonne en été, et les filles des maisons les plus hautes, les costaudes, maisons et filles je veux dire, qui résistent aux neiges d'hiver, prennent le renard au piège à l'automne, quand on a fait redescendre le bétail. On nourrit ce dernier de foin engrangé durant l'hiver.

– Et tu ne veux ni d'Arlington, ni du Père-Lachaise, ni de ce que nous avons ici ?

– Votre pitoyable dépotoir à tibias.

– Je sais bien que c'est ce qu'il y a de plus indigne dans cette ville. Cette cité plutôt. C'est toi qui m'as appris à dire cité pour ville. Mais je veillerai à ce que tu ailles où tu veux et je t'y suivrai si cela te fait plaisir.

– Je n'aimerais pas ça. C'est exactement le genre de chose qu'on fait seul. Comme d'aller aux toilettes.

– Je t'en prie, ne sois pas grossier.

– Je voulais dire que j'adorerais t'avoir près de moi. Mais ce serait pur égoïsme et une chose laide à faire.

Il se tut, réfléchit profondément, mais en dehors, et reprit :

– Non. Marie-toi, aie cinq fils et appelle-les tous Richard.

– Cœur de Lion, dit la jeune fille, entrant dans le jeu sans même ciller, se contentant de miser sur ce qu'elle avait dans les mains, comme on abat d'un coup ses cartes, tous calculs faits.

– Cœur de foutaise, dit le colonel, l'injuste, l'amer criticailleur qui dit du mal de tout le monde.

– Je t'en prie, ne sois pas grossier, dit la jeune fille. Et n'oublie pas que c'est avec toi-même que tu es le plus méchant. Mais serre-moi contre toi aussi fort que possible, et ne pensons à rien.

Il la serra contre lui aussi fort que possible et s'efforça de ne penser à rien.

CHAPITRE XXX

Le colonel et la jeune fille étaient couchés sur le lit, immobiles, et le colonel s'efforçait de ne penser à rien ; comme cela lui était arrivé tant de fois, en tant d'endroits. Mais il n'y avait rien à faire, cette fois-ci. Cela ne marchait plus parce qu'il était trop tard.

Ils n'étaient pas Othello et Desdémone, Dieu merci, bien que ce fût la même ville et que la jeune fille fût certainement plus belle que l'héroïne shakespearienne, et que le colonel eût fait la guerre autant, sinon plus, que le More bavard.

Ils font d'excellents soldats, songea-t-il. Ces putains de Mores. Mais combien en avons-nous tué, de mon temps ? Au moins l'équivalent d'une génération, je pense, si on compte la dernière campagne du Maroc contre Abd-el-Krim. Et il faut les exterminer un par un. Jamais personne ne les a massacrés en masse, comme nous avons fait pour les Boches, avant qu'ils aient découvert l'*Einheit*.

– Fillette, dit-il. Tu as vraiment envie que je raconte, pour que tu saches, à condition que je parle bien gentiment ?

– Je préfère de beaucoup que tu racontes. Comme cela nous partageons.

– C'est plutôt mince pour qu'on partage, dit le colonel. Prends tout pour toi, ma fille. Et ce ne sont que les faits les plus saillants. Tu ne comprendrais pas le détail des campagnes, et bien peu de gens s'y retrouveraient. Rommel, oui, peut-être. Mais les autres l'ont toujours tenu en lisière, quand il était en France, et, de plus, nous lui avions démoli ses communications. Ce sont les deux aviations tactiques qui s'en chargèrent ; la nôtre et la R.A.F. Mais j'aurais aimé pouvoir discuter de certaines choses avec lui. Avec lui et Ernst Udet.

– Raconte-moi seulement ce que tu voudras, et prends ce verre de Valpolicella, et arrête-toi si tu sens que cela te fait mal. Ou ne raconte rien du tout.

– J'étais colonel de rechange, pour commencer, expliqua-t-il avec soin. C'est un genre de colonel à la traîne, qui attend, et qu'on envoie à un général de division pour remplacer un type qui s'est fait tuer, ou relever de ses fonctions. Il n'y en a presque jamais de tués, mais beaucoup se font relever. Les bons ont tous de l'avancement. Plutôt rapide sitôt que le mouvement gagne comme un incendie de forêt.

– Continue, s'il te plaît. Tu ne devrais pas prendre ton médicament ?

– Je me fous de mon médicament, dit le colonel. Comme je me fous du S.H.A.E.F.

– Tu me l'as déjà expliqué, dit la jeune fille.

– Bon Dieu, quel dommage que tu ne sois pas un soldat, avec ta façon de penser, droite et vraie, et ton admirable mémoire.

– Je ne demanderais pas mieux que d'être soldat si c'était pour me battre sous tes ordres.

– Ne t'avise jamais de faire une chose pareille, dit le colonel. Je suis malin. Mais je n'ai pas de chance. Napoléon les voulait nés coiffés, et il avait raison.

– Nous avons eu notre part de chance.

– Oui, dit le colonel. Bonne et mauvaise.

– Mais de la chance tout de même.

– D'accord, dit le colonel. Mais la chance ne suffit pas pour se battre. C'est simplement une condition nécessaire. Ceux qui ont fait la guerre en se fiant à leur chance sont tous morts glorieusement, comme la cavalerie de Napoléon.

– Pourquoi détestes-tu la cavalerie ? Presque tous les garçons bien que je connais ont été dans les trois bons régiments de Cavalerie, ou dans la Marine.

– Je ne déteste rien, fillette, dit le colonel, et il but un peu du bon vin rouge, sec et léger, amical comme l'hospitalité d'un frère, pour peu qu'on soit ami avec son frère. J'ai mon point de vue, c'est tout, auquel je suis arrivé après mûre considération et estimation des capacités de ces gens-là.

– Ils n'ont pas de réelle valeur ?

– Aucune, dit le colonel. – Puis, se rappelant qu'il lui fallait être gentil, il ajouta : – De notre temps.



– Chaque jour qui passe vous ôte une illusion.

– Non. Chaque jour apporte une illusion nouvelle et merveilleuse. Mais rien n'empêche de retrancher tout ce qui est frime, à coups de rasoir bien aiguisé, si l'on peut dire.

– Je t'en prie, ne me retranche jamais ainsi !

– Tu n'es pas retranchable.

– Embrasse-moi et tiens-moi très serrée, tu veux bien ? Et regardons le Grand Canal tous les deux ; la lumière est très belle en ce moment, et puis raconte encore.

Et tandis qu'ils regardaient le Grand Canal, où la lumière était très belle en effet, le colonel poursuivit :

– On me donna un régiment parce que le général commandant de la division releva un gars que je connaissais depuis sa dix-huitième année. Il n'était plus si jeune, naturellement. C'était trop de régiment pour lui, mais pour moi c'était le régiment rêvé. Tout ce que j'aurais pu espérer dans cette vie. Jusqu'au jour où je l'ai perdu. – Il ajouta : Sur ordre, cela va de soi.

– Comment perd-on un régiment ?

– Quand tu fais tout un boulot d'encerclement avant d'escalader la position, et que normalement tu n'aurais plus qu'à dépêcher un type avec un drapeau, pour qu'on discute le coup et que les autres sortent de leur trou, si tu ne t'es pas trompé. Les gars du métier sont très intelligents, et ces Boches, c'étaient tous des professionnels, sauf les fanatiques. Le téléphone sonne, on t'appelle du Corps, qui tient ses ordres de l'État-Major ou peut-être de l'État-Major Général, ou qui sait même du S.H.A.E.F., vu que ces gens ont lu dans le journal le nom de la ville en question, disons transmis de Spa, par un correspondant, et on te donne l'ordre de la prendre d'assaut. C'est important puisque c'est passé dans les journaux. Tu dois absolument la prendre.

« Alors tu laisses une compagnie étendue raide sur le carreau. Tu perds une compagnie entière et tu en démolis trois autres. Les tanks se font bousiller aussi vite qu'ils galopent et je te jure qu'ils galopaient dans les deux sens.

« Tu les comptes, un, deux, trois, quatre, cinq, touchés au but.

« En moyenne, tu as trois types sur les cinq qui se trouvaient à l'intérieur qui s'en sortent, et ces trois-là cavalent comme des coureurs de crosscountry qui se sont laissé semer un jour de championnat entre Minnesota et Beloit, Wisconsin. Je ne t'ennuie pas ?

– Non. Je ne comprends pas les allusions locales. Mais tu pourras me les expliquer quand tu en auras envie. Je t'en prie, continue, raconte.

– Tu pénètres dans la ville, et une espèce de con de première te colle une mission aérienne sur le dos. Cette mission, on l'a peut-être ordonnée, mais on a oublié le contrordre, comme de juste. Laissons à chacun le bénéfice du doute. Ce que je t'en dis, c'est la façon générale de parler. Mieux vaut rester dans le vague, car un civil ne comprendrait pas. Pas même toi.

« Cette mission aérienne ne sert pas à grand-chose, fillette. Parce que tu ne peux peut-être pas te maintenir dans la ville, disposant de trop peu d'hommes et qu'au point où tu en es tu es occupé à sortir ton monde de la pierraille, ou de l'y laisser. Il y a deux écoles de pensée sur ce point. Toujours est-il qu'on te dit de prendre la ville d'assaut. On te le répète.

« L'ordre a été formellement confirmé par un quelconque politicien en uniforme qui n'a jamais tué de sa vie, si ce n'est oralement, par téléphone, ou sur le papier, et qui n'a jamais pris un coup non plus. Imagine-le comme notre futur président si le cœur t'en dit. Imagine-le comme tu voudras. Mais vois-le bien lui et ses gens, et toute la foutue machine si loin à l'arrière que le meilleur moyen de communiquer rapidement avec eux serait de leur envoyer des pigeons voyageurs bien entraînés. Et encore, avec toutes les mesures de sécurité dont ils entourent leurs saintes personnes, ils s'arrangeraient probablement pour que leur D.C.A. descende les pigeons. Si elle parvenait à les toucher.

« Bref, tu remets ça. Et je vais te dire à quoi ça ressemble. »

Le colonel leva les yeux et regarda la lumière jouer sur le plafond. Elle était réfléchie par le Canal. Elle faisait des mouvements étranges mais réguliers, changeants comme le courant d'une rivière à truites, mais permanents et cependant mobiles, suivant la course du soleil.

Puis il regarda celle qui était sa grande beauté, avec ce curieux visage sombre d'enfant adulte à vous briser le cœur ; il la quitterait avant treize heures trente-cinq (c'était sûr) et il dit :

– Ne parlons plus de la guerre, fillette.

– Je t'en prie, dit-elle. Je t'en prie. Après j'en aurai pour toute la semaine.

– Au minimum. Comme on dit : « Condamné au minimum. »

– Tu ne sais pas comme ça peut être long, une semaine, quand on a dix-neuf ans.

– J'ai eu plusieurs fois l'occasion de me rendre compte combien une heure pouvait être longue, dit le colonel. Je pourrais te dire comment deux minutes et demie n'en finissent plus, parfois.

– Oui, je t'en prie, raconte.

– Eh bien, au cours d'une permission de quarante-huit heures à Paris, entre deux bagarres, celle du Schnee-Eifel et celle que j'ai en tête en ce moment, grâce à mes relations amicales avec une ou deux personnes j'eus le privilège d'assister à une espèce de réunion, où seuls les gens accrédités et sûrs étaient présents ; et le général Walter Bedell Smith nous expliqua combien serait facile l'opération qu'on appela plus tard « La Forêt d'Hurtgen ». Ce n'était pas vraiment la Forêt d'Hurtgen. Ce n'en était qu'un petit secteur. C'était le Stadtswald, où le Haut Commandement allemand avait très précisément décidé de livrer bataille, après la prise d'Aix-la-Chapelle et la percée ouvrant la route de l'Allemagne. J'espère que je ne t'ennuie pas ?

– Tu ne m'ennuies jamais. Il n'y a que les mensonges dans les histoires de guerre qui m'ennuient.

– Tu es une drôle de fille.

– Oui, dit-elle. Cela fait longtemps que je le sais.

– Crois-tu vraiment que tu aimerais te battre ?

– Je ne sais pas si j'en serais capable. Mais je pourrais essayer si tu m'apprenais.

– Je ne te l'apprendrai jamais. Je te raconterai seulement des anecdotes.

– De tristes récits sur la mort des rois ?

– Non. C'est « G.I. » qu'on les a baptisés. Bon Dieu, ce que je peux haïr ce mot et l'usage qu'on en fait. Des types qui lisaient des illustrés. Natifs de tel ou tel endroit. Et qui étaient là malgré eux pour la plupart. Pas tous, pourtant. Mais tous lisaient certain journal intitulé : *The Stars and Stripes*, et tu devais t'arranger pour que ton unité y soit citée, sinon tu ne valais rien comme chef. Ce qui était mon cas, essentiellement. Je faisais mon possible pour m'entendre avec les correspondants, et il y en avait quelques-uns d'excellents à cette réunion. Je ne donnerai pas de noms parce que je pourrais omettre des types très bien, et ce serait injuste. Il y en avait de bons dont je ne me souviens pas. Et puis il y avait les planqués, les truqueurs, qui revendiquaient une blessure parce qu'un bout de fer perdu les avait égratignés, ceux qui portaient le « Purple Heart » pour avoir eu un accident de jeep, les gars qui faisaient les coulisses, les lâches, les menteurs, les voleurs, les forcenés du téléphone. Il y avait deux ou trois morts qui manquaient au rapport. Car ces gens-là ont eu aussi leurs morts. Un fort pourcentage. Mais, comme je l'ai dit, aucun des morts n'était présent. N'importe, il y avait des femmes dans le coup, avec de fameux uniformes.

– Mais comment as-tu jamais pu épouser une de ces créatures ?

– Par erreur, comme je te l'ai expliqué.

– Raconte encore.

– Il y avait plus de cartes dans la pièce que le Seigneur n'en pourrait jamais lire, même dans ses bons jours, continua le colonel. Programme complet : Grand Tableau, Moyen Tableau et Super-Grand Tableau. Et tout le monde faisait semblant de comprendre, y compris les gars avec leur baguette, une sorte de demi-portion de queue de billard dont on se sert pour les explications.

– Ne dis pas de mots grossiers. Je ne comprends même pas ce que veut dire demi-portion de queue de billard.

– Raccourci, ou abrégé de façon inefficace, expliqua le colonel. Ou déficient, d'usage ou de caractère. C'est un vieux mot. On le trouverait probablement en sanscrit.

– Raconte, s'il te plaît.

– À quoi bon ? Pourquoi perpétuerais-je l'ignominie par la parole ?

– Je l'écrirai si tu veux. Je peux écrire fidèlement ce que j'entends ou ce que je pense. Je ferais des fautes, bien sûr.

– Tu as de la chance, si tu es capable de transcrire fidèlement ce que tu entends ou ce que tu penses. Mais surtout n'écris jamais un mot de tout ceci.

Il reprit :

– L'endroit est plein de correspondants habillés chacun selon son goût. Il y en a de cyniques, et d'autres qui prennent les choses extrêmement au sérieux.

« Pour encadrer le troupeau et manier la baguette, il y a un groupe de traîneurs de pistolets. Un traîneur de pistolet, c'est un non-combattant, déguisé en uniforme, on pourrait même dire costumé, et qui se met à bander chaque fois que son arme lui bat la cuisse. Entre parenthèses, fillette, c'est une arme, pas l'ancien pistolet, le vrai, qui a raté plus de gens au combat que sans doute n'importe quelle autre arme au monde. Ne t'en laisse jamais coller un, à moins que tu n'aies envie de sonner quelqu'un sur le crâne, au Harry's Bar.

– Je n'ai jamais eu envie de frapper personne ; sauf peut-être Andrea.

– Si tu sonnes un jour Andrea, cogne avec le canon ; pas avec la crosse. La crosse, c'est affreusement lent, et ça rate son coup, ou alors tu as du sang plein les mains quand tu ranges ton arme. D'ailleurs, je t'en prie, ne frappe jamais Andrea, car il est mon ami. Du reste, je ne crois pas qu'il soit facile à sonner.

– Je ne le crois pas non plus. Parle-moi encore de cette réunion, s'il te plaît, ou est-ce assemblée qu'il faut dire ? Je crois que je saurais reconnaître un traîneur de pistolet maintenant. Mais je voudrais que tu me donnes plus de détails.

– Donc, les traîneurs de pistolet, dans toute la gloire de leur trimbalage de pistolet, attendaient l'arrivée du grand général qui devait expliquer l'opération.

« Les correspondants marmonnaient ou gazouillaient, et les plus intelligents se renfrognaient dans leur coin ou riaient passivement. Tout le monde était assis sur des chaises pliantes comme à ces conférences qui se font à Chautauqua[1]. Je m'excuse de ces allusions régionalistes, mais nous sommes un peuple régionaliste.

« Entre le général. Ce n'est pas un traîneur de pistolet, mais un grand homme d'affaires ; un excellent politicien, genre cadre dirigeant. C'est l'époque où l'Armée est la plus grosse affaire du monde. Il empoigne sa demi-portion de bâton et il nous montre, avec une conviction parfaite, et en toute sérénité, ce que sera exactement l'attaque, pourquoi nous la lançons, et que ce sera la facilité même et le succès assuré. Pas de problèmes.

– Continue, dit la jeune fille. S'il te plaît, donne ton verre que je le remplisse, et toi, regarde, s'il te plaît, la lumière au plafond.

– Verse, et je regarderai la lumière tout en continuant.

« Ce roi des camelots, et je dis cela sans une ombre d'irrespect, mais plein d'admiration pour tous ses talents, ou son talent, nous énuméra également de quels moyens nous disposerions. Rien ne manquerait. L'organisation qu'on appelait le S.H.A.E.F. avait alors sa base dans une ville qui porte le nom de Versailles, aux environs de Paris. On attaquerait vers l'est d'Aix-la-Chapelle, à une distance de quelques trois cent quatre-vingts kilomètres de l'endroit où ces messieurs étaient installés.

« Une armée, ça peut devenir quelque chose d'énorme ; mais rien n'empêche qu'on voie les choses d'un peu plus près. À la fin, ils ont poussé jusqu'à Reims, à deux cent quarante kilomètres du front. Mais ça se passait plusieurs mois plus tard.

« Je conçois la nécessité pour les cadres dirigeants de garder leurs distances vis-à-vis de ceux qui travaillent pour eux. Je sais que l'Armée c'est un énorme truc, et que ça pose des quantités de problèmes. Je comprends même la logistique, qui n'a d'ailleurs rien de très malin. Mais jamais personne dans l'Histoire n'a commandé d'aussi loin.

– Parle-moi de la ville.

– Je vais t'en parler, dit le colonel. Mais je ne voudrais pas te faire de mal.

– Tu ne me fais jamais de mal. Nous sommes une vieille ville et nous avons toujours eu des guerriers. Nous les respectons plus que tous les autres et j'espère que nous les comprenons un peu. Nous savons aussi qu'ils ne sont pas commodes. D'habitude, comme société pour les femmes, ils sont très ennuyeux.

– Je t'ennuie ?

– Que crois-tu ? dit la jeune fille.

– Je m'assomme moi-même, fillette.

– Je n'en crois rien, Richard, tu n'aurais pas fait toute ta vie un métier qui t'aurait ennuyé. Ne me mens pas, je t'en prie, mon chéri, quand nous avons si peu de temps.

– D'accord.

– Ne vois-tu pas que tu as besoin de me raconter tout ça pour te purger de ton amertume ?

– Je vois, en effet, que je te raconte des choses.

– Ne vois-tu pas que je veux que tu meures d'une mort heureuse ? Oh, je mélange tout. Empêche-moi de trop m'embrouiller.

– Compte sur moi, ma fille.

– Raconte encore s'il te plaît, et ne te gêne pas pour être aussi amer que tu veux.

---

1 *Chautauqua :* dans l'est de New York. Lieu célèbre pour être le siège d'une association éducative qui organise des cours de vacances en été. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XXXI

– Écoute, ma fille, dit le colonel. Maintenant, finies les histoires de tam-tam, de prestige et de grosses huiles, même celles du Kansas, où la graine pousse plus haut que les orangers de l'Osage tout le long de votre route. Elles portent un fruit proprement immangeable et spécifique du Kansas. Personne n'en a tâté, que les gens du Kansas ; et nous, peut-être, qui nous sommes battus. C'était notre menu quotidien ; les oranges de l'Osage, précisa-t-il. À cela près qu'on appelait ça rations K. Ce n'était pas mauvais. Les rations C, oui, étaient mauvaises. Les Dix-en-une, ça c'était bon.

« Donc, on s'est battu. C'est monotone, mais instructif. Au cas où cela pourrait intéresser quelqu'un, ce dont je doute, voici comment ça se passe.

« Ça donne : 13-00 S-3 Rouge : Les Blancs ont attaqué à l'heure H. Les Rouges ont fait savoir qu'ils attendaient pour enchaîner derrière les Blancs. 13-05 (c'est-à-dire une heure cinq de l'après-midi, mets-toi ça dans la tête, si tu peux, fillette), S-3 Bleu, j'espère que tu sais ce que c'est qu'un S-3, dit : « Faites-nous savoir quand vous démarrez. » Les Rouges disent qu'ils attendent pour enchaîner derrière les Blancs.

« Tu vois comme c'est facile, dit le colonel à la jeune fille. Tout le monde devrait faire ça avant le petit déjeuner.

– On ne peut pas être tous dans l'Infanterie de combat, lui dit doucement la jeune fille. Je la respecte plus que tout, à part les bons et loyaux aviateurs. Parle, je t'en prie, je prends soin de toi.

– Les bons aviateurs sont très bons et méritent le respect comme tels, dit le colonel.

Il leva les yeux vers la lumière au plafond et fut pris d'un affreux désespoir au souvenir de ses bataillons perdus et des individus aussi. Il était hors de question d'espérer jamais avoir un pareil régiment. Ce n'est pas lui qui l'avait formé. Il en avait hérité. Mais, pour un temps, cela avait été toute sa joie. Aujourd'hui, il y avait un homme sur deux de mort et les autres étaient presque tous blessés. Au ventre, à la tête, aux pieds ou aux mains, au cou, dans le dos, aux fesses (une veine encore), à la poitrine (un malheur) et ailleurs. Les éclats d'arbre qui volent vous blessent davantage qu'on ne le serait en terrain découvert. Et tous les blessés l'étaient pour la vie.

– C'était un bon régiment, dit-il. On pourrait même dire un régiment formidable jusqu'à ce que je le détruise sur l'ordre des autres.

– Mais pourquoi faut-il obéir quand on sait à quoi s'en tenir ?

– Dans notre armée, tu obéis comme un chien, expliqua le colonel. Tu espères toujours que tu as un bon maître.

– Et quelle sorte de maître as-tu eu ?

– Je n'en ai eu que deux bons jusqu'ici. Après avoir passé un certain échelon de commandement, j'ai connu beaucoup de gens charmants, mais pas plus de deux bons maîtres.

– Est-ce pour cela que tu n'es pas général aujourd'hui ? J'adorerais que tu sois général.

– Moi aussi, dit le colonel. Mais peut-être plus aussi passionnément.

– Tu ne veux pas essayer de dormir, s'il te plaît, pour me faire plaisir ?

– Si, dit le colonel.

– Vois-tu, j'ai réfléchi que si tu dormais, le sommeil te permettrait peut-être de te débarrasser d'eux.

– Oui, merci infiniment, dit-il.

Il n'y avait rien à objecter, messieurs. L'homme n'a qu'une chose à faire : obéir.

CHAPITRE XXXII

– Tu as très bien dormi, un long moment, lui dit la jeune fille, d'une voix douce et tendre. Y a-t-il quelque chose que tu aimerais que je fasse ?

– Non, dit le colonel. Merci.

Puis soudain mauvais, il dit :

– Fillette, je dormirais comme une souche ficelé sur la chaise électrique, le pantalon fendu et les cheveux rasés. Je dors comme et quand j'en ai besoin.

– Moi, je ne pourrais jamais, dit la jeune fille, d'une voix pleine de sommeil. Je dors quand j'ai envie de dormir.

– Tu es adorable, lui dit le colonel. Et tu dors mieux que personne au monde.

– Je n'en tire pas vanité, dit la jeune fille, très ensommeillée. C'est comme ça et c'est tout.

– Dors, je t'en prie.

– Non. Raconte tout bas et doucement, et mets ta mauvaise main dans la mienne.

– Merde pour la mauvaise main, dit le colonel. Depuis quand est-elle si mauvaise ?

– Mais elle l'est, dit la jeune fille. Plus mauvaise ou pire que tu ne t'en douteras jamais. Je t'en prie, raconte la guerre mais ne sois pas trop brutal.

– Ordre enfantin à exécuter, dit le colonel. J'en saute et j'en passe. Le temps est couvert et c'est la cote 986.342. Quelle est la situation ? Nous enfumons l'ennemi à coups d'artillerie et de mortier. S-3 avise que S-6 voudrait que les Rouges opèrent leur jonction avant 17-00. S-6 te demande d'opérer la jonction et de faire donner le maximum d'artillerie. Des Blancs signalent que ça ne va pas trop mal de leur côté. S-6 informe que la compagnie A va virer de bord et suivre le mouvement derrière la B.

« La compagnie B s'est d'abord fait stopper par l'action de l'ennemi puis a préféré ne plus bouger, de son plein gré. S-6 ne va pas très fort – information officieuse. Il réclame davantage d'artillerie, mais il n'y a plus d'artillerie.

« Quelle idée de vouloir que je te raconte la guerre. Je me demande vraiment pourquoi. Ou pourquoi vraiment. Qui veut savoir la vérité sur la guerre ? Toujours est-il que c'est comme ça, fillette, au téléphone et plus tard j'y mettrai le bruitage et les odeurs et les anecdotes sur un tel et un tel qui s'est fait tuer, à tel moment et à tel endroit, si tu le désires.

– Je veux seulement entendre ce que tu veux bien dire.

– Je vais te dire comment c'était, dit le colonel, alors que le général Walter Bedell Smith n'en a pas encore idée. Bien que, probablement, je fasse erreur, comme cela m'est arrivé si souvent.

– Je suis bien contente que nous n'ayons pas besoin de le connaître ni l'autre non plus, celui qui est comme du nylon, dit la jeune fille.

– Nous n'aurons pas à les connaître de ce côté-ci de l'enfer, la rassura le colonel. Et de l'autre côté, je ferai garder les grilles par un détachement pour empêcher ce genre d'individus d'y entrer.

– Tu parles comme Dante, dit-elle d'une voix tout endormie.

– C'est moi M. Dante, dit-il. Pour le moment.

Et ce fut vrai pendant un temps et il traça tous les cercles. Ils étaient aussi inexacts que ceux de Dante, mais tout de même il les traça.



CHAPITRE XXXIII

– Je passerai sur les détails puisque tu as, à juste titre et comme il se doit, sommeil, dit le colonel.

Il contempla, de nouveau, le curieux jeu de la lumière sur le plafond. Puis il regarda la jeune fille, qui était plus belle que toutes les jeunes filles qu'il avait vues dans sa vie.

Il les avait vues s'en aller comme elles étaient venues, et quand elles s'en vont, elles vont plus vite que n'importe quel truc à ailes. Elles passent plus vite de la plus pure beauté à la boutique des Borniols qu'aucun autre animal, songea-t-il. Mais je crois que celle-ci pourra soutenir le train et finir la course. Ce sont les brunes qui durent le mieux, songea-t-il, et regarde-moi l'ossature de ce visage. Elle est de race, en plus, et peut durer comme ça toute une éternité. La plupart de nos beautés à nous viennent de bars à soda et ne savent même pas le nom de leur grand-père, à moins peut-être que ce n'ait été un Schultz. Ou Schlitz, songea-t-il.

Ce n'est pas la bonne attitude, se dit-il à lui-même, puisqu'il ne désirait faire part d'aucun de ces sentiments à la jeune fille, à qui ils eussent déplu, d'ailleurs, et qui sommeillait maintenant aussi profondément qu'un chat roulé en boule autour de son sommeil.

– Dors bien, ma toute belle bien-aimée, et je le raconterai pour du beurre.

La jeune fille dormait, tenant toujours la mauvaise main, qu'il méprisait ; et il la sentait respirer contre lui, comme respirent les jeunes quand ils dorment la conscience tranquille.

Le colonel raconta tout ; mais à voix muette.

Donc, après avoir eu le grand bonheur d'entendre le général Walter Bedell Smith expliquer que l'attaque serait un jeu d'enfant, nous l'avons exécutée. Il y avait la Grande Rouge, nº 1, qui croyait dur comme fer à sa publicité. Il y avait la neuvième qui était une meilleure division que la nôtre. Il y avait nous, qui avions toujours marché, quand on nous demandait d'y aller.

Nous n'avions pas le temps de lire les illustrés, pas le temps de rien pour ainsi dire ; parce qu'on se mettait toujours en mouvement avant l'aube. Ce qui n'est pas drôle et signifie qu'on doit foutre en l'air le Grand Tableau et n'être qu'une division.

Nous portions un trèfle à quatre feuilles qui n'avait de sens que pour nous, mais pour nous tous c'était le grand amour. Et chaque fois que je le revois, ça me fait la même chose au fond des tripes. Certains croyaient que c'était une feuille de lierre. Mais non. C'était un trèfle à quatre feuilles déguisé en lierre.

L'ordre était d'attaquer avec la Grande Rouge, la première division d'Infanterie de l'Armée des États-Unis, qui, avec son chanteur professionnel de marches à ramdam et de slogans, ne permettait jamais qu'on l'oublie. C'était un chic gars. Et c'était son boulot.

Mais on finit par se lasser de la crotte de bique à moins qu'on n'en aime l'arôme ou le goût. Moi, je n'ai jamais aimé ça. Bien que, tout gosse, j'aie adoré marcher dans la bouse de vache et la sentir entre mes doigts de pied. Mais la crotte de bique, c'est monotone. Ça m'ennuie très vite, et je la flaire à plus d'un kilomètre.

Bref, nous avons attaqué, en ligne, toutes les trois, à l'endroit précis où les Allemands le désiraient. Nous ne dirons plus un mot du général Walter Bedell Smith. Ce n'est pas lui le faux frère dans l'affaire. Il s'était contenté de prodiguer les promesses et les explications sur la marche des choses. Il n'y a pas de faux frères, j'imagine, dans une démocratie. C'était simplement une sacrée putain d'erreur. Point à la ligne, ajouta-t-il mentalement.

On avait enlevé les écussons, jusqu'au dernier échelon à l'arrière, de façon que les Boches ne puissent deviner que c'était nous, les trois qu'ils connaissaient si bien, qui allions attaquer. Nous devions attaquer toutes les trois en ligne, et pas de réserves. Je n'essaierai pas de t'expliquer ce que ça signifie, fillette. Mais ça ne signifie rien de bon. Et l'endroit où nous allions nous battre, que j'avais bien regardé, serait un Passchendaele, arbres éclatés en sus. Je répète ça trop souvent. Mais c'est que je le pense trop.

Cette sacrée pauvre vingt-huitième, qui se tenait en avant sur notre droite, était embourbée depuis un bout de temps ; ce qui permettait de se faire une idée assez exacte et valable des conditions qui nous attendaient à la traversée de ces bois. Je pense qu'on peut dire, sans exagérer, qu'elles étaient défavorables.

Sur ce, vint l'ordre d'engager un régiment avant de lancer l'attaque. Cela signifie que l'ennemi fera au moins un prisonnier, et le fait d'avoir ôté les écussons divisionnaires devient alors une idiotie. Ils nous attendaient. Ils attendraient les braves gars au trèfle à quatre feuilles qui fonceraient droit en enfer comme des mulets, pendant cent cinq jours. Les chiffres, bien entendu, n'ont aucun sens pour les civils. Ni pour les types du S.H.A.E.F. dont on n'a jamais vu la queue d'un seul dans ces bois. Entre parenthèses, et il va de soi que ce genre d'incident est toujours considéré comme une parenthèse à l'échelon du S.H.A.E.F., le régiment fut anéanti. Et ce ne fut foutre pas

la faute de qui que ce soit, surtout pas de celui qui commandait le régiment. C'était un homme avec qui je serais heureux de passer la moitié de mon temps en enfer ; ce qui est encore possible.

Ce serait rudement drôle si au lieu d'aller en enfer, comme nous y avons toujours compté, on nous dirigeait sur une de ces boîtes boches, genre Walhalla, et que ça ne colle pas avec ceux qui s'y trouvent. Mais peut-être qu'on pourrait se dénicher une table dans un coin, avec Rommel et Udet, et ça ressemblerait à n'importe quel hôtel de sports d'hiver. C'est égal, il y a des chances que ce soit l'enfer tout de même, mais je ne crois même pas à l'enfer.

Bon, toujours est-il que ce régiment on le reforma, comme c'est la règle pour tous les régiments américains, selon le système du remplacement. Je n'expliquerai pas ce que c'est, puisqu'on peut trouver tous les détails dans un livre écrit par un type qui a fait lui-même du remplacement. Cela revient, ou se réduit à ce qu'on reste dans le bain jusqu'à ce qu'on soit sérieusement touché ou tué ou qu'on devienne dingue et bon pour le cabanon. Mais je suppose que c'est logique et pas plus mal qu'autre chose, étant donné les difficultés de transport. Cependant ça laisse encore un noyau d'énergumènes qui en ont réchappé et qui ont compris, et aucun de ces gars-là n'aimait beaucoup l'allure de ces bois.

En gros, leur façon de voir se résumait dans cette simple phrase : « Fais pas chier, Jack. »

Et comme j'avais été moi-même pendant près de vingt-huit ans un de ces macchabées en sursis, je comprenais parfaitement leur façon de voir. Mais c'étaient des soldats, alors la plupart furent tués dans ces bois ou lors de la prise de ces trois villes qui n'avaient l'air de rien, mais qui étaient de vraies forteresses. On ne les avait construites que pour nous tenter et nous n'avions pas le moindre tuyau sur elles. Pour continuer à parler le patois stupide de mon métier : c'était peut-être la faute des services de renseignements, ou peut-être que non.

– L'histoire du régiment me fait beaucoup de peine, dit la jeune fille.

Elle s'était réveillée, et parlait presque encore dans son sommeil.

– Oui, dit le colonel. Moi aussi. Buvons un verre en son honneur. Après quoi, rendors-toi, fillette, je t'en prie. La guerre est finie et oubliée.

Ne crois pas, je t'en prie, que ce soit vanité de ma part, fillette, dit-il sans parler. Son grand amour dormait de nouveau. C'était un sommeil différent de celui de l'autre, l'arriviste. Il n'aimait pas se rappeler comme elle dormait, celle-là, mais si, il s'en souvenait. Mais il aurait voulu l'oublier. Elle ne dormait pas joliment, pensa-t-il. Pas comme cette fille qui dormait comme si elle était lucide et vivante : sauf qu'elle était endormie. Dors bien, je t'en prie, pensa-t-il.

Mais qui es-tu, nom de Dieu, pour te permettre de critiquer les petites arrivistes ? songea-t-il. Regarde un peu la misérable carrière dans laquelle tu as tenté de réussir et tu n'es qu'un raté.

Je désirais être, et j'ai été, officier général de l'Armée des États-Unis. J'ai fait fiasco et je dis du mal de tous ceux qui ont réussi.

Mais son remords ne dura pas, et il se dit : Mis à part les lèche-culs, les combinards qui prennent leurs cinq, dix et vingt pour cent, et autres cons de partout et d'ailleurs qui ne se sont jamais battus mais tiennent les leviers de commande.

À Gettysburg, plusieurs anciens de l'Académie militaire y sont restés. Ce fut le plus grand jour de boucherie de tous les jours de boucherie, avec de la résistance de part et d'autre.

Ne sois pas amer. S'ils ont tué le général McNair le jour où rappliqua le Walhalla Express, ce fut par erreur. Cesse d'être amer. Il y a eu des tués parmi les types de l'Académie, les statistiques le prouvent.

Comment veut-on que je me souvienne sans amertume ?

Sois donc aussi amer que tu en as envie. Et raconte à cette fille, mais en silence, et cela ne lui fera pas mal d'ailleurs, puisqu'elle dort si merveilleuse. Il dit merveilleuse en lui-même, au lieu de l'adverbe, car sa pensée était souvent fort peu grammaticale.



CHAPITRE XXXIV

Dors tranquillement, mon véritable amour, et à ton réveil tout ceci sera fini et je blaguerai pour te faire oublier les détails de ce *triste métier* 1 qu'est la guerre, et nous irons acheter le petit nègre, ou more, la petite statue d'ébène aux jolis traits, avec son turban de pierreries. Puis tu l'épingleras sur toi et nous irons boire un verre au Harry's et voir quels amis ou qui en fait d'amis, seront levés à pareille heure.

Nous déjeunerons au Harry's, ou nous reviendrons ici, et ce sera le moment du départ. Nous nous dirons au revoir, et je grimperai dans le *motoscafo* avec Jackson ; j'aurai une bonne plaisanterie pour le *Gran Maestro* et un signe amical pour les autres membres de l'Ordre, et je parie à dix contre un, tel que je me sens en ce moment, ou je t'en donne trente contre deux, que nous ne nous reverrons plus jamais.

Merde, dit-il à personne, ni certainement à haute voix, je me suis déjà senti comme ça avant bien des batailles et presque toujours en automne et chaque fois que je quittais Paris. Ça ne veut probablement rien dire.

Et puis, bon Dieu, qui est-ce que ça intéresse, à part moi, le *Gran Maestro* et cette fille. À l'échelon de commandement, je veux dire.

Moi-même, je suis loin, très loin, de m'en foutre. Pourtant, à l'heure qu'il est, je devrais être entraîné et habitué à me foutre et me contrefoutre de tout ; comme on dit des putains. Une femme qui se, etc.

Mais n'y pensons plus fiston, lieutenant, capitaine, major, colonel, général, monsieur l'officier. Rien n'ira plus, les jeux seront faits une fois de plus, et merde pour elle et la sale gueule que le vieux Jérôme Bosch lui a donnée en peinture. Rengaine ton épée, Mort, vieille frangine, à supposer que tu aies un fourreau. Ou alors, ajouta-t-il, pensant cette fois à Hurtgen, tu peux prendre ton épée et te la foutre au cul.

C'était Passchendaele avec les arbres éclatés, raconta-t-il, sans autre auditeur que cette merveilleuse lumière au plafond. Puis il regarda la jeune fille, afin de voir si son sommeil était assez profond pour que même ses pensées ne puissent pas lui faire de mal.

Ensuite ses yeux allèrent au portrait et il songea : Je l'ai dans deux positions, couchée et tournée un peu de biais, et me regardant droit dans les yeux. Je suis un salaud de veinard et je n'ai aucun droit d'être triste.

---

1 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XXXV

Le premier jour, nous y avons laissé les trois commandants de bataillon. L'un tué dans les vingt premières minutes et les deux autres un peu plus tard. Ce n'est que de la statistique pour un journaliste. Mais les bons commandants de bataillon, ça n'a encore jamais poussé sur les arbres ; pas même sur les arbres de Noël, qui formaient l'essentiel de cette espèce de forêt. Je ne sais pas combien de fois nous avons perdu des commandants de compagnie, presque en série. Mais je pourrais vérifier.

Ceux-là non plus ne se fabriquent pas, ne poussent pas aussi vite qu'une récolte de pommes de terre, par exemple. Nous avons bien eu des remplaçants, mais je me souviens d'avoir pensé qu'il aurait été plus simple, et plus pratique, de les fusiller sur place à mesure qu'ils sautaient de camion, que d'être obligé de se décarcasser pour les ramener de l'endroit où ils se feraient tuer, et les enterrer. Ça demande des hommes et de l'essence pour les ramener, et des hommes pour les enterrer. Ces hommes pourraient tout aussi bien être en train de se battre, et de se faire tuer eux aussi.

Quand ce n'était pas de la neige, c'était tout le temps autre chose, de la pluie ou du brouillard, et les routes avaient été minées, quatorze échelons de mines en profondeur sur certains parcours ; alors, quand les véhicules barattaient leur chemin jusqu'au chapelet suivant, dans une autre zone de boue, on y laissait toujours quelques engins, avec, naturellement, les gens qui étaient dedans.

Non contents de marmiter le tout que c'en était un enfer et de tenir en enfilade, avec leurs mitrailleuses et leurs armes automatiques, des allées pare-feu, les autres avaient calculé et canalisé tout le truc de façon que, même si on le déjouait, on donnait trop dans le panneau. Ils vous arrosaient également avec l'artillerie lourde et au moins un canon sur rails.

C'était le genre d'endroit où il était extrêmement difficile de rester en vie, même si on se contentait d'être là sans bouger. Et nous attaquions tout le temps, et tous les jours.

N'y pensons plus. Au diable tout cela. Sauf peut-être deux trucs auxquels je vais penser, pour m'en débarrasser. Le premier c'était un cul nu de colline qu'il fallait franchir pour pénétrer dans Grosshau.

Juste avant ce quatre cents mètres qu'on devait piquer, et que des 88 tenaient en observation, on tombait sur un bout de terrain mort où on ne pouvait vous atteindre qu'à coups d'obus, au tir d'interdiction ou, sur la droite, au mortier. Quand nous avons nettoyé ce coin, nous nous sommes aperçus qu'ils avaient là aussi de bons postes d'observation pour leurs mortiers.

C'était un endroit relativement tranquille, et en disant ça je ne mens pas plus qu'un autre. On ne raconte pas d'histoires à ceux qui étaient à Hurtgen, car si vous mentez, ils s'en aperçoivent dès que vous ouvrez la bouche, colonel ou pas colonel.

Nous sommes tombés sur un camion et on a mis les freins ; le gars était livide, comme de juste.

– Mon colonel, a-t-il dit, il y a un G.I. mort au milieu de la route un peu plus loin, et chaque fois qu'un véhicule passe par là il est forcé de rouler dessus ; je crains que ça ne fasse mauvaise impression sur la troupe.

– Il n'y a qu'à l'ôter de là.

Et nous l'avons ôté de là.

Je me rappelle encore exactement de quoi il avait l'air, quand on l'a soulevé, aplati comme une crêpe, si plat que ça faisait une drôle d'impression.

Et puis il y a encore l'autre truc dont je me souviens. Nous avions lâché une quantité astronomique de phosphore blanc sur la ville avant d'y entrer pour de bon, ou bref comme on voudra. Pour la première fois de ma vie j'ai vu un chien allemand manger du Boche rôti. Plus tard, j'ai vu aussi un chat en faire autant. C'était un chat affamé, un gentil chat à voir comme ça, franchement. Penserait-on jamais qu'un brave chat allemand irait manger du brave soldat allemand, qu'en dis-tu, fillette ? Ou un brave chien allemand bouffer le cul d'un brave soldat allemand rôti au phosphore blanc ?

Combien pourrais-tu en raconter comme ça ? Des masses, et à quoi bon ? Tu pourrais bien en raconter des mille et des cents, ce n'est pas ce qui empêcherait la guerre. Les gens diraient : Ce n'est pas contre les Boches qu'on se bat, et que d'ailleurs ce n'est pas moi que le chat a mangé, ni mon frère Gordon, parce qu'il était dans le Pacifique. Ce sont peut-être des crabes qui ont bouffé Gordon. Ou peut-être s'est-il simplement liquéfié.

À Hurtgen, les gars se congelaient ; et il faisait si froid que même gelés ils avaient les joues rouges. Très curieux. L'été, ils étaient gris et jaunes comme des statues de cire. Mais une fois l'hiver réellement venu, ils avaient les joues astiquées comme des pommes.

Un vrai soldat ne raconte jamais à personne à quoi ressemblaient ses morts, dit-il au portrait. Et j'en ai fini sur ce sujet. Et que fais-tu de cette compagnie fauchée net ? Qu'en fais-tu, dis, soldat de métier ?

Ils sont morts, dit-il. Et toi va te faire foutre et cesse de déblatérer.

Allons, qui est-ce qui veut boire un verre de Valpolicella avec moi ? À quelle heure crois-tu que je doive réveiller ton double, dis ma fille ? Il faut que nous allions à cette bijouterie. Et j'ai hâte de plaisanter et de parler de choses gaies, le plus gaies possible.

Pourrais-tu me dire ce qu'il y a de gai, Portrait ? Tu devrais le savoir. Tu es plus futée que moi, bien que tu n'aies pas autant roulé ta bosse.

Bien, bien, fille en peinture, dit le colonel, sans qu'on l'entende. N'insistons pas et, dans onze minutes, je réveillerai l'autre, la vivante, et nous irons en ville et nous serons gais et nous te laisserons ici pour qu'on t'emballe.

Ce que j'en ai dit, c'était sans offense. Rien qu'une mauvaise plaisanterie. Je m'en voudrais d'être grossier puisque je vais vivre avec toi désormais. Je l'espère, ajouta-t-il, et il but un verre de vin.

CHAPITRE XXXVI

C'était une éclatante journée, âpre et froide, et, arrêtés devant la vitrine de la bijouterie, ils examinaient les deux petits bustes de nègres sculptés dans l'ébène, ornés d'un semis de pierres précieuses. Les deux se valaient, songea le colonel.

– Lequel préfères-tu, ma fille ?

– Celui de droite, je crois. Tu ne trouves pas que c'est lui qui a la plus jolie tête ?

– Ils ont une jolie tête tous les deux. Mais je crois que si nous vivions encore au bon vieux temps, c'est lui que je préférerais pour te servir.

– Bon. Ce sera donc lui. Entrons les voir de près. Il faut que je demande le prix.

– C'est moi qui entrerai.

– Non, laisse-moi demander le prix. Ils me compteront moins cher qu'à toi. Après tout, tu es un riche Américain.

– Et toi 1, Rimbaud ?

– Tu ferais un drôle de Verlaine, lui dit la jeune fille. Nous serons des personnages célèbres, mais pas ceux-là.

– Allez, entrez, Majesté, et qu'on en finisse avec ce fichu bijou.

– Tu ne ferais pas non plus un très bon Louis XVI.

– Je grimperais dans la charrette avec toi et je serais encore capable de leur cracher à la gueule.

– Ne parlons plus des charrettes ni des tristesses de ce monde et achetons ce petit objet, et ensuite nous pourrons allez chez Cipriani et être des gens illustres.

Dans la boutique, ils regardèrent les deux têtes et elle demanda le prix, puis il y eut un échange de phrases rapides et le prix diminua de beaucoup. Mais c'était encore plus que n'avait le colonel.

– Je vais aller chez Cipriani chercher l'argent.

– Non, dit la jeune fille. – Puis au vendeur : – Mettez-le dans une boîte et faites-le porter chez Cipriani, et dites que le colonel a demandé qu'on paie et qu'on le lui garde.

– Je vous en prie, dit le vendeur. Exactement comme vous voudrez.

Ils se retrouvèrent dans la rue et dans le soleil et le vent infatigable.

– À propos, dit le colonel. Tes pierres sont dans le coffre au Gritti à ton nom.

– Ce sont les tiennes.

– Non, lui dit-il, sans rudesse, mais pour lui faire bien comprendre. Il y a des choses qu'on ne peut pas faire. Tu le sais. Tu ne peux m'épouser, et je le comprends, bien que je ne l'approuve pas.

– Très bien, dit la jeune fille. Je comprends. Mais prends-en une comme porte-bonheur, veux-tu ?

– Non. Impossible. Elles ont trop de valeur.

– Mais le portrait en a aussi.

– C'est différent.

– Oui, convint-elle. J'imagine. Je crois que je commence à comprendre.

– Un cheval, oui, je l'accepterais venant de toi, si j'étais pauvre, et jeune, et excellent cavalier. Mais une automobile, non.

– Je comprends très bien maintenant. Où pourrions-nous aller, tout de suite, pour que tu m'embrasses ?

– Dans ce passage, si tu ne connais personne qui y habite.

– Je me moque de qui y habite. Je veux que tu me serres très fort et que tu m'embrasses et que je le sente.



Ils tournèrent dans le passage qui était une impasse et ne s'arrêtèrent qu'au fond.

– Oh ! Richard, dit-elle. Oh ! mon chéri.

– Je t'aime.

– Aime-moi, je t'en prie.

– Oui.

Les cheveux de la jeune fille s'étaient défaits sous le vent, il en avait le cou tout enveloppé et il l'embrassa encore une fois, tandis que toute cette soie battait contre ses joues.

Puis elle s'arracha, tout à coup et durement, le regarda et dit :

– Je suppose que nous ferions mieux d'aller au Harry's.

– Oui sans doute. Veux-tu que nous jouions aux personnages historiques ?

– Oui, dit-elle. Jouons à toi tu es toi et moi je suis moi.

– Allons-y, dit le colonel.

---

1 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XXXVII

Il n'y avait personne au Harry's à l'exception de quelques buveurs matinaux que le colonel ne connaissait pas, et deux hommes qui traitaient des affaires au fond du bar.

Il y avait des heures où le Harry's se remplissait de gens qu'on connaissait, avec la même impétueuse régularité que la marée montante au Mont-Saint-Michel. À cela près, songea le colonel, que les heures des marées changent chaque jour avec la lune, tandis que les heures du Harry's sont comme le méridien de Greenwich, ou le mètre-étalon de Paris, ou la bonne opinion qu'ont d'eux-mêmes les militaires français.

– Connais-tu quelqu'un parmi ces buveurs matinaux ? demanda-t-il à la jeune fille.

– Non. Comme je ne suis pas une buveuse matinale, je n'ai jamais eu l'occasion de faire leur connaissance.

– Ils seront balayés à la marée montante.

– Non. Ils partiront tout seuls, sitôt qu'elle arrivera.

– Cela t'ennuie d'être ici hors saison ?

– Te figures-tu que je suis snob parce que je viens d'une vieille famille ? Nous ne sommes pas snobs, nous. Les snobs ce sont les cons, comme tu dis, les nouveaux riches. A-t-on jamais vu tant de nouveaux riches ?

– Oui, dit le colonel. J'ai vu ça à Kansas City, du temps où j'étais à Fort-Riley et où je venais souvent jouer au polo au Country Club.

– Était-ce aussi moche qu'ici ?

– Non. C'était très agréable. J'aimais bien ça et c'est un très beau coin de Kansas City.

– Vraiment ? Quel dommage que nous ne puissions pas y aller. Est-ce qu'il y a des camps là-bas aussi ? Comme ceux où nous passerons la nuit, tu sais ?

– Bien sûr. Seulement nous, nous descendrons à l'hôtel Muehlebach qui a les plus grands lits du monde et nous ferons semblant d'être des milliardaires du pétrole.

– Où laisserons-nous la Cadillac ?

– Parce que c'est une Cadillac à présent ?

– Oui. À moins que tu n'aies envie de prendre la grosse Buick Roadmaster, celle avec la conduite Dynaflow. J'ai fait toute l'Europe avec. Dans le dernier *Vogue* que tu m'as envoyé.

– Le mieux serait peut-être de n'en prendre qu'une à la fois, dit le colonel. Mais peu importe celle que nous choisirons, il y a un garage juste à côté du Muehlebach, et c'est là que nous la mettrons.

– C'est très somptueux, le Muehlebach ?

– Formidable. Tu adoreras ça. Quand nous quitterons la ville, nous prendrons vers le nord jusqu'à St. Joe, et nous boirons un verre au bar du Roubidoux, ou peut-être deux, et puis nous traverserons le fleuve pour filer vers l'ouest. Je te passerai le volant, et nous prendrons chacun notre quart.

– Qu'est-ce que c'est ça ?

– C'est se relayer pour conduire.

– C'est moi qui conduis en ce moment.

– Il y a un bout de route ennuyeuse, mais passons tout de suite à Chimney Rock, nous continuons par Scott's Bluff et Torrington, et ensuite ça commence, tu verras ce que tu verras.

– J'ai les cartes et les guides, et le livre de ce type qui dit les bons coins où manger, et le guide A.A.A. pour les camps et hôtels.

– Tu potasses beaucoup la question ?

– Le soir, oui, sur les choses que tu m'as envoyées. Quelle indication aurons-nous sur la carte grise ?

– Missouri. Nous achèterons la voiture à Kansas City. Nous y arrivons en avion, tu as oublié ? Ou alors nous pouvons prendre un très bon train, un vrai.

– Je croyais que l'avion c'était pour Albuquerque ?

– Non, c'était une autre fois.

– Et nous nous arrêterons toujours au début de l'après-midi au meilleur motel indiqué dans le guide de l'A.A.A., et je te préparerai à boire tout ce que tu voudras, et pendant ce temps tu liras le journal et *Life* et *Time* et *Newsweek*, et je lirai les tout derniers *Vogue* et *Harper's Bazaar ?*

– Oui. Mais nous reviendrons tout de même ici.

– Naturellement. Avec notre voiture. Sur le meilleur paquebot italien du moment. Nous prendrons la route jusqu'ici, tout droit de Gênes.

– Tu n'as pas envie de t'arrêter quelque part pour la nuit ?

– Pourquoi ? Nous sommes pressés d'arriver chez nous, dans notre maison.

– Où sera notre maison ?

– Nous avons tout le temps de le décider. Les maisons ne manquent pas dans cette ville. Tu n'aimerais pas vivre aussi à la campagne ?

– Si, dit le colonel. Pourquoi pas ?

– Comme ça nous verrions les arbres en nous réveillant. Quelle sorte d'arbres verrons-nous pendant ce grand voyage ?

– Surtout des pins et des cotonniers le long des rivières et des trembles. Attends seulement d'avoir vu les trembles jaunir à l'automne.

– Je n'attends que cela. Où descendrons-nous dans le Wyoming ?

– Nous irons d'abord à Sheridan et puis nous verrons.

– C'est joli Sheridan ?

– C'est magnifique. Nous irons en voiture jusqu'à l'endroit où il y a eu la grande Bataille des Chariots et je te raconterai ce que c'était. Et plus haut, sur la route de Billings, jusqu'à l'endroit où a été tué cet imbécile de George Armstrong Custer[1], et tu verras les marques qui disent où un tel ou un tel sont tombés, et je t'expliquerai la bataille.

– Ce sera merveilleux. À quoi ressemble le plus Sheridan : à Mantoue, à Vérone ou à Vicence ?

– Pas plus à l'une qu'aux autres. C'est perché tout contre les montagnes, presque comme Chio.

– Comme Cortina, alors ?

– Pas du tout. Cortina est dans une vallée haute en pleine montagne. Sheridan est niché tout contre les montagnes. Les Grandes Cornes n'ont pas de contreforts. Elles surgissent tout droit du plateau. Tu verras le Pic du Nuage.

– Nos voitures n'auront pas de mal à monter ?

– Tu penses bien que non, bigre. Mais j'aimerais autant ne pas avoir de changement de vitesse automatique.

– Je peux m'en passer, dit la jeune fille. – Puis elle se redressa, très raide, pour ne pas pleurer. – Comme de tout le reste, ajouta-t-elle.

– Que veux-tu boire ? dit le colonel. Nous n'avons encore rien commandé.

– Je n'ai envie de rien, je crois.

– Deux Martini très secs, dit le colonel au barman, et un verre d'eau glacée.

Il plongea la main dans sa poche, dévissa la capsule de sa fiole de médicament et fit tomber deux des gros comprimés dans sa paume gauche. Sans les lâcher, il revissa la capsule. Cela n'avait rien d'un exploit pour quelqu'un dont la main droite était mauvaise.

– J'ai dit que je n'avais envie de rien.

– Je sais, fillette. Mais j'ai pensé que tu en aurais peut-être besoin. Le verre peut rester sur le comptoir. Ou je pourrai le boire moi-même. Je t'en prie, dit-il. Ce n'était pas pour te brusquer.

– Nous n'avons pas réclamé le petit nègre qui doit veiller sur moi.

– Non. Parce que je ne voulais pas le réclamer tant que Cipriani n'est pas là et que je ne peux pas le payer.

– Est-ce que tout est rigide à ce point ?

– Pour moi, oui, dit le colonel. Je regrette, ma fille.

– Répète « ma fille » trois fois, tout de suite.

– Mi hija, mia figlia, ma fille.

– Je ne sais pas, dit-elle. Mais je crois que nous devrions partir d'ici. J'adore qu'on nous voie, mais je n'ai envie de voir personne.

– La boîte avec le petit nègre est là, sur la caisse.

– Je sais. Il y a un moment déjà que je l'ai vue

Le barman apporta les consommations ; le Martini était sûrement glacé, à voir le givre sur les parois des verres, et il y avait aussi l'eau demandée.

– Passez-moi ce petit paquet qui est arrivé pour moi, et qui est là sur la caisse, lui dit le colonel. Dites à Cipriani que je lui enverrai un chèque en échange.

Il avait changé d'avis.

– Veux-tu ce verre, ma fille ?

– Oui. S'il t'est égal que je change d'avis moi aussi.

Ils burent, après avoir touché leurs verres très légèrement, si légèrement que le heurt fut presque imperceptible.

– Tu avais raison, dit-elle, sentant la chaleur du Martini et la tristesse momentanément supprimée du même coup.

– Toi aussi, dit-il, cachant les deux comprimés dans le creux de sa main.

Il songea que les avaler avec de l'eau, en ce moment, serait de mauvais goût. Aussi, quand la jeune fille tourna la tête une seconde pour suivre des yeux un buveur matinal qui sortait, il les avala avec le Martini.

– Si nous partions, ma fille ?

– Oui. Certainement.

– Barman, dit le colonel. Cela fait combien ? Et n'oubliez pas de dire à Cipriani que je lui enverrai un chèque pour cette bêtise.

---

1 Général américain, tué par les Indiens. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XXXVIII

Ils déjeunèrent au Gritti, et la jeune fille avait défait le paquet avec le buste du petit nègre au turban et l'avait épinglé haut sur son épaule gauche. Cela mesurait de sept à huit centimètres de long, et c'était d'un très joli effet si on aimait ça. Et si tu n'aimes pas ça, tu n'es qu'un imbécile, pensa le colonel.

Mais pas de grossièreté, même en pensée, se dit-il. Tâche d'être sage, il le faut maintenant, en tout, jusqu'à ce que tu aies dit au revoir. Quelle façon de parler, pensa-t-il, au revoir

On dirait une formule pour la Saint-Valentin.

Au revoir et *bonne chance* 1 et *hasta la vista*. Nous disions toujours *merde* 1 et c'était marre. Adieu, pensa-t-il, ça c'est un joli mot. Ça sonne bien, pensa-t-il. Adieu, un long adieu, et prends ça avec toi pour le voyage. Avec attirail au grand complet, songea-t-il.

– Fillette, dit-il. Cela fait combien de temps que je ne t'ai pas dit que je t'aime ?

– Pas depuis que nous sommes à table

– Je te le dis maintenant.

Elle avait peigné ses cheveux patiemment, à leur retour à l'hôtel, et elle était allée au vestiaire des dames. Elle détestait ce genre d'endroit.

Elle avait pris son rouge à lèvres pour se peindre la bouche de la façon qu'elle savait qu'il désirait le plus ; et elle s'était dit, en se dessinant cette bouche correctement : Ne pense à rien. Ne pense pas. Et surtout ne sois pas triste parce qu'il va partir.

– Tu es très belle.

– Merci. J'aimerais être belle pour toi si c'était possible et possible que je sois belle.

– L'italien est une langue délicieuse.

– Oui. C'était l'avis de M. Dante.

– Gran Maestro, dit le colonel. Qu'y a-t-il à manger dans cette *Wirtschaft ?*

Le *Gran Maestro* avait observé, tout en n'observant pas, affectueusement et sans envie.

– Voulez-vous de la viande ou du poisson ?

– C'est samedi, dit le colonel. Le poisson n'est pas de rigueur. Donc du poisson pour moi.

– C'est de la sole, dit le *Gran Maestro*. Et pour vous, madame ?

– Ce que vous déciderez. Vous en savez plus long que moi sur ce chapitre, et j'aime tout.

– Décide-toi, ma fille.

– Non. Je préfère m'en remettre à quelqu'un qui s'y connaît mieux que moi. J'ai un appétit d'écolière en pension.

– Ce sera donc une surprise, dit le *Gran Maestro*, avec son long visage affectueux et sa grisaille de sourcils au-dessus des yeux doucement voilés par les paupières, et sa figure toujours heureuse de vieux soldat encore en vie, et qui le savoure à son vrai prix.

– Y a-t-il des nouvelles de l'Ordre ? demanda le colonel.

– Seulement que notre chef, lui-même, a des ennuis. On lui a confisqué tout ce qu'il possède. Ou en tout cas on y a mis le nez.

– J'espère que ce n'est pas grave.

– Ayons confiance en notre chef. Il est sorti indemne de tempêtes pires que celle-ci.

– À notre chef, dit le colonel.

Il leva son verre que l'on avait rempli du nouvel et authentique Valpolicella, décanté.

– Bois à sa santé, ma fille.

– Je ne peux pas boire à la santé de ce porc, dit la jeune fille. D'ailleurs je ne suis pas membre de l'Ordre.

– Vous l'êtes désormais, dit le *Gran Maestro. Per merito di guerra*.

– Alors je boirai à sa santé, dit-elle. C'est bien vrai que je suis membre de l'Ordre ?

– Oui, dit le *Gran Maestro*. Vous n'avez pas encore reçu votre parchemin, mais je vous nomme Secrétaire Surhonoraire. Mon colonel vous révélera les secrets de l'Ordre. Révélez, je vous prie, mon colonel.

– Je révèle, dit le colonel. Pas de vérolés dans le coin ?

– Non. Il est sorti avec sa dame. Miss Baedeker.

– Alors O.K., dit le colonel. Je vais révéler. Il n'y a que le secret capital que tu dois connaître. Reprenez-moi, *Gran Maestro*, si je tombe dans l'erreur.

– Procédez aux révélations, dit le *Gran Maestro*.

– Je procède aux révélations, dit le colonel. Écoute bien, ma fille. Voici le Suprême Secret. Écoute : « L'amour c'est l'amour, et le plaisir c'est le plaisir. Mais quel silence de mort toujours quand le poisson rouge meurt. »

– Fin de la révélation, dit le *Gran Maestro*.

– Je suis très heureuse et très fière d'être membre de l'Ordre, dit la jeune fille. Mais en un sens ce n'est pas un ordre très raffiné.

– Assurément, dit le colonel. Et maintenant, *Gran Maestro*, que mangeons-nous en fait ; hors de tous mystères ?

– Un peu de crabe *enchillada*, à la mode d'ici, mais froid, pour commencer. Servi dans sa coquille. Ensuite, pour vous, une sole, et pour Madame un mixed grill. Légumes ?

– Ce que vous avez, n'importe, dit le colonel.

Le *Gran Maestro* se retira et le colonel regarda la jeune fille et par la fenêtre, le Grand Canal, et il revit les jeux magiques et les changements de la lumière qu'on retrouvait, même là, au bout de ce bar, maintenant habilement transformé en salle à manger ; et il dit :

– T'ai-je déclaré que je t'aime, ma fille ?

– Cela fait longtemps que tu ne me l'as pas dit. Mais je t'aime.

– Qu'arrive-t-il aux gens qui s'aiment ?

– Ils ont ce qu'ils ont, je suppose, quoi que ce soit, et ils sont un peu plus heureux que d'autres. Ensuite l'un des deux éprouve le vide à jamais.

– Je ne serai pas brutal, dit le colonel. J'aurais pu répondre brutalement. Mais je t'en prie, il ne faut pas que tu éprouves le vide.

– J'essaierai, dit la jeune fille. Je n'ai pas cessé d'essayer depuis que je me suis réveillée, ce matin. Pas cessé depuis que nous nous connaissons.

– Il faut continuer, fillette, dit le colonel.

Puis au *Gran Maestro*, qui avait réapparu, ayant donné ses ordres, le colonel dit :

– Une bouteille de ce fameux *vino secco* du Vésuve, avec les petites soles. Nous boirons le Valpolicella avec le reste.

– Je ne peux pas boire de ce vin du Vésuve avec mon mixed grill ? demanda la jeune fille.

– Renata, ma fille, dit le colonel, bien sûr. Tu as tous les droits.

– J'aime boire les mêmes vins que toi si je bois du vin.

– Un bon vin blanc est bon avec le mixed grill à ton âge, lui dit le colonel.

– Je voudrais tant qu'il n'y ait pas une telle différence d'âge.

– Moi, ça me plaît beaucoup, lui dit le colonel. Sauf que, ajouta-t-il. – Mais il ne termina pas, et dit : Soyons *fraîche et rose comme au jour de bataille* 2.

– Qui a dit cela ?

– Je n'en ai pas la moindre idée. C'est une perle que j'ai cueillie, du temps que je faisais un stage au *Collège des Maréchaux* 2. Plutôt prétentieux, ce nom. Mais j'y ai obtenu mon brevet. Ce que je sais le mieux, c'est des Boches que je le tiens, à force de les observer et de me battre contre eux. Ils n'ont pas leurs pareils comme soldats. Mais ils passent toujours la mesure.

– Soyons comme tu as dit, et dis-moi que tu m'aimes, je te prie.

– Je t'aime, dit-il. Et c'est du solide, tu peux t'appuyer dessus. Je te le dis sérieusement.

– C'est samedi, dit-elle. Et c'est quand samedi prochain ?

– Samedi prochain est fête mobile, ma fille. Trouve-moi quelqu'un qui puisse me parler de samedi prochain.

– Toi, si tu voulais.

– Je vais demander au *Gran Maestro*, peut-être saura-t-il. *Gran Maestro*, ce sera pour quand, samedi prochain ?

– À Pâques ou à la Trinité 3, dit le *Gran Maestro*.

– Pourquoi ne nous vient-il pas d'odeurs de la cuisine pour nous réconforter ?

– Parce que le vent ne souffle pas du bon côté.

Oui, pensa le colonel. Le vent ne souffle pas du bon côté, et quelle chance ç'aurait été d'avoir eu cette fille avec moi, au lieu de l'autre à qui je verse une pension alimentaire, qui n'a même pas été fichue de faire un enfant. Elle avait pris la place pour ça. Mais tout ça est affaire de caoutchouc, et de quel droit critiques-tu ? Je n'incrimine personne, sauf Goodrich ou Firestone ou la General4.

Allons, allons, pas d'obscurité, se dit-il. Et aime celle que tu aimes.

Elle était là, à côté de lui, n'attendant que d'être aimée, s'il avait le moindre amour à donner.

Et cela revenait, comme toujours, quand il la voyait et il dit :

– Comment te sens-tu, avec ta chevelure aile de corbeau et ton visage briseur de cœurs ?

– Je me sens bien.

– *Gran Maestro*, dit le colonel. Débrouillez-vous pour expédier quelques odeurs de vos cuisines, même si le vent nous est contraire.

---

1 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

2 En français dans le texte. *(N.d.T.)*

3 En français dans le texte. *(N.d.T.*)

4 La General Motors. *(N.d.T.)*

CHAPITRE XXXIX

Le portier de l'hôtel avait téléphoné, sur les directives du concierge, et c'était le même bateau à moteur qu'ils avaient pris antérieurement.

Jackson était à bord avec les bagages et le portrait, qu'on avait solidement emballé. Le vent soufflait toujours aussi fort.

Le colonel avait payé sa note et laissé les pourboires qu'il fallait. Les gens de l'hôtel avaient chargé les bagages et le portrait dans le canot et veillé à ce que Jackson fût convenablement installé. Puis ils s'étaient retirés.

– Eh bien, ma fille, dit le colonel.

– Est-ce que je ne peux pas aller avec toi jusqu'au garage ?

– Ce serait tout aussi dur au garage.

– Je t'en prie, permets-moi de t'accompagner jusqu'au garage.

– Très bien, dit le colonel. Au fond ça te regarde. Monte.

Ils ne dirent pas un mot. Ils avaient le vent arrière, de sorte que, avec le peu de vitesse dont cette vieille misère de moteur était capable, on aurait cru qu'il n'y avait presque pas de vent du tout.

Au débarcadère, tandis que Jackson passait les bagages à un porteur et s'occupait lui-même du portrait, le colonel dit :

– Veux-tu que nous nous disions au revoir ici ?

– Il faut ?

– Non.

– Je ne peux pas aller jusqu'au bar du garage pendant qu'on sort la voiture ?

– Ce sera pire.

– Cela m'est égal.

– Faites porter tout ça au garage, et faites surveiller par quelqu'un pendant que vous descendez la voiture, dit le colonel à Jackson. Vérifiez si mes fusils sont bien là et embarquez tout le barda en vous arrangeant pour laisser le plus de place possible sur la banquette arrière.

– Oui, mon colonel, dit Jackson.

– Alors, je viens ? demanda la jeune fille.

– Non, lui dit le colonel.

– Pourquoi ne viendrais-je pas ?

– Tu le sais très bien. Tu n'es pas invitée.

– Ne sois pas méchant, je t'en prie.

– Bon Dieu, ma fille, si tu savais le mal que je me donne pour ne pas l'être. Ça simplifie, d'être méchant. Payons ce brave homme et allons nous asseoir sur ce banc là-bas sous l'arbre.

Il paya le propriétaire du canot à moteur et lui dit qu'il n'avait pas oublié sa promesse à propos du moteur de jeep. Il lui dit aussi de ne pas y compter ferme, mais qu'il y avait de fortes chances pour qu'il l'obtienne.

– Ce sera un moteur usagé. Mais ça vaudra mieux que ce moulin à légumes que vous avez en ce moment.

Ils gravirent les marches de pierre usées et foulèrent le gravier pour venir s'asseoir sur le banc de l'arbre.

Les arbres étaient noirs et dénudés dans le vent. Les feuilles étaient tombées précocement, cette année-là, et il y avait beau temps qu'on les avait balayées.

Un homme vint leur proposer des cartes postales, et le colonel lui dit :

– Sauve-toi, fiston. Ce n'est pas le moment.

La jeune fille pleurait finalement, malgré sa décision de ne jamais pleurer.

– Écoute, ma fille, dit le colonel. Il n'y a rien à dire. On n'a pas monté d'amortisseurs sur le genre de véhicule qui nous traîne en ce moment.

– J'ai fini, dit-elle. Je ne suis pas une hystérique.

– Je n'ai jamais pensé que tu l'étais. Je dirais plutôt que tu es la plus adorable et la plus belle de toutes les filles du monde. De tous les temps. De tous les lieux. Et d'ailleurs.

– Quand cela serait, qu'est-ce que cela changerait ?

– Là, tu gagnes, dit-il. Mais c'est la vérité.

– Et maintenant, quoi ?

– Maintenant, on se lève et on s'embrasse et on se dit au revoir.

– Et c'est quoi ça ?

– Je ne sais pas, dit le colonel. Ça doit être une de ces choses dont on est seul à pouvoir trouver le sens, chacun de son côté.

– J'essaierai de le trouver.

– Vas-y le plus doucement possible, ma fille.

– Oui, dit la jeune fille. Dans notre véhicule sans amortisseurs.

– Tu étais vouée à la charrette depuis le début.

– Tu ne peux donc rien faire avec gentillesse ?

– Probable que non. Mais j'ai essayé.

– Je t'en prie, essaie encore. C'est tout l'espoir que nous avons.

– J'essaierai encore.

Ainsi ils s'étreignirent et s'embrassèrent très fort, de toute la vérité dont ils étaient capables, et le colonel reconduisit la jeune fille par l'allée de gravier jusqu'au bas des marches de pierre.

– Tu devrais prendre un bon canot. Pas ce vieux rescapé des camps de la mort.

– J'aime autant prendre le vieux rescapé, si cela ne te fait rien.

– Si cela me fait quelque chose ? dit le colonel. Pas du tout. Je donne des ordres, j'en exécute d'autres, c'est tout. Cela ne me fait rien. Au revoir, ma chérie, mon adorable, ma beauté.

– Au revoir, dit-elle.

CHAPITRE XL

Il était dans le boucaut de chêne immergé qui sert d'affût en Vénétie. C'est un artifice qu'on utilise pour cacher le chasseur aux yeux de ce qu'il essaie de tuer, en l'occurrence des canards.

La balade en auto avait été très réussie avec les jeunes gens, après qu'ils se furent tous rejoints au garage, et, de même, la soirée, avec un excellent repas cuit à feu ouvert dans la vieille cuisine. Dans l'auto, trois chasseurs s'étaient assis à l'arrière, pour se rendre à la canardière. Ceux qui ne mentaient pas s'étaient permis un certain luxe d'exagération, et les menteurs ne s'étaient jamais autant épanouis.

Un menteur en plein épanouissement, avait pensé le colonel, c'est aussi beau qu'un cerisier ou un pommier en fleurs. Comment décourager un menteur, s'était-il dit, à moins qu'il ne vous donne les coordonnées ?

Le colonel avait collectionné les menteurs toute sa vie, comme d'autres les timbres-poste. Il ne les classait pas, sauf à l'instant même, ni ne les thésaurisait vraiment. Il se contentait de goûter pleinement leurs discours, sauf dans les cas, naturellement, où s'y mêlaient les questions de service. La veille, il y avait eu de bons mensonges, la *grappa* aidant, et le colonel s'était bien amusé.

Il y avait eu de la fumée dans la pièce, à cause du feu de braises ouvert ; non, c'étaient des bûches, pensa-t-il. N'importe, c'est quand il y a un peu de fumée, ou que le soleil est couché, qu'un menteur ment le mieux.

Il avait été bien près de mentir deux fois, lui-même, et s'était retenu, se contentant d'exagérer. Je l'espère du moins, pensa-t-il.

Et maintenant cette lagune gelée qui allait tout gâcher. Mais non, ce n'était pas gâché.

Un couple de pilets arriva soudain, de nulle part, plongeant obliquement, piquant à une vitesse dont pas un avion n'eût été capable, et le colonel entendit le bruissement courbe du vent sur leurs ailes et, se retournant, il tua le mâle. L'oiseau toucha la glace, la heurtant aussi fort que possible pour un canard, et il n'avait pas fini sa chute que le colonel avait abattu l'autre, qui prenait de la hauteur, allongeant le cou, très rapidement.

La femelle tomba non loin du mâle.

Et voilà, c'est du meurtre, songea le colonel. Mais qu'est-ce qui n'en est pas, aujourd'hui ? C'est égal, mon garçon, tu sais encore tirer.

Garçon, je t'en fous, pensa-t-il. Espèce de vieille croûte décatie. Mais regarde-les rappliquer.

C'étaient des canards siffleurs qui arrivaient, formant comme un chuchotement qui se coagula, puis s'effilocha, se perdit. Puis qui se coagula de nouveau, et le traître de canard sur la glace se mit à leur parler.

Laisse-les tourner encore une fois, se dit le colonel. Baisse bien la tête et ne bronche pas, même des yeux. Ils vont venir sur toi.

Ils vinrent en effet, et bien, écoutant le discours de la trahison.

Ils réglèrent soudain leurs ailes pour se poser, comme on rabat ses revers de poche. Mais ils virent que c'était de la glace et ils reprirent de la hauteur.

Le tireur, qui n'était plus colonel à présent, ni rien d'autre qu'un homme qui manie un fusil, se dressa dans le tonneau de bois et en descendit deux. Ils heurtèrent la glace, presque aussi pesamment que les gros canards.

C'est assez de deux de la même famille, dit le colonel. Ou était-ce une tribu ?

Le colonel entendit une détonation derrière lui, venant d'un endroit où il savait qu'il n'y avait pas d'affût, et il tourna la tête, portant son regard vers l'autre rive de laîche, par-delà la lagune gelée.

Ça c'est le bouquet, pensa-t-il.

Un groupe de malards, qui étaient descendus très bas droit sur lui jusqu'alors, remontaient en chandelle, escaladant le ciel dressés sur leur queue, semblait-il.

Il en vit tomber un, puis entendit un second coup de feu.

C'était le batelier hargneux tirant les canards qui auraient dû venir vers le colonel.

Comment, comment peut-il faire une chose pareille ? se demanda le colonel.



L'homme avait un mousqueton pour achever les estropiés qui auraient pu s'échapper hors de portée du chien. Tirer sur les canards qui venaient vers l'affût du colonel, c'était, entre chasseurs, la pire chose qu'un homme pût faire à un autre.

Le batelier était beaucoup trop loin pour entendre même si on criait. Aussi le colonel tira-t-il deux fois dans sa direction.

À cette distance, le plomb ne portera pas, pensa-t-il, mais au moins il comprendra que je sais ce qu'il fait. Non mais, en voilà une histoire. Dans une partie de chasse si magnifiquement arrangée par-dessus le marché ? La mieux organisée, la mieux montée de toutes les chasses au canard auxquelles j'aie jamais participé, et de ma vie je n'ai pris autant de plaisir à chasser. Qu'est-ce qui lui prend, à cet enfant de putain ?

Il savait tout le mal que lui faisait sa colère. Aussi prit-il deux comprimés, et il les fit passer avec une rasade de Gordon's gin qu'il but à la flasque, puisqu'il n'y avait pas d'eau.

Il savait que le gin aussi était mauvais pour lui et il pensa : Qu'est-ce qui n'est pas mauvais pour moi, à part le repos et un peu, très peu d'exercice ? O.K., repos et un peu d'exercice, fiston. Appelles-tu ça un peu d'exercice ?

Oh, ma toute belle, se dit-il. Comme j'aimerais que tu sois près de moi en ce moment et que nous soyons à l'affût tous les deux et que nous sentions simplement nos épaules se toucher, dos à dos. Je me retournerais et te verrais et je tirerais les canards en plein ciel, et bien, pour crâner et tâcher qu'il y en ait un qui tombe dans ce tonneau sans te toucher. J'essaierais d'en descendre un comme celui-ci, dit-il, entendant le bruit d'ailes en l'air. Il se leva, se tourna, aperçut le mâle solitaire, magnifique avec son long cou, mouvant rapidement les ailes et naviguant vers la mer. Il le vit clairement découpé haut dans le ciel tandis que lui avait les montagnes dans le dos. Il n'attendit pas, le couvrit et pressa, se rejetant aussi loin en arrière que possible.

Le canard s'abattit sur la glace, juste en dehors du périmètre de l'affût, et brisa la glace en tombant. C'était la glace qu'on avait cassée pour disposer les leurres et qui s'était reformée, très légèrement. La femelle regarda le cadavre en se dandinant.

– Tu ne l'avais jamais vu de ta vie, je crois bien, dit le colonel à la cane. Je crois que tu ne l'avais même pas vu venir. Bien que peut-être que si après tout. En tout cas, tu n'as rien dit.

Le canard avait percuté la tête la première, et il avait le cou engagé sous la glace. Mais le colonel pouvait voir le beau plumage d'hiver sur la poitrine et sur les ailes.

J'aimerais lui faire cadeau d'un gilet tout en plumes à la femelle, comme ceux dont les Mexicains aimaient décorer leurs dieux autrefois, pensa-t-il. Mais je suppose que ces canards sont bons pour le marché, et d'ailleurs personne ne saurait les écorcher ni conserver la peau. Ce serait pourtant beau, malard pour le dos, pilet pour le devant, avec deux bandes verticales en plumes de sarcelle. Une de chaque côté, passant sur le sein. Ça ferait un gilet du tonnerre. Je suis sûr que ça lui plairait.

Qu'est-ce qu'ils attendent pour voler ? pensa le colonel. Dans le tas, il s'en trouverait bien d'assez idiots pour s'amener par ici. Il faut que je me tienne prêt, en tout cas. Mais rien ne vint, et sa seule ressource fut de penser.

On ne tirait pas des autres affûts, et de la mer ne partaient que de rares coups de feu.

La lumière s'était améliorée, les oiseaux voyaient la glace et ne se rabattaient plus vers la terre, mais au contraire filaient vers le large pour se poser en bande sur l'eau. Si bien que, n'ayant plus rien au bout de son fusil, il se mit à penser sans idée préconçue, cherchant à savoir comment cela s'était fait tout d'abord. Il savait qu'il ne le méritait pas, il l'acceptait, et c'était même toute sa vie, mais il cherchait toujours à comprendre.

Il y avait eu deux marins un jour où il se promenait en compagnie de la jeune fille, la nuit tombée. Ils avaient sifflé lorsqu'elle était passée et, pensa le colonel, c'était assez innocent et il aurait dû laisser tomber.

Mais il y avait quelque chose qui clochait. Il l'avait senti avant même de le comprendre. Puis il avait compris pour de bon, car il s'était arrêté sous une lumière pour que les autres puissent voir ce qu'il portait aux épaules et changer de trottoir le cas échéant.

Ce qu'il portait sur chaque épaule, c'était un petit aigle aux ailes déployées. Il était brodé en fils d'argent sur sa tunique. Ce n'était pas voyant et c'était là depuis longtemps. Mais c'était visible à l'œil nu.

Les deux marins avaient sifflé de nouveau.

– Reste là contre ce mur si tu as envie de voir, avait dit le colonel à la jeune fille. Ou regarde ailleurs.

– Ils sont très grands et jeunes.

– Dans deux secondes ils seront moins grands, lui assura le colonel.

Le colonel marcha droit sur les siffleurs.

– Où est votre patrouille ? demanda-t-il.

– Est-ce que je sais ? dit le plus costaud des deux merles siffleurs. Tout ce que je veux, c'est zyeuter la poupée d'un peu près.

– Est-ce que les types de votre espèce ont un nom et un numéro matricule ?

– Est-ce que je sais ? dit l'un d'eux.

Et l'autre :

– Quand je le saurais, ce n'est pas à un amerloque de colonel que j'irais le dire.

Un vieux de la vieille, celui-là, pensa le colonel, avant de cogner. Un vieux singe de la mer. Connaît tous ses droits.

Mais il cogna du gauche, à l'improviste, et réitéra trois fois, comme l'autre allait s'y mettre.

L'autre, celui qui avait sifflé le premier, s'était ramené vite et bien, pour un type qui avait bu, et le colonel lui fit le truc du coude en pleine gueule et puis, sous la lumière, s'offrit le luxe d'un bon direct du droit. Ayant fait mouche, il jeta un coup d'œil sur l'autre siffleur et vit que de ce côté-là c'était O.K.

Alors, il envoya un crochet du gauche. Puis il plaça un droit au corps, en appuyant le remontant. Il lança un autre crochet du gauche, puis pivota et s'en revint vers la jeune fille, pour ne pas entendre le bruit du crâne sur le pavé.

Il s'assura de celui qui avait eu son compte le premier et vérifia qu'il dormait paisiblement, menton bas, du sang sortant de sa bouche. Mais ça va, ça reste de la couleur qu'il faut, nota le colonel.

– Et voilà, adieu à ma carrière, dit-il à la jeune fille. Quelle qu'elle ait été. Mais ces gens ont vraiment de drôles de pantalons.

– Comment te sens-tu ? demanda la jeune fille.

– Moi, très bien. Tu regardais ?

– Oui.

– J'aurai les mains abîmées demain matin, dit-il distraitement. N'importe, je crois que nous pouvons nous en aller tranquillement. Mais marchons lentement.

– Je t'en prie, marche lentement.

– Ce n'est pas dans ce sens que je l'entendais. Je voulais dire pas de départ précipité.

– Nous irons aussi lentement que deux personnes peuvent marcher.

Ainsi firent-ils.

– Tu veux tenter une expérience ?

– Mais oui.

– Marchons de façon que nos jambes, même vues de dos, aient l'air d'un avertissement.

– J'essaierai. Mais je doute d'y arriver.

– Alors marchons tout simplement.

– Mais toi, tu n'as pas été touché ?

– Un assez bon direct du droit derrière l'oreille. D'entrée, du second gars.

– C'est comme ça quand on se bat ?

– Si on a la chance pour soi, oui.

– Et sinon ?

– Vos genoux flanchent comme ceux du voisin. Soit en avant, soit en arrière.



– Je compte toujours autant pour toi, après cette bagarre ?

– Je t'aime encore beaucoup plus qu'avant si c'est possible.

– Pourquoi ne le serait-ce pas ? Ce serait si gentil. Je t'aime davantage depuis que j'ai vu cela. Est-ce que je marche assez lentement ?

– Tu marches comme une biche dans les bois et parfois aussi bien qu'un loup ou qu'un vieux costaud de coyote, quand il a tout son temps.

– Je me demande si cela me fait plaisir d'être un vieux costaud de coyote.

– Attends seulement d'en avoir vu un, dit le colonel. Tu changeras d'avis. Tu marches comme toutes les grandes bêtes de proie, quand elles vont à pas de velours. Et tu n'es pas une bête de proie.

– Cela je peux le jurer.

– Marche un peu devant, que je voie.

Elle marcha devant, et le colonel dit :

– Tu as la démarche d'un champion avant qu'il soit devenu champion. Si tu étais un cheval, je t'achèterais, dussé-je emprunter à vingt pour cent par mois.

– Tu n'as pas besoin de m'acheter.

– Je sais. Ce n'est pas de cela que nous parlions. C'était de ta démarche.

– Dis-moi, dit-elle. Que se passe-t-il pour ces hommes ? C'est une des choses que je ne sais pas, quand on se bat. N'aurais-je pas dû rester pour les soigner ?

– Jamais, dit le colonel. Souviens-toi de ça : jamais. J'espère qu'ils vont se partager une bonne commotion cérébrale à eux deux. Ils peuvent bien pourrir sur place. Ils sont cause de l'incident. Il n'est pas question de responsabilité civile. Nous sommes tous assurés. Tu veux que je te dise, Renata, il y a une chose sûre, quand on se bat...

– Dis-moi, je t'en prie.

– Quand on se bat, il n'y a qu'une solution : gagner. Il n'y a que ça qui compte. Tout le reste est foutaise, comme disait mon vieil ami Herr Doktor Rommel.

– Tu l'aimais vraiment bien, Rommel ?

– Énormément.

– Mais c'était ton ennemi.

– J'ai plus de tendresse parfois pour mes ennemis que pour mes amis. Et la Marine, tu sais, gagne toujours toutes ses batailles. Ça, je l'ai appris dans un endroit qu'on appelle le Pentagone, du temps où j'avais encore le droit d'y entrer par la grande porte. Si tu veux, nous pouvons revenir doucement sur nos pas, ou repasser très vite et demander à ces deux oiseaux ce qu'ils en pensent.

– Franchement, Richard, j'ai vu assez de bagarre comme ça pour une nuit.

– Moi aussi, en vérité, dit le colonel. – Mais il le dit en italien, et cela commençait par : *Anche io*. – Allons prendre un verre au Harry's, puis je te reconduirai à pied chez toi.

– Tu ne t'es pas fait mal à ta mauvaise main ?

– Non, expliqua-t-il. Je ne m'en suis servi qu'une fois pour cogner à la tête. Les autres fois, c'étaient des punches au corps.

– Puis-je la toucher ?

– À condition que ce soit très doucement.

– Mais elle est terriblement enflée.

– Il n'y a rien de cassé, et ce genre d'enflure finit toujours par s'en aller.

– Tu m'aimes ?

– Oui. Je t'aime à deux mains modérément enflées et de tout mon cœur.

CHAPITRE XLI

Bref, voilà ce qui s'était passé, et c'était peut-être de ce jour-là, ou d'un autre après tout, qu'était né le miracle. On ne sait jamais, pensa-t-il. Il y avait ce grand miracle qu'il n'avait jamais provoqué consciemment. Pas plus que tu ne t'y es opposé, bougre de salaud, pensa-t-il.

L'atmosphère s'était encore refroidie et la glace brisée s'était reformée et l'appelante ne levait même plus la tête maintenant. Elle avait renoncé à la trahison, pour ne plus songer qu'à sa sécurité.

La putain, songea le colonel. Non, tu es injuste. C'est ton métier. Mais pourquoi la femelle appelle-t-elle mieux que le mâle ? Tu devrais le savoir, pensa-t-il. Et d'ailleurs même cela n'est pas vrai. Où est la vérité, bon Dieu ? En réalité, c'est le mâle qui appelle mieux.

Allons, ne pense pas à elle. Ne pense pas à Renata, ça ne te vaudra rien, mon garçon. Cela peut même te faire du mal. Et puis, tu as dit au revoir. Et quel au revoir. Charrette comprise et tout. Et elle était toute prête à y grimper avec toi, dans cette foutue charrette. Du moment que c'était une vraie, ça lui suffisait. Dur métier, pensa-t-il. Aimer, partir. On peut se faire très mal à ce jeu-là.

Qui est-ce qui t'a donné le droit de connaître une fille comme celle-ci ?

Personne, répondit-il. Mais c'est Andrea qui m'a présenté à elle.

N'importe, comment a-t-elle pu tomber amoureuse d'une triste canaille de ton espèce ?

Je me le demande, songea-t-il sincèrement. Vraiment je me le demande.

Il ne savait pas, entre autres choses, que la jeune fille l'aimait parce qu'il n'avait jamais été triste un seul matin de sa vie ; attaque ou pas. Il avait connu l'angoisse et le chagrin. Mais il n'avait jamais été triste le matin.

On n'en faisait pas beaucoup sur ce modèle, et la jeune fille, malgré toute sa jeunesse, ne s'y était pas trompée, à vue de nez.

Maintenant elle est chez elle et elle dort, songea le colonel. C'est là sa vraie place, et non dans un putain de tonneau avec ces leurres qui nous gèlent sur les bras.

Dommage pourtant qu'elle ne soit pas là ; si c'était un affût à deux, je lui dirais de guetter à l'ouest au cas où un vol s'amènerait de ce côté. Ce serait agréable à condition qu'elle ait assez chaud. Peut-être que je pourrais encore négocier à un type un de ces blousons en vrai duvet dont quiconque en a eu un ne veut jamais se défaire. De ceux qu'on a sortis autrefois par erreur pour les gars de l'Armée de l'air.

Je pourrais voir comment est fait le rembourrage et demander qu'on m'en fabrique un avec du duvet de canard d'ici, songea-t-il. Je chercherais un bon tailleur pour la coupe et on choisirait un modèle croisé, sans poche à droite, avec un bout de doublure en peau de chamois pour que la crosse n'accroche pas.

Je ferai ça, se dit-il. Je ferai ça ou alors je trouverai bien le moyen d'en rafler un à un mec et je le ferai arranger à sa taille. J'aimerais lui dégotter un bon Purdey-12, mais pas trop léger, ou une paire de Boss, par-dessus le marché. Il lui faut des fusils dignes d'elle. Une paire de Purdey sans doute, pensa-t-il.

Juste à ce moment il entendit le léger bruissement d'ailes frappant l'air rapidement, et il leva la tête. Mais ils passaient trop haut. Il se contenta donc de regarder, les yeux levés. Mais ils étaient si hauts qu'ils pouvaient voir le boucaut, et lui dedans, et les leurres pris dans la glace, ainsi que la pauvre cane en détresse qui les vit aussi et se mit à cancaner vigoureusement, loyale jusque dans sa traîtrise. Les canards, qui étaient des pilets, continuèrent leur vol vers la mer.

Je ne lui donne jamais rien, comme elle l'a fait remarquer. Il y a bien eu la petite tête de moricaud. Mais cela ne signifie rien. C'est elle qui l'a choisie, et je l'ai achetée. Ce n'est pas une manière de faire un cadeau.

Ce que j'aimerais lui donner, c'est la sécurité, et cela n'existe plus ; tout mon amour, qui est sans valeur ; tous mes biens en ce monde qui sont pour ainsi dire nuls, à part deux bons fusils, mes uniformes, mes médailles et décorations avec les citations, et quelques livres. Plus une pension de colonel en retraite.

Tous mes biens en ce monde, je t'en fais legs et donation, pensa-t-il.

Elle m'a donné son amour, quelques pierres, que j'ai rendues, et le portrait. Bah, je peux toujours lui rendre ça aussi. Je pourrais lui donner ma bague du V.M.I., pensa-t-il, mais où diable l'ai-je fourrée ?

Elle n'aurait que faire d'une croix du D.S. avec palmes ni de deux étoiles d'argent et autre bric-à-brac ; pas plus que des médailles de son pays. Ni celles de France. Ni celles de Belgique. Ni celles en toc. Ça serait morbide.



Mieux vaut ne lui offrir que mon amour. Mais comment fichtre le lui envoyer ? Et comment le garder frais au cours du voyage ? Ça ne peut pas se mettre dans la glace.

Peut-être que si. Il faut que je me renseigne. Mais comment faire parvenir le moteur de jeep réformé à l'autre vieux type ?

Trouve une solution, pensa-t-il. C'était ton métier d'en trouver. En trouver pendant qu'on te tirait dessus, ajouta-t-il.

Dommage que ce fils de pute qui me salope ma chasse n'ait pas un bon fusil, et moi aussi. On aurait tôt fait de voir lequel est le plus fort en solutions. Même dans une saloperie de boucaut noyé dans la vase, où on n'est pas fichu de manœuvrer. Il faudrait qu'il vienne m'y chercher.

Cesse de déconner, se dit-il, et pense à elle. Tu ne veux plus jamais tuer personne ; plus jamais.

Passe-moi le boniment, se dit-il. Tu vas poser au bon chrétien ? Ça vaudrait peut-être le coup d'essayer honnêtement. Elle te préférerait comme ça. Crois-tu ? Je n'en sais rien, dit-il franchement. Je jure devant Dieu que je n'en sais rien.

Peut-être deviendrai-je chrétien vers la fin. Oui, dit-il, bien possible. Qui veut parier ?

– Tu veux parier là-dessus ? demanda-t-il à l'appelante.

Mais elle avait le bec tourné vers le ciel derrière lui et s'était remise à glousssailler son petit discours.

Ils passaient beaucoup trop haut et ne décrivaient pas de cercles. Ils ne faisaient que regarder au-dessous d'eux et poursuivaient vers la haute mer.

Ils doivent s'être tous rassemblés là-bas, pour de bon, pensa le colonel. Il y a sans doute un chasseur en barque qui essaie de se faufiler jusqu'à eux. Ils vont se trouver quasiment sous le vent, et sûrement il y a un type qui cherche à se faufiler par là, en ce moment. Bah, quand il tirera, il y en aura peut-être quelques-uns qui fileront par ici. Mais avec cette glace et ce froid je pense que je ferais infiniment mieux de mettre les bouts au lieu de rester ici comme un idiot.

J'en ai tué assez et j'ai tiré aussi bien que je peux, ou même mieux. Mieux, je t'en fous, pensa-t-il. Personne ne tire mieux que toi ici, à part Alvarito qui est un gosse et qui tire plus vite. Mais tu descends moins de canards que bien des tireurs mauvais ou passables.

Oui, bon, je sais. Je sais et j'en connais la cause, mais finies les histoires de supériorité numérique, sans compter que nous avons envoyé paître la théorie, tu te rappelles ?

Il se rappela comment, par un de ces coups miraculeux des hasards de la guerre, il s'était retrouvé un moment avec son meilleur ami, en pleine action dans les Ardennes, aux trousses de l'ennemi.

C'était au début de l'automne, sur un haut plateau à routes et chemins sablonneux, et les arbres étaient des taillis de chênes rabougris et des pins. Les traces des tanks et des half-tracks adverses se voyaient nettement dans le sable humide.

Il avait plu la veille, mais à présent cela s'éclaircissait, la visibilité était bonne, et on avait une excellente vue sur toute l'étendue des collines houleuses ; et avec son ami il mirait le coin à la jumelle aussi soigneusement que s'ils avaient chassé le gibier.

Le colonel, qui était alors général et commandant divisionnaire en second, connaissait les empreintes de chaque type de véhicule à chenilles qu'ils poursuivaient. Il pouvait dire aussi quand les véhicules ennemis avaient épuisé leurs provisions de mines et où ils en étaient, en gros, de leurs munitions. Il avait également calculé où les autres devraient se battre avant de se replier sur la ligne Siegfried. Il était sûr que ce ne serait à aucun de ces endroits, mais que l'ennemi cavalerait vers sa destination.

– Nous culminons plutôt pour des personnes de notre éminence, George, avait-il dit à son meilleur ami.

– Dites que nous anticipons sur la question, mon général.

– C'est O.K., avait dit le colonel. Et maintenant envoyons paître la théorie et à fond dans le tas.

– D'accord, mille fois d'accord, mon général. D'autant que la théorie, c'est moi qui l'ai écrite, avait dit son meilleur ami. Mais supposez qu'ils aient laissé quelque chose là-bas.

Il désignait la position qu'il était logique de défendre.

– Ils n'ont rien laissé là-bas, avait dit le colonel. Il ne leur reste même pas de quoi lutter contre un incendie.



– On a toujours raison jusqu'à ce qu'on ait tort, avait dit son meilleur ami. Mon général, avait-il ajouté.

– J'ai raison, avait dit le colonel.

Et c'était vrai, bien que, pour obtenir cette certitude, il n'eût pas intégralement respecté la Convention de Genève dont était censée s'inspirer rigoureusement la conduite de la guerre.

– Alors, à fond dans le tas, avait dit son meilleur ami.

– Rien ne nous en empêche, et je garantis qu'ils ne s'arrêteront à aucun de ces deux points. Et je ne le tiens pas non plus d'un Boche. C'est mon idée.

Son regard parcourut encore une fois le paysage, et il écouta le vent dans les arbres, huma l'odeur de bruyère foulée sous les bottes, examina de nouveau les empreintes dans le sable mouillé, et c'était tout pour cette histoire.

Je me demande si ça lui plairait, pensa-t-il. Non. Ça me ferait trop mousser. Mais ce que j'aimerais, c'est que quelqu'un d'autre lui raconte la chose et me fasse mousser comme il faut. George ne peut pas, lui. C'est le seul qui aurait pu s'en charger et il ne peut pas. Et pour cause, sacré nom d'un chien.

J'ai eu raison quatre-vingt-quinze fois sur cent, et ça représente une sacrée moyenne de performances, même dans un sport aussi simple que la guerre. Mais ces fichus cinq pour cent d'erreur, ça peut rudement compter, y a pas à dire.

Je ne te raconterai jamais cela, fillette. Ce n'est qu'un bruit de scène dans les coulisses, entendu dans mon cœur. Mon bougre de faiblard de cœur. Ce putain de cœur qui n'a même pas été fichu de tenir la cadence.

Ou peut-être qu'il la tiendra, pensa-t-il, et il avala deux comprimés et une rasade de gin, et regarda l'étendue de glace grise.

Je m'en vais rappeler l'autre espèce de tête d'enterrement, ramasser tout et retourner à cette sacrée ferme, ou pavillon, je devrais dire, j'imagine. Assez chassé comme ça.

CHAPITRE XLII

Le colonel avait signalé au batelier de revenir, en se mettant debout dans le boucaut et en tirant deux coups de feu dans le ciel vide, et puis en lui faisant signe de la main vers le tonneau.

La barque revint lentement, brisant la glace tout le long du chemin, et l'homme ramassa les leurres en bois, attrapa l'appelante et la fourra dans le sac, puis, avec le chien qui patinait sur la glace, ramassa les canards. La mauvaise humeur du batelier semblait s'être évanouie pour faire place à une solide satisfaction.

– Vous n'avez pas tué grand-chose, dit-il au colonel.

– Grâce à vous.

C'est tout ce qu'ils se dirent, et le batelier rangea les canards soigneusement, ventre en l'air, à l'avant du bateau, et le colonel lui tendit ses fusils et son installation de pliant de chasse et de cartouchière combinés.

Le colonel sauta dans la barque et le batelier inspecta l'intérieur de l'affût et décrocha l'espèce de tablier à poche suspendu à l'intérieur du boucaut pour la réserve de cartouches. Puis il monta à son tour dans la barque et ils commencèrent leur lente et laborieuse progression à travers la glace, pour rejoindre l'eau brune et libre du canal. Le colonel peinait aussi dur en maniant la longue perche qu'à l'aller. Mais maintenant, sous l'éclatante lumière, avec les monts couverts de neige au nord et la ligne de joncs qui marquaient le canal devant eux, ils peinaient tous deux en complète harmonie.

Puis ils se retrouvèrent dans le canal, filant avec fracas entre les doigts de la dernière glace ; puis soudain ils glissèrent légèrement, et le colonel tendit la lourde gaffe au batelier et s'assit. Il était en sueur.

Le chien, qui était resté tout grelottant aux pieds du colonel, escalada le plat-bord de la barque et gagna à la nage la berge du canal. Secouant l'eau de son pelage blanc crotté, il s'enfonça dans les broussailles et les joncs, et le colonel put suivre son avance au mouvement des longues tiges. Il n'avait pas eu sa part de saucisson.

Le colonel, se sentant en sueur, tout en se sachant protégé du vent par son blouson de combat, prit deux tablettes dans son flacon et une gorgée de gin à sa flasque.

C'était une flasque plate, en argent, dans une gaine de cuir. Sous cette gaine, qui était usée et tachée, il y avait, gravé sur un côté : « À Richard, de Renata, avec Amour. » Personne n'avait jamais vu cette inscription à part la jeune fille, le colonel et l'homme qui l'avait gravée. Et l'inscription n'avait pas été gravée à l'endroit où la flasque avait été achetée. C'était dans les tout premiers temps, songea le colonel. À présent, ils ne se préoccupaient plus de ce genre de chose.

Sur le bouchon vissé du flacon on lisait : « De R. à R.C. »

Le colonel tendit la flasque au batelier, qui le regarda, regarda la flasque, et dit :

– Qu'est-ce que c'est ?

– De la *grappa* anglaise.

– Une goutte pour voir.

Il but longuement, comme font les paysans quand ils boivent à la gourde.

– Merci.

– Vous avez fait bonne chasse ?

– J'ai tué quatre canards. Le chien en a trouvé trois autres, blessés tirés par d'autres.

– Pourquoi avez-vous tiré ?

– Je regrette d'avoir tiré. J'étais en colère.

J'en ai fait autant moi-même parfois, pensa le colonel, et il ne s'enquit pas du motif de cette colère.

– Je regrette qu'ils n'aient pas mieux volé.

– Merde, c'est la vie, dit le colonel.

Le colonel observait le sillage du chien dans les hautes herbes et les joncs. Soudain il le vit s'arrêter parfaitement

immobile. Puis il bondit. Un grand saut et un plongeon en avant, couché.

– Il en a trouvé un de blessé, dit-il au batelier.

– Bobby, cria le batelier. Apporte. Apporte.

Les joncs s'ouvrirent et le chien en sortit, un malard dans la gueule. Le cou gris pâle et la tête verte ondulaient et faisaient un peu penser à un serpent. C'était un mouvement sans espoir.

Le batelier vira à angle droit vers la berge.

– Je m'en charge, dit le colonel. Bobby !

Il prit le canard, délicatement tenu dans la gueule du chien, et le sentit intact, ferme et beau dans sa main, avec son cœur qui battait et ses yeux de captif sans espoir.

Il l'examina soigneusement, le caressant comme on caresse un cheval.

– Il n'a qu'une aile à peine touchée, dit-il. Nous le garderons comme appelant, ou bien nous le lâcherons au printemps. Tenez, prenez-le et mettez-le dans le sac avec la cane.

Le batelier le prit avec soin et le mit dans le sac de grosse toile, au fond de la barque à l'avant. Le colonel entendit la cane lui parler, ou peut-être qu'elle proteste, pensa-t-il. Impossible de comprendre un dialogue de canards à travers une toile de sac.

– Buvez encore un coup, dit-il au batelier. Il fait sacrément froid aujourd'hui.

Le batelier prit la flasque et but de nouveau, longuement.

– Merci, dit-il. Elle est très, très bonne, votre *grappa.*

CHAPITRE XLIII

Au débarcadère, devant la longue maison de pierre basse au bord du canal, il y avait des rangées de canards alignés sur le sol.

Ils gisaient par groupes tous inégaux en nombre. Il y avait quelques pelotons, pas de compagnie, et, songea le colonel, moi j'ai à peine une escouade.

Le chef garde-chasse était debout sur la berge, en bottes hautes, veste courte et vieux chapeau de feutre rejeté en arrière, et il regarda d'un œil critique le nombre de canards à l'avant de la barque quand celle-ci aborda.

– C'était gelé à notre poste, dit le colonel.

– C'est bien ce que je craignais, dit le garde-chasse. Je suis désolé. C'était censé être le meilleur affût.

– Qui a le plus beau tableau ?

– Le *Barone* en a tué quarante-deux. Il y avait un brin de courant qui a fait que l'eau est restée libre un bout de temps. Vous n'avez probablement pas entendu les coups de feu parce que le vent était contraire.

– Où sont-ils tous ?

– Ils sont tous partis, sauf le *Barone* qui vous attend. Votre chauffeur dort à l'intérieur.

– Le contraire m'eût étonné, dit le colonel.

– Aligne-moi ça proprement, dit le garde au batelier qui était aussi garde-chasse. Que je puisse les marquer dans le livre de chasse.

– Il y a un mâle à tête verte dans le sac avec une aile un peu abîmée.

– Bon. Je prendrai grand soin de lui.

– J'entre voir le *Barone*. À tout à l'heure.

– Réchauffez-vous bien, dit le garde-chasse. Ça mordait dur aujourd'hui, mon colonel.

Le colonel se dirigea vers l'entrée de la maison.

– À tout à l'heure, dit-il au batelier.

– Oui, mon colonel, dit le batelier.

Alvarito, le *Barone*, était planté devant l'âtre, au milieu de la pièce. Il sourit timidement comme à l'habitude et dit de sa voix basse :

– Je suis navré que vous n'ayez pas eu meilleure chasse.

– Nous gelions sur pied. Mais j'y ai tout de même pris beaucoup de plaisir.

– Vous avez très froid ?

– Non, pas trop.

– On peut vous donner quelque chose à manger.

– Merci. Je n'ai pas faim. Vous avez mangé ?

– Oui. Les autres sont partis, et je leur ai prêté ma voiture. Pouvez-vous me déposer à Latisana ou juste au-dessus ? De là, j'aurai un moyen de transport.

– Naturellement.

– C'est dommage qu'il ait gelé. Les pronostics étaient si bons.

– Il devait y avoir des quantités de canards dehors.

– Oui. Mais maintenant ils ne vont pas traîner, avec leur pâture prise sous la glace. Ils se mettront en route cette nuit vers le sud.

– Tous, vous croyez ?

– Tous, sauf ceux de la région qui se reproduisent sur place. Ceux-là resteront tant qu'il y aura un peu d'eau libre.

– Dommage pour la chasse.

– Dommage que vous ayez fait tout ce chemin pour quelques malheureux canards.

– J'adore la chasse de toute façon, dit le colonel. Et j'adore Venise.

Le Barone Alvarito détourna la tête et tendit les paumes vers le feu.

– Oui, dit-il, nous aimons tous Venise. Mais c'est peut-être vous qui l'aimez le mieux.

Le colonel ne fit pas de vains commentaires sur ce compliment ; il dit simplement :

– J'adore Venise comme vous le savez.

– Oui. Je sais, dit le *Barone*. – Il regarda dans le vide. Puis il dit : Il va falloir réveiller votre chauffeur.

– A-t-il mangé ?

– Mangé et dormi, et mangé et dormi. Il a lu aussi vaguement quelques-uns des illustrés qu'il avait apportés.

– Des comics, dit le colonel

– Je devrais apprendre à lire ce genre de chose, dit le *Barone*. – Il eut son même sourire timide et sombre. – Pourriez-vous m'en rapporter de Trieste ?

– Tant que vous voudrez, lui dit le colonel. De Superman jusqu'aux sommets de l'invraisemblance. Vous les lirez à ma place. Au fait, Alvarito, qu'avait donc ce garde-chasse qui ramait sur ma barque ? Il a eu l'air de me haïr dès le départ. Et jusqu'au bout, aussi.

– C'est à cause de votre vieux blouson de combat. Les uniformes alliés lui font cet effet-là. Voyez-vous, on l'a un peu trop libéré

– Ah ?

– Quand les Marocains sont passés par ici, ils ont violé sa femme et sa fille.

– Je crois que je boirais volontiers quelque chose, dit le colonel.

– Il y a de la *grappa*, là sur la table.

CHAPITRE XLIV

Ils avaient déposé le *Barone* devant une propriété munie de hautes grilles, d'une allée de gravier et d'une maison, qui, étant sise à plus de dix kilomètres de tout objectif militaire, avait eu la bonne fortune de ne pas être bombardée.

Le colonel avait dit au revoir, et Alvarito l'avait invité à revenir chasser lors d'un prochain week-end, ou même tous les week-ends s'il le désirait.

– Vous ne voulez pas entrer, bien vrai ?

– Non, je dois rentrer à Trieste. Voulez-vous transmettre toute mon affection à Renata ?

– Je n'y manquerai pas. C'est son portrait, ce paquet que vous avez à l'arrière ?

– Oui.

– Je lui dirai que vous avez eu bonne chasse et que le portrait était en excellente santé.

– Et aussi toute mon affection.

– Et aussi toute votre affection.

– *Ciao*, Alvarito, et merci beaucoup.

– *Ciao*, mon colonel. Si *ciao* peut se dire à un colonel.

– Ne me considérez pas comme un colonel.

– C'est très difficile. Au revoir, mon colonel.

– En cas d'événement imprévu, voudriez-vous la prier de faire prendre le portrait au Gritti ?

– Oui, mon colonel.

– C'est tout, je pense.

– Au revoir, mon colonel.

CHAPITRE XLV

Ils étaient maintenant sur la route, et la nuit commençait à tomber.

– Tournez à gauche, dit le colonel.

– Ce n'est pas la route de Trieste, mon colonel, dit Jackson.

– Fichez-moi la paix avec la route de Trieste. Tournez à gauche, c'est un ordre. Croyez-vous qu'il n'y ait qu'un chemin au monde qui mène à Trieste ?

– Non, mon colonel. Je voulais simplement vous faire remarquer, mon colonel...

– Gardez vos remarques pour vous, et, sauf indication contraire, ne m'adressez pas la parole tant que vous n'y serez pas invité.

– Bien, mon colonel.

– Excusez-moi, Jackson. Je veux dire que je sais où je vais et que j'ai besoin de réfléchir.

– Bien, mon colonel.

Ils étaient sur la vieille route si familière, et le colonel pensa : Bien, j'ai envoyé au Gritti quatre des canards comme je l'avais promis, et à ceux à qui je l'avais promis. Il n'y a pas eu assez de gibier pour faire assez de plumes pour que la femme de ce garçon en tire rien qui vaille en plumes. Mais ce sont tous de gros canards gras qui seront délicieux à manger. J'ai oublié de donner le saucisson à Bobby.

Je n'ai pas eu le temps d'écrire un mot à Renata. Mais qu'aurais-je pu dire, dans un mot, que nous n'ayons déjà dit ?

Il fouilla dans sa poche et en tira un bloc et un crayon. Il alluma la lampe de bord et, de sa mauvaise main, rédigea un court message en lettres majuscules.

– Mettez ça dans votre poche, Jackson, et faites le nécessaire s'il y a lieu. Si les circonstances indiquées se vérifient, c'est un ordre.

– Bien, mon colonel, dit Jackson. Et, tendant la main, il prit le feuillet plié et le mit dans la pochette intérieure gauche de sa tunique.

Tu n'as plus à te faire de bile maintenant, se dit le colonel. S'il te reste tant soit peu d'inquiétude à avoir, c'est pour toi-même, et c'est du luxe pur.

Tu n'es plus d'aucune utilité réelle à l'Armée des États-Unis. La question a été nettement tranchée.

Tu as dit au revoir à ton amour, et ton amour t'a dit au revoir.

C'est la simplicité même.

Tu as bien chassé et Alvarito est compréhensif. Voilà qui est acquis.

Alors, bon Dieu, qu'est-ce qui peut te tourmenter, mon garçon ? J'espère que tu n'es pas de ces cons qui se font des cheveux à la pensée de ce qui leur arrive, alors que personne n'y peut rien. Espérons bien que non.

Juste à ce moment-là, cela le prit de plein fouet, comme il s'y attendait depuis qu'il avait relevé les leurres avec le batelier.

Trois attaques font le compte d'habitude, pensa-t-il, et on t'en a accordé quatre. J'ai toujours été un putain de veinard.

Cela le saisit une seconde fois, cruellement.

– Jackson, dit-il. Savez-vous ce qu'a dit le général Thomas J. Jackson en certaine circonstance ? Celle où il rencontra sa mort ? Je l'ai su par cœur autrefois. Je ne garantis pas que ce furent exactement ses paroles, bien entendu. Mais les voici comme on les a rapportées : « Ordre à A.P. Hill de se préparer à l'attaque. » Ensuite il délira encore vaguement. Puis il dit : « Non, non, traversons le fleuve et reposons-nous à l'ombre des arbres. »

– Très intéressant, mon colonel, dit Jackson. C'était sans doute Stonewall Jackson, mon colonel ?



Le colonel voulut parler, mais y renonça pendant que ça le prenait pour la troisième fois et que ça le tenait si bien qu'il sut qu'il n'y couperait pas.

– Jackson, dit le colonel. Rangez-vous sur le bord de la route et mettez-vous en code. Connaissez-vous le chemin jusqu'à Trieste, d'ici ?

– Oui, mon colonel, j'ai ma carte.

– Bien. Je vais me transporter à l'arrière et me caler sur la grande banquette de cette putain de monstre de bagnole de luxe.

Ce fut la dernière chose que dit jamais le colonel. Mais il parvint très bien à gagner la banquette arrière et referma la portière. Il la referma soigneusement et comme il fallait.

Au bout d'un moment, Jackson repartit le long de la route bordée de fossés et de saules, tous phares allumés, cherchant un endroit où tourner Finalement, il en trouva un et tourna prudemment. Quand il fut sur le côté droit de la route, face au sud, en direction du croisement qui le mettait sur la grand-route de Trieste, celle qui lui était familière, il alluma la lampe de bord, tira le feuillet et lut :

AU CAS OÙ JE MOURRAIS, LE TABLEAU SOUS EMBAL LAGE ET LES DEUX FUSILS QU'ON TROUVERA DANS CETTE VOITURE SERONT RETOURNÉS À L'HÔTEL GRITTI, VENISE, OÙ LEUR PROPRIÉTAIRE LÉGITIME VIENDRA LES RÉCLAMER. SIGNÉ RICHARD CANTWELL, COL. D'INFANTERIE, U. S.A.

Ils les retourneront certainement ; par la voie hiérarchique, pensa Jackson, et il embraya.

Table des matières

L'auteur

AVERTISSEMENT

CHAPITRE I

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

CHAPITRE XXX

CHAPITRE XXXI

CHAPITRE XXXII

CHAPITRE XXXIII

CHAPITRE XXXIV

CHAPITRE XXXV

CHAPITRE XXXVI

CHAPITRE XXXVII

CHAPITRE XXXVIII

CHAPITRE XXXIX

CHAPITRE XL

CHAPITRE XLI

CHAPITRE XLII

CHAPITRE XLIII

CHAPITRE XLIV

CHAPITRE XLV



GALLIMARD

5 rue Sébastien Bottin, 75007 Paris

www.gallimard.fr

Ernest Hemingway

Au-delà du fleuve et sous les arbres

Traduit de l'anglais par Paule de Beaumont

« Ils passèrent dans la gondole, et ce fut de nouveau le même enchantement : la coque légère et le balancement soudain quand on monte, et l'équilibre des corps dans l'intimité noire une première fois puis une seconde, quand le *gondoliere* se mit à godiller, en faisant se coucher la gondole un peu sur le côté, pour mieux la tenir en main.

– Voilà, dit la jeune fille. Nous sommes chez nous maintenant et je t'aime. Embrasse-moi et mets-y tout ton amour.

Le colonel la tint serrée et la tête rejetée en arrière ; il l'embrassa jusqu'à ce que le baiser n'eût plus qu'un goût de désespoir. »

« Il a fallu que Hemingway disparaisse de la façon que l'on sait pour donner tout son sens à ce livre. On comprend aujourd'hui quel sincère et profond chant de mort s'y exprimait. Reprenant vingt ans après les décors de *L'Adieu aux armes*, Hemingway écrivait un nouvel adieu, à la vie cette fois. » (Roger Grenier, *Le Nouvel Observateur.*)

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

L'ADIEU AUX ARMES (Folio n°27)

AU-DELÀ DU FLEUVE ET SOUS LES ARBRES (Folio n° 589)

LES AVENTURES DE NICK ADAMS

LE CHAUD ET LE FROID (Folio n° 2963)

CINQUANTE MILLE DOLLARS (Folio n°280)

E. H. APPRENTI REPORTER

EN AVOIR... OU PAS (Folio n°266)

EN LIGNE (Folio n° 2709)

L'ÉTÉ DANGEREUX (Folio n° 2387)

L'ÉTRANGE CONTRÉE, texte extrait de LE FROID ET LE CHAUD (Folio à 2 €, n° 3790)

ÎLES À LA DÉRIVE (Folio n° 974 et n° 975)

LE JARDIN D'ÉDEN (Folio n° 3853)

LETTRES CHOISIES

MORT DANS L'APRÈS-MIDI (Folio n°251)

LES NEIGES DU KILIMANDJARO *suivi de* DIX INDIENS (Folio n° 151)

PARADIS PERDU *suivi de* CINQUIÈME COLONNE (Folio n° 175)

PARIS EST UNE FÊTE (Folio n° 465)

POUR QUI SONNE LE GLAS (Folio n°455)

88 POÈMES

LE SOLEIL SE LÈVE AUSSI (Folio n°221)

LA VÉRITÉ À LA LUMIÈRE DE L'AUBE (Folio n°3583)

LES VERTES COLLINES D'AFRIQUE (Folio n°352)

LE VIEIL HOMME ET LA MER (Folio n° 7)

HISTOIRE NATURELLE DES MORTS ET AUTRES NOUVELLES, nouvelles extraites de PARADIS PERDU *suivi de* LA CINQUIÈME COLONNE (Folio à 2 euros n°4194)

Dans la collection Folio Bilingue

LES NEIGES DU KILIMANDJARO et autres nouvelles (n° 100)

LE VIEIL HOMME ET LA MER (n° 103)

CINQUANTE MILLE DOLLARS et autres nouvelles (n° 110)

Cette édition électronique du livre *Au-delà du fleuve et sous les arbres* d'Ernest Hemingway a été réalisée le 29 mai 2012 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070365890 - Numéro d'édition : 184935).

Code Sodis : N49701 - ISBN : 978-2-07-244785-3 - Numéro d'édition : 208418

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.